TOME XXXII. N° 23. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er MARS 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Un document sur le Bolchevisme

Le document que l'on va lire a été publié, par M. Élie Britan, dans une brochure à tirage confidentiel, imprimée en russe, à Berlin, sans autre nom que le sien. Il n'y avait là qu'une précaution dictée par un sentiment de prudence compréhensible.

M. Britan, qui vit aujourd'hui en Allemagne, est un ancien membre du Soviet de Moscou, exilé naguère de Russie pour avoir prononcé un discours favorable à Trotzky. Il ne tenait pas à déclarer la vérité, c'est-à-dire que cette lettre émane de Boukharine, le directeur de la Pravda, *le rédacteur des différents Codes soviétiques et l'actuel président de la IIIe Internationale. Il ne tenait pas à le dire, mais il ne tenait pas non plus à le cacher. Cette précaution habile ne pouvait leurrer personne parmi les initiés. Le style de Boukharine, qui n'hésite pas dans cette lettre à se mettre franchement en scène à plusieurs reprises, est reconnaissable. Le lecteur russe, au courant des affaires de l'U. R. S. S. et à qui était destinée la brochure, ne pouvait s'y tromper. Le procédé est devenu banal, pour exciter sa curiosité, de le pousser à découvrir un mystère qu'on ne désire pas tellement lui dissimuler. Il m'a paru que le lecteur français, beaucoup moins bien renseigné sur ces questions, ne priserait pas tant ce jeu piquant et qu'il était*

préférable de lui indiquer tout de suite le véritable auteur. Je ne suis pas, en effet, obligé d'user vis-à-vis de ce haut personnage rouge des mêmes ménagements que M. Britan.

Je n'ai jamais reçu chez moi M. Boukharine devant des icones éclairées de veilleuses; je ne lui ai jamais ouvert mon cœur; il ne m'a jamais aidé à faire disparaître de ma bibliothèque un ouvrage compromettant. Parce que je n'ai jamais non plus fraternisé avec les camarades de Moscou, je sais encore faire la différence entre mon bien et le leur. Je ne balance donc pas à rendre au président de la IIIe *Internationale ce qui appartient au président de la III*^e^ *Internationale. C'est une restitution dont je suis sûr, d'ailleurs, qu'il ne me saura aucun gré. Mais il a trop horreur du mensonge, ainsi qu'en témoigne sa lettre, pour commettre la dangereuse imprudence de m'adresser un démenti.*

Je le mets également au défi de chicaner sur des points de détail. La traduction que donne, de ce magnifique document, mon ami et collaborateur Dmitri Novik, est excellente. Le plus souvent, il suit le texte mot à mot. S'il lui arrive quelquefois de scinder en deux ou trois parties ou de resserrer même cette phrase russe si terriblement longue et complexe, il ne la déforme jamais. La pensée de l'auteur, jusque dans ses moindres nuances, est reproduite dans cette traduction collationnée avec le plus grand soin.

Dmitri Novik a simplement supprimé deux passages sans intérêt. L'un concerne la Nep, *l'autre un incident médiocre relatif à Krassine. Ce sont choses trop connues pour qu'on s'y arrête aujourd'hui et qui n'auraient servi ici qu'à dater cette lettre déjà vieille de plus de trois ans. En dépit de son âge, elle n'en demeure pas moins toujours actuelle. Son principal mérite est, en effet, de nous révéler l'esprit invariable du bolchevisme. Jamais encore on n'avait lu une telle confession d'un chef communiste. C'est un document psychologique de tout premier ordre.*

Pour le bien comprendre, il faut en expliquer l'origine.

M. Britan a été jusqu'en 1922, *à Moscou, un des leaders des sans-parti. Ce singulier révolutionnaire était, en même temps, un patriote; il se préoccupait de l'avenir de la Russie. Alors cette préoccupation égayait fort Boukharine, d'ailleurs lui aussi un communiste exceptionnel. N'est-ce point un homme sincère, remarquablement intelligent, clairvoyant, désabusé et surtout désintéressé? Comme feu Robespierre, on l'appelle l'*Incorruptible. *De son propre aveu, ils ne sont pas beaucoup à Moscou de son espèce.*

Britan et Boukharine étaient très liés en Russie. Ils discutaient souvent ensemble. La lettre poursuit la controverse à distance.

Avec une maîtrise et un cynisme incomparables, Boukharine abat

les cartes du jeu communiste. Il ne dit pas plus que les pires adversaires des Soviets, mais il dit exactement la même chose.

Pour lui, comme pour toutes les personnes raisonnables, le marxisme a fait faillite. Les hommes de Moscou ne s'appuient plus désormais sur aucune doctrine. Leur mépris de la classe populaire, gracieusement comparée tantôt à du fumier, tantôt à une horde de bestiaux, dépasse celui des plus insolents autocrates. Leur but avoué est de réduire l'humanité entière en esclavage pour le seul profit de quelques élus, fils directs des Possédés *de Dostoïevsky. Il n'y a aucun pouvoir soviétique, aucune dictature du prolétariat, aucun gouvernement des ouvriers et des paysans. C'est ici Boukharine qui parle. Et il ajoute : « Il existe tout simplement un petit ordre de chefs de la révolution sociale qui commence de faire son apparition dans le monde. » Pour que ces individus, que le président de la IIIe Internationale dépeint sous les traits les plus noirs, dominent toute l'Europe, il est nécessaire que les peuples deviennent parfaitement abrutis, que la civilisation, l'intelligence, la liberté, la morale ne soient plus que de vains fantômes. C'est à quoi ils s'emploient présentement, en promettant à la classe laborieuse un « sort meilleur ». Ce sort meilleur, Boukharine y fait allusion dans sa lettre avec une bonne humeur qui ne le quitte point : « Il n'existe nulle part, écrit-il, si elle a jamais existé, une seule classe de la population pour laquelle la vie soit plus lourde que dans notre paradis soviétique. »*

Des aveux de cet ordre, il y en a beaucoup dans ce document qui est certainement l'arme la plus terrible que le communisme ait livrée à ses adversaires. Il établit nettement que le triomphe des idées bolchevistes équivaudrait à un simple retour à la barbarie. Chacun le sait ou le devine, qui a un peu de bon sens. Mais jamais encore, un des dirigeants de Moscou ne l'avait déclaré au monde avec une telle absence de vergogne. Puisse le monde en faire son profit!

Georges Oudard.

Mon cher exilé,

Vous êtes incorrigible !

Il y a trois ans, sans nous soucier de votre haute fonction de « membre du Soviet de Moscou », nous vous avions presque

fusillé avant de vous envoyer au diable, c'est-à-dire à l'étranger. Nous espérions que les charmes de l'*Ouest pourri* et la nostalgie de Moscou, qui vous est si chère, finiraient par vous rendre raisonnable. Hélas ! rien ne peut maîtriser votre cervelle emportée. Dois-je l'avouer? Votre entêtement me plaît. Je regrette seulement qu'à cause de lui il nous soit désormais impossible d'espérer nous retrouver un jour ensemble sous le soleil russe, à moins qu'un caprice de l'histoire (vous diriez, vous, la volonté de Dieu !) ne nous mette à votre place et vous et vos semblables à la nôtre.

Vous rappelez-vous le temps où nous parlions d'âme à âme (l'âme ! quelle bêtise ! Il n'existe aucune âme). Je comprenais déjà très bien que vous étiez un C. R. (1) épatant que nul ne surpasserait jamais et que la franchise idiote dont j'usais avec vous violait gravement « la discipline du parti ». Que voulez-vous ! je ne pouvais me passer du plaisir de venir et de revenir dans votre retraite tranquille qui me paraissait appartenir à une autre planète, avec ses icones éclairées par des veilleuses. J'admirais qu'un homme sensé fût capable de prendre encore au sérieux un Fédorov (2), un Vladimir Soloviev (3) et même un Jacques Boehme (4), et de s'enfoncer dans leurs sottises mystiques.

Vous rappelez-vous comme je vous entretenais des petites affaires du parti? Je me divertissais à vous raconter sur la réalité soviétique les choses les plus incroyables et qui étaient malheureusement vraies. Je revois votre sourire triste ce soir où je vous présentai, dans la conversation, le commissaire de l'hygiène publique de la République d'opérette du Turkestan, le camarade Déchevy (5), qui avait l'intention de créer, d'après les plus récentes indications de la médecine, des maisons de tolérance soviétiques pour épargner aux gardes rouges les maladies désagréables. Je vous confiais que le camarade avait reçu, à cette occasion, une remontrance du parti « pour avoir présenté un projet qui ne s'inspirait pas de façon tout à fait évidente de la doctrine communiste ». Et encore volé, par-dessus le marché, au héros connu d'un

(1) Contre-révolutionnaire.

(2) Philosophe mystique russe.

(3) Philosophe religieux et nationaliste, le plus grand philosophe russe. Il souhaitait que la culture russe se rapprochât de la culture occidentale.

(4) Philosophe et mystique allemand.

(5) Communiste très obscur.

poème de Nékrassov (1) ! Vous vous égayiez ! Les érotomanes de la « femme-section » du Comité central — autrement dit *Centrobaba* (2) — étaient, elles, dans un enthousiasme kolontaïen (3).

Que de fois me suis-je attardé jusqu'à l'aube dans votre cellule, en tremblant toujours de voir nos braves tchékistes tomber par hasard chez vous, pour se livrer à une de leurs perquisitions coutumières suivies d'une invitation à la Loubianka (4). Quelle tête auraient-ils fait s'ils avaient rencontré dans une maison aussi peu convenable « un des dirigeants de la révolution mondiale » !

Pendant que nous bavardions ainsi, les téléphones tintaient sans discontinuer aux quatre coins de la ville. On me cherchait partout pour me traîner à une séance nocturne du C. C. (5). Parce qu'on ne me trouvait nulle part, Iliitch (6), avec l'aisance d'un maître d'équipage, roulait les pires jurons. Ce qui ne m'empêchait guère de jaser ! Je vous parlais de choses que je n'aurais jamais osé dire à personne et qu'aujourd'hui encore je n'oserais pas dire à un autre. Je me suis plus d'une fois reproché cette faiblesse. Mais n'est-ce pas votre Dostoïevsky (voyez, je m'en souviens par cœur ; vous ne m'aurez pas appelé en vain un enfant de Dostoïevsky) qui s'écrie par les lèvres de Marmeladov (7) un peu ivre :

— Il y a un moment où chaque homme est absolument obligé d'aller quelque part.

Nous sommes tous des petits hommes ivres ou de vin, ou de rêves, ou de sang. Oui, nous sommes des hommes, bien que du haut de votre pseudo-christianisme, doublé de fausse

(1) Un des plus grands poètes de la Russie (1821-1870), surnommé le chantre de la « souffrance russe » parce qu'il peignit surtout la vie des paysans, avant et après la suppression de l'esclavage.

(2) Le mot *baba* signifie, en russe, paysanne, femme simple. C'est donc par dérision qu'on nommait *Centrobaba* le comité des femmes du parti.

(3) Allusion à Mme Kolontaï qui joua un grand rôle dans le parti communiste. Auteur de plusieurs ouvrages sur la libération des femmes, elle menait une vie des plus débauchées, mettant ainsi en pratique les idées d'une rare absurdité développées dans ses livres.

(4) Nom de la rue de Moscou où se trouvait la Tchéka et où se trouve le G. P. U.

(5) Comité central.

(6) Dénomination familière de Lénine qui s'appelait Wladimir Iliitch.

(7) *Crime et Châtiment.*

humilité, vous m'ayez souvent refusé ce titre que, d'ailleurs, je n'honore pas beaucoup. Quand même, vous m'aimiez (je le sentais bien), mais sans trop savoir pourquoi.

Un de nos amis communs que « la méchante angoisse russe » déchire, se rendant à l'étranger, avec le désir de se reposer du paradis soviétique, j'en profite pour faire encore un pas vers vous et qui sera probablement le dernier pas.

J'implore donc ce disciple de Marx, de Lermontov (1) et aussi de Baudelaire qu'il remette entre vos chères petites mains ce message qui ne risque pas ainsi de tomber sous l'œil toujours vigilant de Félix (2). Le pauvre — puisque je le nomme incidemment — se trouve dans un sombre état d'hypocondrie communiste. Cette maladie sévit parmi nous comme une épidémie, depuis la mort définitive (3) de Lénine qui a tué aussi le bon et gentil Loutovinov (4).

Parlons donc une dernière fois ensemble ! Comme toujours nous parlerons des langues différentes.

Réjouissez-vous de n'être plus ici. De nos jours, aucune protection ne vous aurait sauvé d'Oustioug et de Narym (5), ni d'un voyage encore plus désagréable dans la lune.

Quelle époque dégoûtante ! On est obligé de jeter les bons morceaux aux bas-fonds du parti, insatiables et sauvages. Autrement cette masse communiste qui ne vaut rien renverserait d'un seul coup tout l'édifice et nous précipiterait dans le néant. Ce qui retarderait encore l'avènement de la révolution mondiale, qui ne se produira pas de sitôt ! Le Nep nous a sauvés d'un krach inévitable. Nous avons bien trompé ceux qui par bêtise ou par avidité ont cru en nous « sérieusement et pour longtemps » (6). Ah ! quelle époque dégoûtante ! Contre elle, Lénine lui-même (avec le corps de qui notre bande de savants a eu une histoire si fâcheuse et pour nous si profitable) (7), s'il se levait de la tombe, ne pourrait rien.

(1) Célèbre écrivain et poète lyrique russe (1814-1841) auteur du *Démon*, donnant le type du Satan oriental. Cette conception a été souvent comparée à celle du Méphisto de Gœthe.

(2) Félix Dzerjinsky, alors chef de la Tchéka et du G. P. U., mort depuis.

(3) On se souvient que pendant la dernière année qui précéda la mort, Lénine était atteint de paralysie cérébrale ; ce qui faisait de lui un mort vivant.

(4) Loutovinov était un communiste d'idée issu de la classe ouvrière. Il se suicida lorsqu'il eut perdu la foi dans le communisme.

(5) Lieux où les bolchevistes déportent les condamnés politiques.

(6) Allusion à la politique du *Nep*.

(7) Boukharine veut dire ici que c'était surtout la curiosité qui attirait la

Il pousserait quelques jurons formidables, — encore mieux que ne le font les *Komsomoliens* (1) de dix ans, — nous menacerait de partir pour la campagne ou bien, ne sachant quoi entreprendre, retournerait d'où il est venu.

Je me trompe peut-être ! Lui, mais alors lui seulement, découvrirait sans doute encore le moyen de nous tirer de cette toile d'araignée diabolique où nous nous trouvons empêtrés. Vous savez pourquoi notre Iliitch était si grand et si fort, bien que vous l'ayez appelé un jour un prophète aveugle de troisième ordre.

Oui, comme tout le monde le sait, Lénine était un piètre théoricien. Son marxisme, passez-moi le mot qu'on appelle maintenant *léninisme* (ça c'est déjà une inconvenance), n'est qu'un mauvais mélange de Blanqui, de Bakounine (2), de l'émeutier Pougatchov (3) et, comme vous l'avez très bien dit, d'un peu de Fedka (4), le forçat.

Il est non moins évident que les connaissances philosophiques de Lénine sont tout juste bonnes à faire rire les gens sérieux. Sa brochure : *le Matérialisme et l'empiro-criticisme* demeure éternellement le modèle de l'extrême stupidité. Il n'entendait rien aux questions abstraites. Pour ce qui concerne les questions sociales, il aurait pu prendre également des leçons de mes *sverdloviens* (5).

Plus d'une fois, et au grand effroi du synode du parti, j'ai dû démasquer l'ignorance de Lénine sur ce terrain. Vous

foule à l'exposition publique du corps embaumé de Lénine. Cela servait, par ricochet, la propagande du parti.

(1) Komsomol est l'abréviation de Kommounistitchesky soyouz Molodeji (Union communiste de la jeunesse). Cette organisation s'applique à rallier la jeunesse au parti communiste. Ses adhérents sont réputés pour manquer de la plus élémentaire discipline, pour leur vie de débauche et pour leur excessive grossièreté de langage.

(2) Révolutionnaire russe, un des premiers chefs de l'Internationale (1814-1877).

(3) Pougatchov était un cosaque du Don qui, sous le règne de Catherine II, fut le chef d'une sérieuse émeute que la populace du Sud sud-est de la Russie déclancha contre la bourgeoisie et les propriétaires de grands biens. Pougatchov, dont le gouvernement eut beaucoup de peine à se rendre maître, n'avait aucune doctrine. La haine seule le menant, les agissements de ses bandes rappellent beaucoup les atrocités communistes.

(4) Diminutif un peu méprisant de Théodore. Ici, cela signifie : le premier forçat venu.

(5) Sverdlov, premier président du Soviet de Moscou, mort depuis, était connu pour son absence totale d'idéal et de scrupules. Avec Zinoviev, Radek et Litvinov, il était un des dirigeants communistes dont le passé était des plus sombres.

voyez que je sais être franc et sévère quand il s'agit de la vérité (mais pas... *dans la Vérité*) (1). Passez-moi ce mauvais calembour qui, du reste, n'est pas nouveau. Mais c'est ainsi !

Il n'y a que les académiciens à notre solde — et que nous avons d'ailleurs achetés à si bon compte — et les personnes venues vers nous de la droite — qui doivent penser et naturellement écrire autrement.

C'est bien à vous, n'est-ce pas? que j'ai raconté et assez souvent ce qu'écrivait, à propos de Lénine, ce Zinoviev à qui, de peur de la souiller, je ne tendrai jamais la main, malgré ma fidélité communiste sans borne, même si pour ce manque d'estime publique le *Politbureau* (2) me menaçait « d'un congé à long terme ».

Mais revenons à Lénine !

Rappelez-vous ! Quand, pendant l'été de 1917, certains d'entre nous avançaient qu'il fallait aller chez Kérensky « pour nous faire arrêter nous-mêmes », et du banc des accusés réfuter le conte de l'espionnage boche et crier à l'univers entier les vérités du Coran bolcheviste, qui nous arrêta, si ce n'est Lénine, nous appelant un tas de bêtas et prédisant que le pouvoir tomberait entre nos mains quelques mois plus tard?

Rappelez-vous encore. Quand tout le monde, et surtout Trotzky, prétendait qu'il était impossible de conclure la paix avec les Allemands, qui, si ce n'est Lénine, nous obligea de signer la « paix impudente » à Brest, en prédisant la fin de Guillaume et la révolution allemande?

Rappelez-vous ! Quand nous tous, comme un troupeau de moutons, voulions persévérer dans le communisme militaire à outrance et obliger, en les fusillant, ces sales moujiks à nous donner leur blé, qui, se ce n'est Lénine, vit que nous nous écroulerions du jour au lendemain et que le misérable Pakhom (3) finirait par nous dévisser simplement la tête, qui, si ce n'est Lénine, nous cria : « Arrêtez, idiots ! Cela suffit. Retournez les brancards. »

A la dernière minute, il nous obligea encore à passer au système des « impôts alimentaires » ; ce qui n'est pas très

(1) Le mot *Pravda* signifie vérité. C'est le nom, comme on sait, de l'organe officiel du parti communiste que dirigeait Boukharine.

(2) Le bureau politique du parti.

(3) Nom populaire que l'on donne souvent au paysan russe.

communiste. Oui, des impôts alimentaires. Ainsi s'appelle sa brochure, où il fait preuve d'un manque total de talent et que j'ai tellement critiquée !

Qui, si ce n'est Lénine, à la terreur des communistes « propre » (c'est-à-dire à ma propre terreur) proclama le *Nep* et sauva de cette façon l'existence du parti?

Qui, si ce n'est Lénine, après avoir volé aux socialistes révolutionnaires et aux menchévistes toutes leurs belles théories, les frappa tous sur la tête et, gardant le bâton en main, ne nous parla plus, désormais, qu'une fois sa décision prise et bien arrêtée? Vous vous rappelez?

— Vous ne voulez pas? Dans ce cas que le diable vous emporte ! Moi, je m'en vais à la campagne, hurlait-il.

De ce « je m'en vais à la campagne », nous avions plus peur que de Dénikine. Et nous nous taisions et nous obéissions.

Ce qu'il entreprenait était contre toute théorie et tout programme, mais réussissait à merveille.

Vous rappelez-vous cette nuit où nous nous rencontrâmes dans la Pretchistenka (1) plongée dans les ténèbres? A cette époque, même le D. C. siégeait à la pauvre lueur d'une lampe de seize bougies. Dénikine était près de Toula (2). Nous bouclions nos valises. Chacun de nous avait des faux passeports en poche. Moi, le grand amateur d'oiseaux, je me préparais sérieusement à partir pour la République Argentine, avec l'espoir d'y attraper des perroquets. Qui, si ne n'est le seul Lénine, demeura tout à fait tranquille? Il me dit : « La situation n'a jamais été plus crotteuse. Mais nous avons toujours eu de la chance. Elle ne nous abandonnera pas. »

Quand Satan serrait autour de nous, toujours de plus en plus fort, l'anneau du blocus et à un tel point que l'idée nous était venue de nous rendre complètement à nos vainqueurs, qui, si ce n'est Lénine, déclara que l'anneau se romprait de lui-même et que bientôt nous siégerions à la même table que tous les diplomates de l'Europe?

Il a eu tant d'éclairs de génie, il a prédit tant de choses, que nous puisions dans ces affirmations une foi en notre travail et en notre victoire, même quand la réalité stupide nous mettait vingt fois par jour des bâtons dans les roues.

Ah ! si Lénine était encore aujourd'hui avec nous !

(1) Une des grandes rues de Moscou.
(2) C'est-à-dire à 150 verstes de Moscou.

Je vous l'ai toujours dit, la personne la plus contre-révolutionnaire du monde (encore plus contre-révolutionnaire que vous-même, c'est la Mort. Pendant que nous nous occupons ici de libérer le prolétariat de l'esclavage économique, le Boche devrait bien, dites-le-lui de ma part, trouver un moyen de nous débarrasser de cette mencheviste au nez retroussé. Autrement, il n'y aura aucune possibilité de créer sur la terre, même une Union universelle des républiques socialistes. L'immortalité ou plutôt notre propre immortalité est le point essentiel, bien que non écrit, de notre programme : je vous l'affirme comme son auteur (1).

Ainsi, nous sommes dans un désert et sans chef.

Décidez vous-même.

Staline est un zéro qui ne voit le salut que dans un nouveau million de cadavres (ce serait quel million, celui-là).

Kaménev — autre zéro — ne peut que nous enseigner, et non sans adresse, comment s'asseoir le plus commodément entre deux chaises.

Kroupskaya (2) — zéro de même et, ce qui est pire, une idiote complète tout juste bonne à jouer les Érostrate en jupon depuis que nous lui avons permis, pour amuser la canaille et faire du bruit sans grande dépense, de brûler les bibliothèques et de détruire les écoles. C'était, soi-disant, afin de se conformer à une volonté testamentaire d'Iliitch. On peut tout rejeter sur les morts, car, comme on dit, « les morts n'ont pas de honte. »

Zinoviev... permettez-moi de ne pas parler de lui.

Rykov (3) — zéro aussi. Il a même perdu la faculté de faire des jeux de mots (la seule faculté dont il ait jamais été doué, qu'il fût ivre ou non). Ce récent affaiblissement intellectuel a particulièrement réjoui Lounatcharsky qu'il appelait toujours *Lupanarsky* ou *Lunaparksky*. C'est lui qui dénomma encore les narkoms avec une si fine justesse des *narcommiks* (4).

Dzerjinsky — zéro toujours, étant entendu que l'on

(1) Boukharine est l'auteur des codes soviétiques.

(2) La femme de Lénine.

(3) Le Président du Soviet des commissaires qui a remplacé Lénine après sa mort et est toujours en fonction.

(4) Narkom (narodny-kommissar) veut dire commissaire du peuple. Narcommik est un composé de Narr (idiot, en allemand) et de comique. C'est, en même temps, un diminutif qui signifie petit commissaire.

met ici de côté le G. P. U. et les ministères transformés par ses soins en filiales dudit.

Moi-même? Ah ! mon cher, je suis aussi un zéro si l'on me fait descendre de la tribune ou si l'on me tire de derrière mon pupitre. Je ne me leurre pas sur ma propre valeur. C'est pourquoi, tout au long de ma carrière, je n'ai jamais consenti à occuper « un poste important », d'autant mieux qu'avec mes goûts de Spartiate, je n'ai aucun penchant pour le vol.

Je sais : vous attendez que je vous parle de Trotzky. Eh bien, lui aussi, a toujours été un zéro politique, un très grand zéro, il est vrai, mais un zéro quand même et qui restera un zéro jusqu'à son dernier jour, même s'il devenait jamais le dictateur communiste.

D'abord, dans Trotzky, qui ne vint à nous qu'à la veille d' « Octobre », quand c'était pour lui le seul moyen de faire une carrière, il n'y a rien de communiste ! Ah ! comme Lénine avait une fois de plus raison de ne pas l'aimer et de se méfier de lui !

Trotzky a créé l'armée rouge? Laissez donc ça.

Premièrement, sachez que nous ne possédons pas une vraie armée si l'on met de côté les parades voyantes et les démonstrations contre le militarisme mondial (!) et aussi les répressions des insurrections intérieures. Un général allemand des plus en vue (1) et fort compétent en matière d'organisation militaire, à qui nous avions proposé de reformer cette « armée, » vint un jour à Moscou. Il prit connaissance de la situation, fit un geste vague de la main et prononça quelques paroles assez peu obligeantes que seuls purent comprendre les élèves des facultés d'ouvriers.

Deuxièmement. N'est-ce pas Trotzky lui-même qui a dit que son armée était un radis rouge à l'extérieur et blanc en dedans? Croyez-moi, ce n'est pas sans raison que S. S. Kaménev, un de nos chefs militaires les plus éminents et un ancien serviteur du tsar, n'adhère toujours point au parti communiste et se contente de tourner si mystérieusement ses magnifiques moustaches. Son silence, qui cache le diable sait quoi, nous inspire une frayeur bien réelle.

Il n'existe pas de plus grand poltron que Trotzky. C'est ce qui explique son goût pour les vains et bruyants discours, du reste toujours froids et faux, et son amour des petits

(1) Le général Richter.

mots démagogiques dans lesquels il s'embrouille souvent lui-même. Ainsi, dans un de ses ordres à l'armée, il mit un jour, à notre grande confusion, dans la bouche de « Judas-le-traître » cette phrase du Christ : « Ce que tu fais, fais-le vite. » N'est-ce pas? même pour un communiste, c'est un peu fort !

Rappelez-vous son attitude, quand la célèbre discussion sur les unions professionnelles menaçait l'unité du parti et laissait prévoir le remplacement de Lénine par Trotzky. En somme, toute l'affaire consistait en ce changement, dissimulé aux yeux des non-initiés sous l'appareil d'une discussion théorique. Trotzky possédait la majorité à la suite d'une erreur de secrétariat qui avait proclamé élus (?) ceux qui n'auraient pas dû l'être. Eh bien ! quand même, il fut effrayé à la dernière minute par la responsabilité du pouvoir et déguerpit honteusement pour s'aller cacher comme un « petit trésor » (1) coupable.

Rappelez-vous encore la dernière sortie de Trotzky qui coûta si cher à ses amis crédules trahis par lui, au profit de Zinoviev et Staline et pour trente deniers. « Ce que tu fais, fais-le vite ! »

Après la mort de Lénine, il aurait pu occuper, sans la moindre difficulté, la place vacante de dictateur. Les bas-fonds et l'armée étaient, à ce moment, pour lui. Mais, encore une fois, il eut honteusement peur, se dépêcha de tomber malade et, cédant aux ordres de la « troïka » (2), partit pour le « Caucase pernicieux », — où, imitant Nicolas II (il imite toujours quelqu'un), il tuait des corbeaux, et revint à Moscou comme une brebis tondue, en prenant encore la peine d'entrer d'abord en relations avec ceux de qui dépendait son sort... Maintenant, il tente d'effrayer tout le monde en parlant de déclarer la guerre à l'Europe et, cette fois, il imite, je crois, Paul Ier. Ah ! le bon proverbe russe : « On voudrait bien, mais cela pique et maman ne le permet pas. »

Il est froid comme un glaçon. Il n'y a plus que les naïfs qui prennent pour le feu sacré de la révolution ses discours faux et tonitruants et son toupet (les judophobes du parti l'ont depuis longtemps remarqué), son toupet sans borne.

Vous vous rappelez certainement comment se tenait,

(1) Nom donné au petit roquet, dans les milieux bourgeois.
(2) Staline, Kaménev et Zinoviev, alors les trois vrais dictateurs de la Russie.

devant la rampe du Grand Théâtre, cette machine parlante en recevant les ovations de la foule. Il montrait un nez relevé, une figure de momie sans faire un seul mouvement de la tête. Un tronc !

Quelle différence avec notre feu Iliitch qui parlait, lui, si simplement et comme un enfant. « C'est ainsi et ainsi, mes amis. C'est mon opinion et je sais que c'est le juste. Nous ne sommes pas d'accord. Tant pis pour vous. J'agirai quand même à ma façon et non à la vôtre. Au revoir. » Oui, ce sont les enfants qui parlent ainsi ou certains paysans. Avez-vous remarqué comme Lénine ressemble à Khor de Tourguenev (1)? Tandis que chez Trotzky tout est fausseté, mensonge et pose (plus poseur que Kérensky !), tout est réclame. Il n'a que du toupet, et, encore une fois, un toupet sans borne.

Trotzky? Zéro pour vous, mais il est, hélas ! notre camarade, Trotzky !

Oui, oui, ce ne sont tous que des zéros. Quant aux jeunes gardes — les *sverdoliens*, les *komsomoliens*, les recrues de Lénine et les déserteurs des autres partis, sans oublier nos courtisans étrangers (ah ! que nous en avons), — ceux-là ne sont même plus des zéros, mon cher, mais des *minus habens*. On se casse la tête à chercher ce qu'on pourrait bien en faire !

Zéro multiplié par zéro ne fait que zéro. Les étudiants rouges eux-mêmes le savent. Une file de zéros peut s'étendre des murs du Kremlin jusqu'à l'Océan Pacifique ; elle est, quand même égale à zéro si l'on ne place pas devant un chiffre quelconque ! Chez nous, devant comme derrière, il n'y a qu'une figue sur un râteau (2).

Et puis, ce ne sont tous que des voleurs qui se surpassent les uns les autres, en faisant des affaires toujours plus illicites. Pourriez-vous m'expliquer cette énigme diabolique? Pourquoi ces gens qui se sont sacrifiés pour la cause commune et qui ne vivaient pas mieux que les anachorètes de l'Eglise si chers à votre cœur, enfin en vrais ascètes, se sont-ils mis tout à coup à aimer les hôtels particuliers (absolument des hôtels, puisque les appartements de vingt chambres même ne leur suffisent plus), le champagne, les cocottes (et les plus coûteuses, celles des corps de ballets), les trains

(1) *Khor et Kalinytch.*
(2) Dicton russe.

privés? Pourquoi ont-ils besoin d'avoir « trente mille courriers à leur service » (3)?

Pourquoi leurs épouses ont-elles des diamants gros comme des noix (en désirant encore ceux de l'Impératrice ; « vraiment ne pourrait-on pas les recevoir »?), des Alphonse, et naturellement une dizaine de nouvelles robes chaque mois qui, si elles ne sont pas de Paris (ah ! quelle triste mine), sont au moins de chez Lamonava (1) de Moscou? D'où vient cet état de choses? Pourquoi, par exemple, Ivan Ivanovitch (2), qui a vécu pendant des dizaines d'années avec sa femme, laide, mais membre du parti, et qui, s'il avait alors hérité d'un million, l'aurait donné au parti sans une seconde d'hésitation et jusqu'au dernier kopek, pourquoi s'est-il aujourd'hui installé dans un hôtel de la Povarskaya (3), et, semant sa femme, s'est-il fait « enregistrer » avec une *demoiselle* de dix-sept ans très peinte et très parfumée? C'est le même qui, sans scrupule, fait des affaires avec ses cartes de visite. « Mon cher Kolia, rends ce service à Un Tel qui fut toujours l'ami des révolutionnaires » ; ou « Mon cher Félix, accorde-leur la liberté. Je les connais. Ce sont des gens fort honorables. »

Savez-vous que tout le pays est gouverné avec de pareils « petits mots », qui se vendent quelquefois si cher qu'on risquerait de les confondre avec les autographes des génies les plus célèbres de l'Univers. Pouah ! Ça sent le brûlé du côté du parti à une distance comme du soleil à la terre !

Démiane Bedny (4) n'a qu'à continuer à se saouler avec des *bourgeois*, s'il n'y a pas assez d'alcool au Kremlin pour entretenir son inspiration. Au moins, ça sert la révolution ! Mais comment nos meilleurs camarades peuvent-ils oser faire ce qu'une heure auparavant ils ont décrété être punissable de mort? Déjà on entend des voix qui proclament que « s'approvisionner par ses propres moyens » (dans les temps anciens, cela s'appelait la dîme) n'est pas un crime. Oui,

(3) Phrase du *Revizor* du Gogol, passée en proverbe.

(1) La meilleure couturière de Moscou.

(2) Comme on dirait en français M. Un tel.

(3) La voie la plus élégante de Moscou.

(4) Poète vivant très médiocre. Il fut un des premiers écrivains russes qui passa du côté des bolchevistes. S'occupe à boire et à écrire des poèmes de formes géométriques où il célèbre, avec une emphase abracadabrante, le nouveau régime.

recevoir un cadeau d'un bourgeois pour une honnête affaire n'est plus un gain illicite.

Oh! les belles paroles! Voilà jusqu'où est tombé le marxisme révolutionnaire!

Ce n'est pas sans raison, je vous assure, que la voix du peuple nous met tous dans le même tas, celui des fripons. Le si désintéressé Jorjik (1) y a déjà été placé. Demain peut-être, ce sera mon tour. Vous savez pourtant que les billets de banque et le confort sont sans attraits pour moi, et que seule la révolution a été le but de mon existence. Si elle exigeait la vie de ma femme bien-aimée, je la lui sacrifierais, et, sans hésiter, je noierais tout tranquillement mon épouse dans un seau de toilette, lentement et en la faisant souffrir...

Que signifie donc cet état de choses? Pourquoi volent-ils tous? Il doit y avoir une loi à laquelle ils obéissent.

Je connais votre réponse. Vous l'avez formulée devant le tribunal, quand vous avez accusé le maître-chanteur Malychev, juge d'instruction de la Tchéka de Moscou, et coupable d'opérations abominables. « Dans les endroits sales, avez-vous dit, on trouve toujours des punaises. »

Permettez ; la révolution n'est pas une saleté, mais une sainte lumière.

Du moins, vous qui êtes un vrai révolutionnaire (si, si ; ne vous en offensez pas), n'auriez pas osé juger l'ensemble par des faits accidentels. Alors, montrez-moi un grand et honnête communiste révolutionnaire ! !

— Un tel homme n'existe pas, me répondrez-vous.

Vous mentez ! Et il faut aussi vous fusiller. Non, je plaisante. Tranquillisez-vous. Je plaisante.

Eh bien ! voilà comment vont nos petites affaires.

— La Russie se meurt ! me direz-vous à votre tour.

Voilà une phrase qu'il est naturel d'entendre dans la bouche d'un slavophile qui attend « la lumière de l'Orient » et qui croit en la mission divine de la patrie, laquelle, jusqu'à présent du moins, ne vous en est pas très reconnaissante.

Il existe une grande différence entre nous. Vous êtes poète. Nous, que certains prennent pour des romantiques, nous le sommes peut-être aussi. Seulement au lieu de nous contenter de barbouiller du papier avec une plume, nous agissons par le glaive et par le feu sur « les tables » de la maudite et

(1) Diminutif de Georges qui désigne ici un communiste peu notoire.

grossière réalité. Hé oui, je suis un romantique et même un roquet sentimental tout empoisonné d'ironie. Les enfants de Copenhague (1) n'ont pas dû encore oublier, j'espère, que j'étais leur meilleur ami. Une fois, au Politbureau, j'ai très sérieusement défendu un camarade des plus coupables qui m'était devenu soudain cher, parce qu'il possédait une corneille, et une corneille apprivoisée par lui-même. Vous allez dire que je fais la bête. Je ne sais pas et ne veux pas le savoir. Mais à quoi bon parler d'enfants et de corneilles ! Parlons plutôt de votre Russie !

Vous rappelez-vous que vous m'avez chassé une fois de votre chambre — c'était juste avant l'aurore — parce que je vous avais découvert toutes nos cartes? Je vous avais crié qu'il n'y avait « aucun pouvoir soviétique », aucune « dictature du prolétariat », aucun « gouvernement des ouvriers et des paysans » et aucune « confiance en notre stupide parti », mais qu'il existait tout simplement un petit ordre de chefs de la révolution sociale qui commençait de faire son apparition dans le monde. Un ordre, quelque chose comme cette franc-maçonnerie à laquelle vous croyez, il est vrai, non d'après Nilus (2), mais à laquelle vous croyez quand même. Assommé par votre continuelle manie de nous comparer aux *Possédés*, je vous avais répondu, perdant toute contenance, qu'il était malheureusement impossible de fusiller Dostoïevsky. Alors, vous, l'humble ami de François d'Assise, le « chevalier du Christ », parce que vous ne pouviez pas me pardonner d'avoir craché sur votre sacro-saint idéal, m'avez chassé de votre « temple ». C'est encore heureux que vous n'ayez pas eu entre vos mains le fouet du Christ, car j'aurais sûrement saisi mon revolver.

Les années ont passé. Ce que j'ai dit, ce soir-là, je le repète aujourd'hui. C'est avec plaisir, et certainement sans le regretter jamais, que nous aurions envoyé plusieurs balles dans votre Dostoïevsky. Nous nous serions de même emparé de Tolstoï, si, en voyant notre besogne, « il n'avait pas su se taire » (3), une fois de plus.

Pourquoi y penser? Je suis très heureux qu'ils n'existent

(1) Boukharine avait habité un certain temps à Copenhague.

(2) Écrivain russe qui dévoila le premier *les Protocoles des sages de Sion* et publia divers ouvrages populaires sur la franc-maçonnerie.

(3) Allusion au titre de la brochure *Je ne puis me taire*, publiée par Tolstoï, qui attaquait vivement le gouvernement impérial.

plus et qu'en écrivant cela, je ne vous cause qu'une peine platonique. Oui, j'ai bien prononcé ces mots-là naguère. Quel visage vous aviez à ce moment !... Je vais maintenant, je vous en préviens poliment, vous dire quelque chose de pire : « La Russie? Qu'est-ce que la Russie? »

Pour vous, un certain mystère se cache dans ce mot même qui brille quelque part au paradis (naturellement pas communiste) devant l'autel de votre Dieu que vous vous représentez certainement comme un monarque cosmique régnant sans aucun signe de constitution. Pour vous, ce mot, c'est « six lettres de feu et de sang ; six marches vers le royaume de Dieu » (1).

Pour moi, pour nous tous, ce n'est qu'une appellation géographique et aussi un mot très ancien dont personne ne se sert plus et qui, pour cette raison, a été déposé — c'est bien sa place — aux Archives de la révolution mondiale.

Pour moi, la Russie d'aujourd'hui, c'est-à-dire l'U. R. S. S., n'est qu'un territoire temporaire, accidentel sur lequel nous nous trouvons en ce moment et sur lequel se trouve aussi notre cher commintern (2).

Entre parenthèse, c'est à lui que votre Occident, avec ses gouvernements myopes et si peu perspicaces, fournira toujours les moyens dont il a besoin, car vous devez bien admettre que les socialistes sont plutôt des nôtres que des vôtres. Grâce à leurs livres sterling et à leurs francs, et en faisant semblant de ne pas comprendre, ils nous aideront à embraser l'Europe. Nous leur casserons ensuite à tous sur le dos leurs porte-chapeaux haut de forme.

Vous rappelez-vous encore (c'est avec intention que j'évoque si souvent le passé) le temps où vous étiez membre du Soviet de Moscou et le leader des « sans-parti » qui représentaient alors 30 pour 100 de cette assemblée bavarde et que nous tolérions comme simple décoration de théâtre ? Naturellement, ils (3) ne vous ont pas soutenu une seule fois. Pas même ce jour où vous avez eu l'insolence d'exiger (c'était en 1921) l'élection d'une Assemblée constituante. Homme bizarre que vous êtes ! Vous rappelez-vous l'épître retentissante que vous avez adressée, à ce sujet, à Lénine en personne,

(1) Vers extraits d'une poésie de M. Britan.
(2) Internationale communiste.
(3) Les sans-parti.

en vous targuant du titre de « député du peuple »; ce que vous croyiez véritablement être?

Nous avons bien ri en lisant vos saintes bêtises. Vous vouliez très sincèrenent nous instruire, nous expliquer ce qu'est la Russie et en quoi consiste sa vraie destinée.

Ah ! alors vous croyiez en Lénine et vous vous figuriez que votre « tsar-petit-père » ne voyait pas ce que vous voyiez et que de méchants conseillers cachaient à ses yeux clairs la misère et les tourments de la Russie, tant aimée de vous et si proche du cœur du « tsar ».

Avec votre romantisme byzantino-moscovien, vous étiez — ne soyons pas méchant — aussi naïf que tous ces Russes qui ont absorbé la même nourriture pendant les siècles de leur stupide histoire.

Mon petit oiseau, Lénine et nous (nous, c'est notre « ordre »), ne comprenions pas plus mal que vous la réalité russe. Nous en savions même encore plus que vous — parce que Félix qui voit tout, ayant placé une paire de tchékistes derrière chaque citoyen soviétique, ne nous cachait rien.

Peut-être êtes-vous curieux d'apprendre ce qu'a dit Iliitch qui a eu la patience (soyez-en fier) de lire juqu'au bout votre épître « pleine de poison »? Il a dit — je n'ai plus à vous le dissimuler maintenant : « C'est un homme qui n'est pas mauvais. Quel dommage qu'il ne soit pas des nôtres. »

Puis il a ajouté, après avoir toussé :

— Il est intelligent, très intelligent, mais c'est un bêta quand même.

Comment ne comprenez-vous pas que ce qui vous est si cher *an und für sich* (1) comme un idéal absolu (la Russie !) ne nous intéresse que comme matériel et moyen. En vue de la révolution mondiale, nous avons d'abord besoin d'un toit plus ou moins solide et ensuite d'argent, d'autant d'argent que possible.

Pour nous procurer ce petit argent, nous avons déjà deux fois (et nous le ferons encore vingt-deux autres fois !) pillé quatre-vingt-dix pour cent de la Russie, et nous la vendrons en gros et en détail. Au jour tant désiré de l'avènement de la révolution mondiale, au nom de laquelle tout est permis, ne nous reviendra-t-elle pas tout entière avec un gros gain, monsieur le patriote?

(1) En allemand dans le texte.

Pour la même raison, il ne nous gêne point d'ouvrir des salles de jeux appartenant à l'État et fonctionnant vingt-quatre heures par jour. C'est le mari de la femme de notre Levouchka, Michel Razoumny (1), « le vrai Raspoutine rouge », qui a organisé ces tripots. Nous l'avons fait passer, quand nous n'avons plus eu besoin de lui, dans l'autre monde, notre commissariat des finances possédant des gars qui ne sont pas plus maladroits que ce garçon. Après avoir gagné certains de nos chefs avec de l'or et d'autres avec des filles, il commençait d'avoir une trop bonne opinion de soi.

« Ce qui était naguère dissolu est devenu aujourd'hui raisonnable. » La nouvelle dialectique communiste nous révèle de ces grands mystères que l'esprit allemand et lourd de Charlot Marx, à cause de sa formation bourgeoise, ne serait jamais parvenu à découvrir. C'est le progrès !

Les maisons de jeu? Et pourquoi pas? Nous en arriverons peut-être au petit projet du camarade Déchevy. Il y en aura, de la gaieté ! Et on trouvera enfin pour Grichka (2) le poste qui lui convient le mieux : celui de directeur des maisons publiques.

Vous savez déjà que nous ne vendons pas plus mal que le défunt (3) la charmante vodka. Sans doute, nous avions d'abord déclaré la guerre sainte à cet alcool. Mais le *glavsteklo* (4) n'en fabriquait pas moins les petites bouteilles si connues. Je vous le dirai franchement : nous avions simplement peur, dans les premiers temps, d'exciter Pakhome. Quand il n'a pas bu, il est plus doux qu'un veau ; mais quand il est ivre, il devient furieux et saisit tout de suite sa fourche.

Les cartes, la roulette, le loto et le pari mutuel sont des choses enfantines, inoffensives. Un César romain l'a déclaré : les pièces d'argent n'ont pas d'odeur. J'aime de tels bonshommes sans en excepter celui à la barbe rousse (5) ! Il n'y a que les espèces d'idiots pleins de vertu, dans le genre de Tacite et de Suétone qui ne comprennent pas cela. Et puis,

(1) Levouchka, diminutif de Léon-Trotzky. Il y a là une attaque assez malicieuse contre la conduite de Mme Trotzky.

(2) Zinoviev.

(3) Nicolas II.

(4) Toute l'industrie verrière réunie entre les mains de l'État s'appelle de *Glavsteklo*.

(5) Néron.

si l'argent conservait son odeur! La révolution n'est pas de ces demoiselles nerveuses qui ont absolument besoin d'aromates fins. Elle ne ressemble pas à la femme du gouverneur de Gogol (1) qui « rêvait d'ambre ». Elle n'ose même pas dédaigner la « prostitution sacrée ».

Alors, signor, est-ce que la Russie se meurt? Je parle toujours de la même chose; je reviens toujours à la même chose.

Oui, certainement, votre Russie se meurt.

Il n'existe plus nulle part, si elle a jamais existé (2), une seule classe de la population pour laquelle la vie soit plus lourde que dans notre paradis soviétique (si c'est le paradis, que doit être l'enfer soviétique? Ce serait intéressant à savoir).

Nous n'avons pas laissé debout une seule pierre de la construction séculaire de l'État russe. Nous faisons des expériences sur le corps vivant du peuple — ah! que le diable l'emporte! — exactement comme un étudiant de première année « travaille » sur le cadavre d'un vagabond qu'il s'est procuré à l'amphithéâtre anatomique.

Lisez bien nos deux constitutions.

Il y est franchement indiqué que ce n'est pas l'Union soviétique, ni ses parties qui nous intéressent, mais la lutte contre le capital mondial et la révolution universelle à laquelle nous avons toujours tout sacrifié, à laquelle nous sacrifions le pays, à laquelle nous nous sacrifions nous-mêmes. (Il est évident que le sacrifice ne s'étend pas jusqu'aux Zinoviev.)

Parce que nous n'envisageons que la récolte future, nous n'aurons jamais la moindre pitié pour ceux dont nous avons besoin comme fumier et qui ne servent qu'à engraisser les « champs communistiques ».

Si le prolétariat occidental lui-même se mettait tout à coup à aimer votre Russie et à nous reprocher nos « cruautés », nous saurions répondre à ses cris. C'est la bourgeoisie du monde entier, lui dirions-nous, qui est responsable des horreurs de la vie russe. N'est-ce pas elle qui envoya contre nous Koltchak et Dénikine? N'est-ce pas elle qui mine paisiblement les bases de la révolution russe en nous refusant les

(1) *Revizor.*
(2) Exactement dans le texte « où que ce soit et quand ce soit ».

crédits? N'est-ce pas elle qui empêche notre vie de reprendre ses vraies dimensions, ce qui servirait le prolétariat du monde entier.

Nous pourrions leur répondre encore que notre pays traverse une longue période transitoire, que l'esprit petit-bourgeois du peuple russe a rendu nécessaires ces rudes méthodes de lutte, mais qu'en Occident, où tout est prêt, la révolution sociale et les bienfaits russes ne menacent personne.

Des arguments ! nous en avons plus qu'il n'en faut. De cela, nous sommes vraiment riches et plus riches que les autres. Nous pouvons leurrer tout le monde en nous appuyant tantôt sur Marx, tantôt sur la Révolution française... et sur tout ce qu'on voudra, même sur la Bible si les camarades anglais, par exemple, le désiraient. Ils forment un peuple tellement étrange !

De qui devons-nous avoir peur?

De vous, à qui personne ne croit plus, car on ne veut plus vous croire?

De la bourgeoisie européenne, que vous détestez, mon ami, encore plus que moi, et qui espère (comme elle est bête !) nous enlever jusqu'à la peau en colonisant l'Union soviétique?

Des socialistes, pacifistes, humanitaires et autres racailles intellectuelles complètement flétries? Mais ils sont sous l'influence de nos devises triomphantes que ces crétins prennent pour de l'absurde idéal ; ce qui, à leurs yeux, prime tout.

Le bruit et le fracas que nous soulevons dans l'univers entier avec nos résolutions, nos protestations, nos appels et autres inventions de la régie communiste sont tellement impressionnants qu'ils couvrent les gémissements et les pleurs de nos victimes et les révélations des Don Quichotte (1) errants relatives aux « bourreaux de Moscou ».

Je vous le répète : vous ne présentez aucun danger pour nous. Si, par hasard, vous commenciez à faire trop d'âneries, si vous vous mêliez de vouloir entraver notre œuvre et si, à la dernière minute, nous ne trouvions pas le moyen de vous corrompre, comme nous l'avons déjà réussi plusieurs fois — et non seulement avec les émigrés qui sont passés de notre

(1) Les journalistes étrangers revenus de Moscou.

côté — Félix saurait toujours vous enlever de notre chemin, car ses gars de l'étranger ne sont pas moins bons que ceux de Moscou.

Je vais vous raconter à ce propos une petite histoire instructive. Il ne s'agit pas d'un livre indésirable vite brûlé (vous vous rappelez?), mais d'un cas beaucoup plus sérieux et beaucoup plus intéressant.

Une fois, une jeune personne que nous avions envoyée à l'étranger pour nos affaires, nous trahit là-bas, et vendit à qui il ne fallait point des documents d'un caractère assez piquant.

Naturellement on refusa de nous la livrer, d'autant plus facilement que cette jeune personne ingénieuse, pour fortifier sa position, s'était dépêchée de se marier avec un étranger et de changer ainsi de nationalité. Les nôtres la retrouvèrent quand même. Ils entrèrent en rapport avec la propriétaire de son appartement et déposèrent discrètement, sous le lit de la signora, des bombes et de la littérature révolutionnaire. Ils la dénoncèrent aussitôt à la police locale, en l'avertissant que la personne en question était un agent dangereux de la IIIe Internationale. Je ne retiendrai pas votre attention en vous racontant tous les détails. Je vous dirai seulement que cette signora finit par être renvoyée chez nous et que nous... Vous devinez vous-même avec quel plaisir et quelle cordiale sollicitude, Félix l'aida à passer la frontière d'ici-bas.

Voilà! N'oubliez pas ce cas des plus intéressants!

Ici, chez nous, où nous sommes les maîtres absolus, nous ne craignons absolument personne.

Le pays harassé par les guerres, les maladies, la mort, la famine (c'est un moyen dangereux, mais splendide!) n'ose plus faire le moindre bruit, se trouvant placé sous la menace perpétuelle de la Tchéka et de l'armée (comme nous l'appelons). Les militaires, croyez-moi, ne sont pas toujours mécontents de nous. Notre devoir de révolutionnaire nous oblige à nourrir aussi bien que possible les prétoriens et à caresser les chiens de chasse.

C'est une étrange combinaison, cette Russie que vous dites vous appartenir! Souvent, nous nous étonnons nous-mêmes de sa patience devenue si célèbre. Le diable seul sait ce que nous faisons, mais tout se passe comme si les choses allaient comme elles devraient aller.

Sans doute, il y a la ruelle Léontievsky (1), Ouritzky (2), Volodarsky (3), une balle dans Lénine (4), le meurtre de Vorovsky (5), quelques émeutes. Mais ce sont des riens qui ne menacent pas la révolution. Vraiment c'est à très bon marché !

Vous comprendrez de vous-même que cela ne vaut pas la peine de parler de tous ces « socialistes ». Ce sont de déplorables banqueroutiers, des impotents, de la pâte d'escargot, des poltrons à qui nous avons porté, à la joie générale, de tels coups sur la tête qu'ils en ont définitivement oublié leur Balmachev et leur Kaliaev (6).

Mais expliquez-moi autre chose. Il n'y a pas, on peut en être sûr, dans toute la Russie, une seule maison où nous n'ayons tué de telle ou telle manière, la mère, le père, un frère, une fille, un fils, quelque proche parent, un ami. Eh bien ! Félix ne s'en promène pas moins à Moscou tranquillement et sans aucune garde, même la nuit. Nous l'avons rencontré une nuit ensemble près du Manège. Quand nous lui défendons de telles promenades, il se contente de rire dédaigneusement en disant : « Quoi? Ils n'oseront jamais, psakrev (7). » Et il a raison. Ils n'osent pas. Quel étrange pays !

Vous me marmotterez toujours d'une voix basse et émouvante des « vérités » sur l'Église et la religion. Nous, nous avons pillé les églises et nous les avons bien pillées. Les « saintes valeurs » ont servi à notre propagande dans le monde entier, car naturellement nous n'en avons pas donné la moindre bribe aux affamés (8).

Sous les auspices du G. P. U., nous bâtissons avec le concours des popes orthodoxes notre Église que les portes de l'enfer — on peut l'affirmer — ne vaincront jamais. Nous

(1) Rue de Moscou où plusieurs bombes furent jetées dans une assemblée communiste.

(2) Premier président de la Tchéka, tué à coup de revolver dans la rue à Pétrograd par un ancien officier Kannegisser.

(3) Communiste éminent assassiné à Moscou.

(4) Elle avait été tirée par Dora Kaplane, membre du parti socialiste révolutionnaire.

(5) Ambassadeur des Soviets à Rome, tué à Lausanne par le suisse Konradi.

(6) Nom de deux terroristes célèbres, honorés des socialistes russes.

(7) Gros juron polonais.

(8) Au cours de l'épouvantable famine de 1921, le gouvernement soviétique décréta de réquisitionner tous les objets du culte, en or, argent et pierreries, dans le seul but, prétendait-il, de nourrir les affamés.

remplacerons les bêtises du catéchisme par l'*Alphabet du communisme* (1), si cher à mon cœur, l'histoire sainte par *la grammaire politique*. Nous avons arraché déjà aux enfants les petites croix et les médailles ; nous avons remplacé les icones par les « portraits des chefs », et nous ferons l'impossible pour donner à Pakhome et à la populace des reliques d'Ilitch à la sauce communiste. Vous savez tout ceci aussi bien que moi. Alors?

Un pays à n'y rien comprendre !

C'est une chose bien connue que l'infatué petit bourgeois est un poltron, un embusqué qui tient à nous par peur des pogroms et de l'anarchie que sa petite âme misérable voit déjà venir et qui viendrait, en effet, si d'une manière quelconque on en finissait par miracle avec nous. Mais le peuple, le peuple?...

« Le peuple se tait (2). »

Et il se taira toujours, mon cher, ce n'est pas « le corps du Christ » ; c'est un troupeau de bestiaux, une horde de bêtes sauvages ».

Maintenant, je peux bien vous avouer que l'histoire que je vous avais racontée un jour n'était pas une anecdote comme je vous l'avais affirmé, mais un fait tout à fait exact. Je le jure. Vous avez peut-être oublié de quoi je veux parler? Eh bien ! voilà.

Lénine a réellement dit qu'il tremblait toujours que quelqu'un ne glissât par plaisanterie, sous sa plume, un décret obligeant tous les citoyens des deux sexes à l'embrasser, à une heure convenue, sur la Place Rouge, à un certain endroit du corps le moins propre à recevoir des baisers. S'il avait signé un tel ukase par distraction, tout le pays se serait immédiatement mis à la file... Et il se serait encore trouvé des personnes (non seulement des ralliés, mais aussi des gens un peu plus comme il faut) pour découvrir dans cet acte la preuve d'une extrême sagesse gouvernementale. Démiane Bedny et Valérie Brussov (3) auraient entonné des hymnes magnifiques, et quantité de professeurs et d'académiciens, sans que personne ne les y obligeât, gratuitement, et tout débordant de leur propre bassesse, auraient vociféré sur cette

(1) Dont l'auteur est justement Boukharine.
(2) *Boris Godounov* de Pouchkine.
(3) Vieux poète de second ordre devenu communiste.

révélation nouvelle du génie du maître adoré. Sans doute ne peut-il en être autrement !

L'État n'est pas une « idée morale » comme on me l'enseignait à l'Université de Moscou et ne sera jamais *Civitas Dei* comme l'affirment vos amis. C'est quelque chose dans le genre du marais du diable, où une classe doit absolument, pour satisfaire son besoin de jouir, en étouffer une autre, en condescendant, par intervalles, à signer un certain compromis.

« L'Homme », cela ne sonne pas du tout avec la grandeur que donne au mot le bienheureux Maximouchka (1) qui, nonobstant ses bêtises de Saint-Pétersbourg (il nourrissait les savants avec l'aide de M. Rodé ; ce ne fut sans peine que nous étouffâmes le scandale de cet institut d'accouchement) (2), ses hystéries de Moscou et ses extravagances à l'étranger, demeure quand même des nôtres, un va-nu-pieds envoyant encore à Iliitch des baisers retardataires. Non, l'homme, c'est une racaille inouïe et qui nous cause des embarras sans fin, surtout maintenant. Au lieu de souffrir paisiblement de la faim, au nom du futur, il se rebiffe — que le diable l'emporte ! — nous obligeant à user de beaucoup de force, et, ce qui est plus grave, à dépenser beaucoup d'or pour lui retourner la tête et le maintenir dans nos mains de fer. L'homme? En dehors de notre ordre, il n'y a pas de vrais hommes. Il n'y a que des « intérims » qui font fonction d'hommes. Mais, encore un coup, cela n'est rien ; cela s'arrangera. Tout s'arrangera, tant que le sceptre de la patrie communiste sera tenu par des mains peu respectables, mais fortes. Oui, toute la Russie et son peuple que votre idéalisme si doux n'a jamais compris, nous appartiennent. Il n'y a que nous et aussi peut-être les gens de l'extrême droite (cela peut paraître étrange) qui ayons déchiffré l'énigme du sphinx russe.

« Le peuple se tait » et... il paie les impôts. C'est ce qu'il fallait démontrer.

(1) Maxime Gorki.

(2) Rodé était un célèbre restaurant de nuit de Pétrograd. Dès l'avènement de Lénine, cet établissement fut réquisitionné pour nourrir les savants, sous le contrôle de Gorki. Il s'y déroulait, prétend-on, des scènes assez piquantes. En russe, Rodevspomogatelnoe-outschrejdenié veut dire « établissement de M. Rodé qui aide », et Rodovspomogaltenoe-outschrejdenié, « établissement d'accouchement ». D'où le calembour.

Il parlera? Il se soulèvera? Nous reverrons Razine (1) et Pougatchov (2)? Eh bien ! nous les obligerons à se taire, nous les tranquilliserons, nous leur donnerons *panem et circenses*... enfin, nous les ferons fouetter tous et si cela est nécessaire, nous fusillerons la moitié du pays sans la moindre pitié pour les enfants et les vieillards.

Si cela pourtant ne réussissait pas, que perdrions-nous, dites-le-moi, s'il vous plaît? Ceux dont nous avons vraiment besoin pour la grande œuvre de la révolution mondiale ne souffriraient de rien, car ils auraient toujours la possibilité de disparaître. Quant aux centaines de mille de communards formant la masse du parti, quant à la populace, aux agneaux du communisme russe, quelle importance cela aurait-il, s'ils périssaient. Nous ne les regretterions jamais.

Plus seront violentes et affreuses la restauration et l'entrée triomphale d'un nouveau tsar monté sur un cheval blanc, plus vite nous reviendrons (c'est une nécessité historique et alors... ne tremblez pas, les Félix ; travaillez, les Lacis (3) et « n'économisez pas les cartouches (4) ».)

Oui, nous n'avons pas grand'chose à perdre. Nous avons reçu la Russie pour rien et avec plutôt un remboursement.

Nous la quitterons — si nous la quittons — avec assez de richesse pour acheter la moitié du monde et organiser la révolution sociale dans toutes les planètes et étoiles du système solaire. La vie du conspirateur ne nous effraie point. Elle ne serait pas pour nous une nouveauté. Elle a encore l'avantage de produire une grande impression sur les masses. Je le répète (que c'est agréable à répéter !) : nous possédons à présent des moyens sans borne qui se trouvent déjà hors de la portée de ceux à qui nous les avons pris.

Mais pourquoi toutes ces pensées sombres? « Nous avons toujours eu de la chance et elle ne nous abandonnera pas. »

La truie russe qui est restée tranquillement couchée pen-

(1) Chef d'une insurrection paysanne sous le tsar Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand.

(2) V. p. 519.

(3) Un des hauts fonctionnaires de la Tchéka réputé pour sa cruauté.

(4) Pendant la révolution de 1905, un général chargé de la répression avait prononcé cette phrase dans un ordre à ses troupes. L'expression est surtout devenue célèbre en 1915. A cette époque il était écrit sur toutes les caisses de munitions envoyées au front : « N'économisez pas les cartouches. » Ce qui signifiait que les usines commençaient enfin de remédier à l'extrême pénurie de munitions.

dant trois siècles sur le côté droit, s'est retournée et restera couchée avec le même succès et peut-être plus longtemps encore sur le côté gauche — jusqu'à l'avènement de la Révolution sociale universelle.

Maintenant, comprenez-vous ce que je veux vous dire bien clairement? Pas encore! Sachez-le donc : je me moque de la Russie, vous entendez, je m'en moque parce que je suis bolcheviste (1).

(1) La lettre est tapée à la machine à écrire et ne comporte aucune signature. A la place de celle-ci, a été dessiné avec maîtrise une étoile soviétique à cinq branches, au milieu de laquelle de trouvent, comme enfermé dans une cage, des perroquets et cette inscription : *Prilétaïté i soédiniaïtes* (Volez vers nous et unissez-vous à nous.)

Les perroquets sont une allusion au goût de Boukharine pour les oiseaux ; la cage indique spirituellement le sort réservé en Russie aux vrais communistes ; quant à l'inscription, à quelques lettres près, elle rappelle le fameux *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous.*

BOUKHARINE.

« Le Rouge et le Noir » et le Drame de Brangues

Le *Rouge et le Noir* est, on le sait, tiré d'une histoire vraie, l'histoire d'un crime passionnel commis en 1827 à Brangues, en Dauphiné. Chose curieuse, Stendhal passe pour en avoir fidèlement suivi les scènes et reproduit les caractères, tandis qu'il a entièrement changé les uns et les autres. La réalité n'a été qu'un thème offert à son imagination et qu'il a aussitôt transformé. Rien de plus remarquable que ce travail de déformation infligé au réel par ce maître ou ce précurseur du réalisme.

Dans le tragique destin d'Antoine Berthet, ce qui l'a d'abord séduit, c'est le fait brutal, si piquant pour sa verve incrédule : un ancien séminariste amoureux et assassin. Une autre de ses manies s'y trouvait flattée : celle de muer les criminels en héros et de voir dans le bagne le refuge de l'énergie. De ces deux éléments, Beyle a tiré une théorie sociale à laquelle le triste Berthet était bien incapable de songer. Ce pauvre diable n'est plus, à ses yeux, un déchet, une lamentable exception, mais un type : il incarne l'ambition légitime du peuple français, avide de s'élever, de sortir de sa classe, de s'égaler aux riches et aux nobles. C'est déjà, en somme, la fameuse doctrine de la « lutte des classes ». Si le héros de Stendhal se fait prêtre, c'est qu'il n'a pas d'autre « moyen de parvenir ». La Restauration a retiré le bâton de

maréchal des gibernes, mais la soutane mène encore au rochet et à la mitre. Voilà, suivant Stendhal, ce qui aurait peuplé les séminaires. Rien n'accuse mieux la violence de son parti pris.

Que lui importent l'intrigue véritable, les ressorts secrets du drame et la suite d'épreuves réelles par lesquelles a passé le meurtrier? Il n'en prend que ce qu'il lui plaît et ce qui s'ajuste à sa thèse. Qu'est-ce, au fond, que l'histoire d'Antoine Berthet? La triste aventure d'un malheureux destiné à la prêtrise et débauché de bonne heure, pour qui le sacerdoce, s'il l'avait reçu, n'eût, en effet, comporté qu'hypocrisie et sacrilège. Berthet est le fils d'un maréchal ferrant de Brangues, dans la partie nord du bas Dauphiné, sur ces coteaux qui bordent le Rhône, très en amont de Lyon, en face du Bugey. Trop débile pour continuer l'état de son père, le jeune homme entre au petit séminaire de Grenoble. Sa faiblesse l'obligeant à suspendre ses études, des bourgeois de son village le prennent comme précepteur. Que se passe-t-il entre la maîtresse de maison et lui? Mme Michoud — dont le mari se fait appeler Michoud de La Tour — a trente-six ans ; Berthet en a vingt et une assez jolie figure. Au procès, la famille, le ministère public, le président, s'entendirent pour sauver l'honneur de la victime. Belle-sœur d'un conseiller à la cour (1), le juge d'instruction n'avait osé l'interroger, bien qu'elle fût en état de répondre à des questions que l'on jugerait aujourd'hui non seulement naturelles, mais nécessaires. Elle ne fut pas davantage mandée à la barre, et la charge d'éclairer le jury sur le délicat problème de ses rapports avec le meurtrier revint à... l'avocat général ! D'après l'honorable magistrat, Mme Michoud n'aurait jamais témoigné au jeune Berthet qu'une tendresse maternelle, et c'est dans sa fatuité seule que l'indigne lévite aurait cru y voir les marques d'un sentiment plus vif.

Quoi qu'il en soit, après dix à douze mois de séjour chez les Michoud, le précepteur ne se sent pas d'aise : sa vanité de jeune paon éclate et déjà, dans le pays, on jase. M. Michoud s'avise que les études de Berthet ne sont pas finies et l'expédie au petit séminaire de Belley. Nous sommes en 1823. Au bout de deux ans, les vacances ramènent Berthet dans son village. Sa première visite est, naturelle-

(1) Le conseiller Michoud, dont Beyle parle avec éloge dans sa correspondance.

ment, pour M. et Mme Michoud. Il trouve sa place prise par un nommé Jacquin et, aussitôt, d'un œil aigu, il observe entre le « nouveau » et la patronne une familiarité qu'il croît reconnaître. Le voilà jaloux : n'est-ce pas Jean-Jacques évincé par Vintzenried? Mais loin de se résigner, comme cet illustre modèle, le malheureux ne peut dissimuler son dépit. Il écrit à Mme Michoud des lettres de reproches, puis de menaces — correspondance étrange, si elle ne témoigne pas d'une ancienne habitude. Ces lettres, cependant, comme une femme au-dessus du soupçon, Mme Michoud les montre à son mari et, par un raffinement suprême, elle les montre aussi... à Jacquin ! Dans une touchante union, les deux hommes se déchaînent... contre Berthet ! Cette tragédie campagnarde a ses côtés d'outrance et de fanfaronnade comiques : Jacquin et Berthet se provoquent en duel ; une rencontre est arrêtée derrière le mur du cimetière ; le mari sert de témoin à Jacquin ! Mais, réflexion faite, Berthet ne vient pas au rendez-vous ; quelques jours après, il entre au grand séminaire de Grenoble.

Avant son départ, ce coq de village dépité a longuement claironné ; il a fait savoir aux uns et aux autres qu'il « deviendrait quelqu'un », qu'on le verrait revenir chargé d'honneurs et que ceux qui l'ont dédaigné s'en repentiraient. C'était là de bien fâcheuses dispositions pour un aspirant prêtre : ses supérieurs ne les auraient-ils pas aperçues? Ils n'ont pas manqué de le faire : l'épreuve des vocations est tout de même plus sérieuse que Beyle ne l'imaginait. Au bout d'un mois, la brebis galeuse est chassée : Berthet a été jugé « indigne des fonctions qu'il ambitionnait ». Il déclarera à la cour d'assises qu'ayant dû faire au directeur une confession générale, il n'a pu lui cacher ce qu'il appelle « ses amours avec Mme Michoud » et comme, sans doute, sa contrition est légère et faible son désir de s'amender, il n'a pas tardé à être exclu.

Voici le malheureux flétri, et presque déshonoré, d'autant plus meurtri de sa chute qu'il est tombé de plus haut. Le désespoir s'ajoutant au dépit et à la jalousie va, par degrés rapides, le pousser au crime. Dans de nouvelles lettres à Mme Michoud — c'est, décidément, un épistolier — il l'accuse sans ambage. Le voici maintenant non seulement déchu mais — ce qui lui est plus sensible — sans position, sans gagne-pain. Vivement alarmé, le ménage Michoud

le case par deux fois comme précepteur, d'abord chez un noble du pays, M. de Cordon, puis chez un notaire de Morestel, M. Trolliet. Chez le premier, Berthet ne s'attarde guère ; il se permet de lever les yeux sur la demoiselle de la maison (à moins que ce ne soit elle qui les incline sur lui) et se fait chasser. Chez les Trolliet, il reste, mais il souffre : au lieu du haut personnage, de l'archiprêtre, du chanoine qu'il a rêvé d'être, il se rend compte qu'il ne sera plus maintenant, comme il dit, qu'un « pédagogue à deux cents francs par an », un pauvre sire, un raté dont se détourneront peu à peu ces attentions féminines devenues nécessaires à sa fatuité comme à ses sens. Toute son aigreur, tout le poids de ses déceptions et de ses rancunes retombe sur Mme Michoud. Les circonstances l'ont rapproché d'elle : Morestel n'est qu'à sept kilomètres de Brangues et la famille où il est entré est proche parente de celle où il fut, d'abord, si flatteusement admis. M. Antoine Trolliet, notaire, lui-même originaire de Brangues, a, en effet, épousé une demoiselle Michoud, probablement la sœur de M. Michoud.

Tout rappelle donc l'infidèle au malheureux qui se croit trahi. Cuisante blessure d'amour-propre jointe à l'humiliation et au désespoir d'une vie brisée, chez cet homme qui a perdu la foi, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour qu'il se tue?Mais, avant de disparaître, le prêtre manqué se vengera. Un dimanche, de bon matin, il cache sous sa veste deux pistolets bourrés jusqu'à la gueule et se rend à Brangues. La grand'messe a sonné ; il entre à l'église et va se placer derrière le banc de Mme Michoud. A l'élévation, il tire ses armes, décharge l'une sur la mère de ses anciens élèves et l'autre sur lui-même. C'est un affreux coup double : tous deux tombent, évanouis et couverts de sang. Mme Michoud passe pour mortellement atteinte : elle avait reçu une balle dans l'épigastre. Berthet, lui, s'était logé deux projectiles sous le menton. Mais le meurtrier ne succombe pas plus que sa victime et une dure expiation l'attend. La mâchoire encore entourée de charpie, il comparaît devant la cour d'assises. Le jury d'alors était peu indulgent aux crimes passionnels et, d'ailleurs, Berthet put à peine réclamer cette excuse : les convenances, l'honneur d'une famille, invoqués bien haut, réprouvèrent, si elles n'étouffèrent pas, ses confidences. Tout l'accabla, jusqu'aux circonstances qu'il pensait être atténuantes, et qui seraient certainement jugées telles

aujourd'hui. Il apparut un scélérat fieffé, un monstre d'ingratitude et d'envie qui, sans motif, par noirceur pure, avait assassiné sa bienfaitrice et comme sa seconde mère. Le sacrilège, l'attentat commis dans une église, en plein sacrifice de la messe, ajoutait encore, pour les juges de Charles X, à l'horreur du forfait : Berthet fut condamné à mort et, sans pitié aucune, guillotiné.

On voit maintenant ce qui distingue le fait réel du roman. Le premier est plus commun, plus laid, plus triste, mais aussi, par certains côtés, plus humain et plus poignant. Pour qui en aurait compris le sens profond, le véritable sujet eût été le séminariste déchu, graine de mauvais prêtre, capable seulement de calcul et de basse convoitise et qui, lorsque l'objet de son ambition s'écroule, retombe, par une chute immédiate, d'abord dans les tristes souffrances de la vanité blessée, puis, avec une vitesse étonnante, dans le désespoir le plus hideux. Mais ce drame d'un Jocelyn de village dégradé et avili — par une curieuse coïncidence, Berthet avait étudié à ce collège de Belley d'où était sorti Lamartine — ce n'était pas Stendhal, fils de Voltaire, qui pouvait le comprendre et, encore moins, l'écrire. Aussi prend-il toute l'histoire à rebours : sous sa plume, les choses saintes sont raillées, la débauche et l'adultère deviennent œuvres pies. Perdant le droit fil, l'auteur, par une conséquence inévitable, s'écarte même de la vraisemblance. Dans l'affaire Berthet, les faits s'enchaînent pour produire des actes logiques : dans *Le Rouge et le Noir* s'entassent les fantaisies et les gageures.

Tout d'abord — et ceci ne saurait être un reproche : il s'agissait de ne pas calquer un drame récent — le romancier change la scène de place. Bien qu'il connaisse le « plat pays », puisqu'il a séjourné à diverses reprises, notamment en 1817, chez sa sœur, Mme Périer-Lagrange, à Thuellin, qui n'est qu'à cinq kilomètres de Morestel, c'est dans le haut Dauphiné qu'il porte la tragédie. Verrières avec ses scieries, c'est fort probablement Vizille ; Cheylan était le nom du curé de Risset, près de Claix ; le baron de la Joumate, ou plutôt de la Jaumate (car il y a ici une faute d'impression) porte le nom d'une terre des Beyle, que Stendhal lui-même avait songé à porter. Le géomètre Gros, candidat malheureux au bureau de loterie de Verrières, c'est « l'incomparable Gros, de la rue Saint-Laurent, géomètre de haute volée », premier

maître jacobin de Beyle (1). La maison de campagne des Rênal, à Vergy, c'est la villa des Beyle, à Furonières ; la haute montagne boisée qui domine Vergy, c'est la montagne du Villard-de-Lans, c'est-à-dire le Moucherotte. Par l'abbaye de Bray-le-Haut, il faut entendre la Grande-Chartreuse. Enfin, comme nul ne l'ignore, Besançon est mis pour Grenoble.

L'impression de Julien entrant dans cette « capitale », son admiration pour la citadelle et les forts, l'extase où le jette le « grand café », c'est l'impression produite par Grenoble sur un jeune montagnard qui s'y rend pour la première fois. La description reste indécise et floue, car elle doit s'appliquer à Besançon, que Beyle ne connaît pas. Le seul détail un peu précis que l'auteur risque est, en effet, inexact. La fenêtre de Julien au séminaire « donnait, dit-il, sur les remparts et, par delà, on apercevait la jolie plaine qui sépare le Doubs de la ville ». Or, le Doubs, à Besançon, coule dans une gorge encaissée et la ville entière — la vieille ville, du moins, la seule qui existât au temps de Stendhal — est enfermée dans une de ses boucles. De tous côtés, un cercle de hautes collines barre l'horizon, tandis qu'à Grenoble une plaine assez large s'étend, en effet, sur la rive gauche de l'Isère, entre cette rivière et le Drac. Ce qui est vrai pour Grenoble ne l'est donc pas pour Besançon et Beyle n'avait pas besoin de dire qu'il n'avait jamais mis le pied dans cette ville.

La scène du café, par contre, pouvait se passer dans l'une comme dans l'autre. Elle est admirable de précision, de naturel et de vie. Ce petit tableau de genre, avec les joueurs de billard et la galante caissière, fixe à nos yeux l'image parfaite d'un café de Grenoble sous la Restauration. Peut-être manque-t-il quelques-unes de ces figures de demi-soldes que peindra si bien Balzac. Remarquons-le en passant : Beyle s'est moins piqué ici d'une réussite de morceau que d'une malice envers l'Église. Il faut que son héros, avant d'entrer au séminaire, ait une aventure scabreuse. Ce n'était pas assez du frénétique amour de Mme de Rênal, il fallait le caprice d'une Amanda Binet.

Mais on verra plus loin les invraisemblances qu'entraîne l'anticléricalisme de Stendhal. Au début du livre, Sorel est,

(1) *Vie de Henri Brulard*, édition Stryienski, p. 21.

comme Berthet, un petit paysan délicat et d'assez bonne mine. Il est fils d'un charpentier, comme Berthet est fils d'un maréchal-ferrant. Comme lui, il étudie pour être prêtre, il entre comme précepteur chez des bourgeois et se fait aimer de la maîtresse de maison. Mais là s'arrête la ressemblance. Berthet n'était nullement bonapartiste ; il n'avait pas été élevé par un ancien chirurgien de l'armée d'Italie et ne prenait pas pour bréviaire le *Mémorial de Sainte-Hélène.* C'est Stendhal qui, le plus gratuitement du monde, fait de son héros un imitateur de « notre maître Napoléon ». Ce petit bonhomme qui portait sa veste de ratine sous le bras pour ne pas l'abîmer et n'avait, semble-t-il, d'autre don qu'une grosse mémoire, devient bientôt — sans qu'on sache pourquoi ni comment — un génie, un grand politique libéral, venimeux et profond. Loin de se sentir dépaysé dans ce monde bourgeois, pourtant si différent du sien, il le regarde de haut, comme s'il appartenait à un monde supérieur. Bref on découvre que ce grand homme, ce don Juan aux yeux noirs pleins de feu, c'est Beyle lui-même, Beyle tel qu'il aurait voulu être, jeune et joli garçon. Qu'on se rappelle la fatuité naïve d'Henri Brulart : « A la beauté près, j'étais Chérubin, j'avais des cheveux noirs très frisés et des yeux dont le feu faisait peur (1). » Julien a le mauvais caractère de Beyle, « la constitution bilieuse qui porte à la vengeance ». Chez M. de Rênal, il hait tout ce qui l'environne : « Là, comme à la scierie de son père, il méprisait profondément les gens avec qui il vivait et en était haï. » D'un petit ton parfaitement détaché et fat — celui de Beyle à la recherche du « bonheur » — il se dit que, « du moins, la petite intrigue avec la maîtresse du logis va le distraire un moment ». Quel dédain pour les « aristocrates » de la mairie de Verrières ! « Ce ne sont pas leurs talents qui me feraient obstacle, ils tâtonnent sans cesse. » Tâtonner ! c'était le grand reproche que les jeunes officiers de la Grande Armée adressaient aux généraux incapables ou vieillis... Les arrêtés de Beyle, en 1814, montrent que, lui, ne tâtonnait pas.

Julien a l'orgueil de Stendhal et le vif sentiment de sa supériorité. L'abbé Pirard lui dit : « Les hommes voient qu'ils ne vous font pas plaisir en vous adressant la parole. » Il se sent absolument isolé parmi les autres séminaristes, « trois

(1) P. 240.

cents hypocrites méchants et sales » qu'il accable de son mépris comme s'il n'était pas de la même espèce. Mais il a complètement oublié qu'il est, lui aussi, un paysan. Un an de séjour chez les Rênal a-t-il pu le transformer à ce point? « Après avoir été suffoqué, dans les premiers temps, par le sentiment du mépris, Julien finit par éprouver de la pitié. » Ce n'est plus là un petit ambitieux de campagne, fruste et sans éducation, c'est un aristocrate hautain et dédaigneux, un raffiné, un artiste. Son âme vibre avec les cloches de la cathédrale : « Les âmes qui s'émeuvent ainsi sont bonnes, tout au plus, à produire un artiste... Une sensibilité folle lui faisait commettre des milliers de gaucheries... » Comme nous sommes loin de Berthet, séminariste dévoyé, vaniteux et un peu coq de village, stupidement jaloux et, plus stupidement encore, criminel !

Mme de Rênal, de son côté, n'a plus rien de commun avec Mme Michoud et l'on ne comprend plus sa chute. Cette dame n'est pas seulement dévote, ce qui pourrait n'être qu'une attitude ou une routine, elle est réellement pieuse et profondément honnête : tous les galants de la petite ville lui ont en vain fait la cour. Elle n'aime pas son mari, dira-t-on. Mais elle adore ses enfants et si, suivant la subtilité peut-être excessive d'une théorie moderne, ce n'est là qu'une faim qui se trompe, une tromperie de ce genre ne suffit-elle pas, d'ordinaire, aux femmes de bien? Comment Mme de Rênal peut-elle donc tomber dans les rets grossiers d'un petit paysan? Est-ce parce qu'il est jeune et joli garçon, car on ne lui voit guère d'autre mérite? On le comprendrait de la part d'une provinciale amoureuse et adroite, jugeant pratique de distinguer le précepteur, comme d'autres le valet de chambre. Mais d'une « âme céleste », comme Mme de Rênal?

Le caractère de l'héroïne de Stendhal change donc d'une façon brusque : bientôt ce n'est plus une bourgeoise parfaitement élevée, c'est-à-dire contenue par les obstacles puissants que le monde, l'éducation, la religion, l'honneur, dressent devant l'instinct ; elle incarne tout à coup la nature elle-même, primitive et spontanée et, dès lors, on ne s'étonne plus qu'elle s'y livre. Cette mère de famille devient à la fois une Agnès et une Julie. Rien ne compte, à ses yeux, que l'amour et, chose plus étrange, avant qu'un de ses enfants ne tombe malade, elle n'a pas un remords. Autre métamor-

phose : cette femme si simple et si naïve devient, du jour au lendemain, un diplomate madré qui dupe à fond son mari et lui fait prendre des vessies pour des lanternes. Cependant, à la fin, et bien qu'elle continue d'adorer son Julien comme un dieu, elle n'hésite pas à le salir par la lettre la plus noire. Voilà ce qu'une femme aimante n'eût jamais fait, même sur l'ordre d'un confesseur. Où Stendhal a-t-il, d'ailleurs, pris ce genre d'ordre? Un directeur peut demander la fin d'une liaison coupable ; il en a même le devoir, mais, la rupture une fois consommée, et depuis longtemps, comme il arrive dans le livre, peut-il exiger que la femme calomnie son ancien complice? Ce serait s'exposer à un refus, et sans avoir le droit d'insister. Tant d'exigence de la part des confesseurs — et hors le domaine de la confession — tant de docilité de la part des pénitents, sont bien faits pour surprendre. Sous la Restauration, on reprochait plutôt au clergé un excès de complaisance envers les personnes riches et bien nées. D'après Beyle lui-même, les jésuites disaient à leurs élèves : « Faites ce que vous voudrez et venez nous le raconter ensuite. »

Ce n'est donc pas sans invraisemblance que le romancier amène le drame final et cet effet radieux qui éclaire les dernières pages : l'arrivée de Mme de Rênal dans la prison. Il a inventé, il a créé de toutes pièces un type exquis, sans rapport avec le modèle réel. Plutôt que Mme Michoud, Mme de Rênal rappellerait la pauvre Menta, assez naïve pour croire à l'amour d'un homme comme Beyle. Toutes les précautions que prend Mme de Rênal pour cacher Julien dans sa chambre à la sortie du séminaire, pour lui apporter à manger, etc., sont, d'ailleurs, tirées d'une aventure arrivée à Beyle chez Menta.

M. de Rênal, lui non plus, ne ressemble point au falot et crédule M. Michoud. C'est tout à fait le portrait de Beyle père, peint en noir par son fils. Bourgeois froid, important, avare, calculateur, toujours occupé, soit de marchés avec les paysans, soit de rangs, d'honneurs, de dignités municipales, comme Beyle père, s'il prend un précepteur, c'est surtout pour éblouir les voisins. Le dialogue entre M. de Rênal et le vieux Sorel est tout à fait nature : il a dû être calqué sur les colloques de l'avocat grenoblois avec les paysans de Claix. Autre trait emprunté à Beyle père : M. de Rênal n'avait à sa disposition « qu'une demi-douzaine de plaisanteries qu'il avait héritées d'un oncle, le vieux capi-

taine de Rênal, qui servait avant la Révolution dans le régiment d'infanterie de M. le duc d'Orléans ». On a reconnu le capitaine Beyle, cousin issu de germain de Chérubin-Joseph, mais avec une telle différence d'âge qu'il pouvait passer pour son oncle.

Les personnages du *Rouge* ne sont donc plus du tout ceux de l'affaire Berthet. Stendhal les a tous, ou tirés de son propre fonds, ou entièrement transformés. Dans la deuxième partie du livre, la différence s'accuse encore. D'un incident tout fugitif, le romancier tire la matière d'un volume. Berthet n'était resté qu'un mois ou deux chez le noble M. de Cordon. Stendhal introduit son héros chez un grand seigneur et l'y laisse ; il l'y fait même accomplir toute une carrière. Le séminariste ne se contente plus d'être précepteur, il devient secrétaire, homme de confiance. Le marquis de La Môle ayant besoin d'un homme d'affaires, s'adresse à un sous-diacre sans expérience... Enfin, le pauvre Berthet, qui n'a jamais quitté sa province, est transporté à Paris et s'y distingue ou s'y démène durant trois cents pages. Nous perdons complètement de vue Mme Michoud, Brangues, Morestel et le haut comme le bas Dauphiné... Il va sans dire que Beyle oublie jusqu'à son héros ou se substitue si parfaitement à lui qu'on ne saurait plus le reconnaître. Sorel, c'est Beyle rajeuni, embelli et, par une de ces mystifications qu'il aimait, déguisé momentanément en abbé. Comme Beyle secrétaire de Pierre Daru, Julien, secrétaire du marquis de La Môle, écrit *cela* avec deux *l*. Et il faudra bien, à la fin, qu'il devienne sous-lieutenant, puisque Beyle l'a été...

Les froids calculs du jeune Lovelace, qui sont, en réalité, ceux d'un roué de quarante-cinq ans, vont faire tomber à ses pieds la fille du marquis, l'altière Mathilde. Ici, l'auteur travaille en pleine abstraction, la réalité ne lui fournit aucun exemple. Amour de tête, et combien dur, combien bizarre, combien choquant ! A l'ombre de ces deux orgueils toujours tendus, toujours braqués l'un sur l'autre, comment la fleur du sentiment le plus chétif peut-elle éclore? Créature artificielle, Mathilde de La Môle est sortie toute armée du cerveau de Stendhal : nul n'a pu la rencontrer dans le monde des vivants. L'écrivain l'avoue, du reste, le personnage est d'imagination pure (1). Ce n'est qu'après coup, en réponse

(1) T. II, chapitre XIX.

aux critiques de son ami de Mareste, qu'il prétend avoir eu un modèle : « J'avais, dit-il, sous les yeux le caractère de Méry, jolie fille que j'adore. Demandez à Clara (c'est-à-dire Mérimée), si Méry n'eût pas agi ainsi (1). » Ne cherchons pas quelle a pu être cette « jolie fille », connue et appréciée à la fois par Stendhal et par Mérimée. Mais doutons qu'elle ait pu poser pour la fille d'un grand seigneur, et rejetons cette explication ou cette justification tardive. Le premier aveu est le bon. Mlle de La Môle est la fille de Stendhal et l'auteur l'a faite à son image. De l'écrivain elle a la sécheresse, l'esprit piquant et sarcastique, l'orgueil, le dédain du vulgaire, le désir d'étonner. Lorsqu'elle parle, on croit entendre Beyle en personne : toutes ses réflexions historiques sur le courage et le caractère au temps de la Renaissance, paraissent tirées des *Promenades dans Rome*. Il manque à cette étrange fille non seulement le lait de la tendresse, mais jusqu'à la fibre humaine : « Une fille ordinaire eût cherché l'homme qu'elle préfère parmi les jeunes gens qui attirent tous les regards dans un salon ; mais un des caractères du génie est de ne pas traîner sa pensée dans l'ornière tracée par le vulgaire. » Ainsi s'exprime Beyle par la bouche de Mathilde.

Une demoiselle de La Môle peut, comme une autre, être séduite, même par un inférieur. Toutes les faiblesses sont dans la nature et la hauteur de cette jeune personne l'y exposerait, loin de l'en préserver. Mais, sans le moindre émoi du cœur, ni des sens, une jeune fille peut-elle envoyer à un jeune homme une déclaration d'amour suivie d'un impérieux rendez-vous, pareil à une sommation? Même au temps des Valois, vit-on caractère semblable? Et si l'on admet qu'une vierge succombe, de propos délibéré, sans désir et sans trouble, comprend-on qu'elle ait ensuite l'inconscience de reprocher à son complice obéissant et servile la mésalliance qu'elle a préméditée? Comprend-on que, par un revirement inverse, Julien, jusque-là froid et méfiant, s'attendrisse et s'attache où Mathilde se désabuse et se détourne? Étrange et inhumain jusqu'au bout, vraiment, cet amour qui fleurit entre les peintures poussées au noir du faubourg Saint-Germain sous Charles X. Ce monde, au reste Sainte-Beuve en a fait la remarque, Stendhal l'a peut-être effleuré, il ne l'a jamais connu. Les salons du comte d'Argout et de M. de

(1) Lettre à Mareste, 17 décembre 1830. *Correspondance*, tome III, page 7.

Mareste, lesquels n'étaient, en somme, que des fonctionnaires, ne pouvaient lui en offrir qu'une image bien insuffisante et même trompeuse. Comment s'étonner du peu de consistance et de la convention qui affligent ses personnages? La seule figure douée du relief et de la spontanéité de la vie, le carbonaro Altamira, est un véritable portrait, celui de De Fiore ou De Fiori, un des amis italiens de Beyle.

Mais l'auteur du *Rouge* connaît encore moins l'Église que le faubourg Saint-Germain: Quelques figures en trompe-l'œil et, çà et là, quelques anecdotes plaisantes, comme celle du jeune prélat qui s'exerce à bénir devant la glace, ne suffisent pas à masquer la fiction de l'ensemble. Le séminaire, son personnel, ses études, malgré des détails d'apparence précise, sont absolument sans vérité. Beyle a soin de n'y faire entrer Julien qu'après une aventure galante : tout le reste est à l'avenant. Où Stendhal a-t-il pris qu'en ces collèges de prêtres les succès de classes sont tenus pour rien et que la piété ou les dehors pieux y comptent seuls? On eut de son temps, et non loin de Grenoble, un vivant exemple du contraire. Un jeune séminariste qui avait déjà la dévotion, la douceur et l'humilité d'un saint, faillit être écarté de la prêtrise pour sa faiblesse scolaire. Jean-Baptiste-Marie Vianney, élève insuffisant et attardé du petit séminaire de Verrières, au diocèse de Lyon, fut refusé une première fois au grand séminaire de Saint-Irénée. Il ne finit par y entrer que sur les instances du curé d'Ecully, son maître. Quand sonna l'heure de l'ordination, la perplexité des directeurs fut grande, dit l'excellent biographe contemporain du saint, l'abbé Alfred Monnin : « Sa tendre piété, sa régularité exemplaire, la pureté de ses mœurs étaient des titres respectables, mais *il était si peu instruit!* Fallait-il, *en dépit des examens et de leur accablant témoignage*, passer outre et l'appeler aux ordres sacrés? Fallait-il l'ajourner encore? *On alla jusqu'à mettre en question s'il ne serait pas plus sage de le rendre à ses parents et aux travaux de la campagne...* » Ce ne fut qu'en 1816, à l'âge de trente ans, et sur l'intervention aussi expresse qu'insolite du vicaire général Courbon, que le futur curé d'Ars reçut enfin le sacrement de la prêtrise. Par une autre exception qui ne frappera pas moins, ce fut en dehors de son diocèse qu'il le reçut et dans cette cathédrale même de Grenoble qui était l'église paroissiale des Beyle.

Les succès de Sorel ne pouvaient donc que le recommander à ses maîtres et lui assurer le plus bel avenir. Beyle en fait un motif d'hostilité haineuse, et, pour la balancer, il imagine une faveur plus extraordinaire et plus incompréhensible encore, celle du supérieur. Comment l'abbé Pirard, cet homme austère et dur jusqu'à en être inhumain, devant qui le héros tremble et commence par s'évanouir, peut-il traiter de peccadille ses longues amours avec Mme de Rênal? Ces amours, il les connaît par des lettres interceptées. Si Julien ne s'en est pas confessé, il n'en doit être, à ses yeux, que plus coupable. S'il s'en est accusé, l'abbé Pirard doit concevoir les doutes les plus graves sur sa vocation. La seule chose qu'il ne puisse faire, c'est de tenir le fait pour insignifiant ou même pour flatteur, et telle est, cependant, l'aberration énorme que lui prête Stendhal : « Tant mieux, pensait l'abbé Pirard, ce n'est pas, du moins, une femme impie que ce jeune homme a aimée. » Cette ironique indulgence pouvait plaire à Beyle, elle eût fait bondir un supérieur de séminaire. Le cas de Berthet, pareil, sur ce point, à celui de Julien — il a aimé Mme Michoud comme Sorel a aimé Mme de Rênal — accuse la différence entre la réalité et la fiction. Or, Berthet a été chassé du séminaire. Sorel, lui, y reste jusqu'à la fin, du moins jusqu'à ce que le supérieur lui assure une place de choix. Il entre dans le monde avec l'habit d'abbé. Pas l'ombre d'une exclusion ni même d'une réprobation quelconque. Ici, Stendhal déforme volontairement les faits. Il change les boucs en agneaux et les agneaux en boucs. Son roman anticlérical, dressé comme un acte d'accusation contre ce qu'il appelle l'hypocrisie des prêtres, ne repose que sur une fiction volontaire. Le séminariste assassin dont il décrit complaisamment les fautes et les succès dans le monde, n'est qu'un réprouvé, banni de l'ordre où il comptait entrer. Retourner contre le clergé les vices et les scélératesses de ceux-là mêmes qu'il a exclus, n'est-ce pas de la dernière mauvaise foi? Les exemples contemporains de Berthet et du curé d'Ars s'inscrivent avec l'accent inaltérable de la vérité contre les fausses peintures de M. Beyle. Dans l'un et l'autre cas, l'Église n'a rien à se reprocher, ni excès de complaisance, ni manque de vigilance, la malveillance la plus noire n'arrive pas à la prendre en défaut et l'on peut scruter dans le plus menu détail l'une et l'autre affaire sans que le scrupule le plus pharisaïque ait à s'alarmer.

Le Rouge et le Noir n'est donc qu'une longue fantaisie voltairienne sans le moindre rapport avec la réalité. Elle tombe à la fin dans l'invraisemblance la plus choquante. L'indulgence de l'abbé Pirard, loin de s'atténuer, ne fait que s'accroître ; elle devient une complaisance sans borne et presque monstrueuse. Ce prétendu janséniste excuse non seulement les fredaines, mais les débordements, sinon les crimes de Julien. Le jeune homme ne recourt d'ailleurs à lui que dans les cas graves, et moins pour le consulter que pour s'assurer son aide. L'ex-directeur n'est plus un prêtre sévère, c'est un homme épris du héros jusqu'à la faiblesse et l'on croit voir déjà Vautrin et Lucien de Rubempré...

L'abbé Pirard, qui nous est donné comme janséniste, est donc un faux janséniste et même un faux ecclésiastique, et cependant c'est, avec l'abbé Chélan, le seul prêtre sympathique du livre. Si l'auteur leur montre tant d'amour, ce n'est, évidemment, que pour mieux bafouer leurs confrères et le reste du clergé. Quand Julien est présenté aux amis parisiens de l'abbé Pirard, il s'étonne : « L'idée de la religion était invinciblement liée dans son esprit à celle d'hypocrisie et d'espoir de gagner de l'argent. Il admira ces hommes pieux et sévères. » Donc, en dehors des jansénistes, il n'y a dans le clergé ni désintéressement, ni sévérité, ni dévotion... Mais où Beyle prend-il tant de jansénistes? Les derniers survivants de la secte avaient disparu avec le petit groupe de l'archevêque de Besançon, Lecoz, et des anciens évêques constitutionnels réintégrés au Concordat. Le seul janséniste de marque sous la Restauration était un laïc, M. de Montlosier, et il était devenu libéral. Le monde clérical ne se divise plus qu'en ultramontains et en gallicans. C'est contre le gallicanisme que fulminent Joseph de Maistre et Lamennais (première manière). Ainsi, les jansénistes de Stendhal retardent ; ce sont des revenants de l'ancien régime, comme l'évêque grand seigneur qui lit Horace. Et cela suffit à montrer le caractère fictif de ce monde d'église, que Beyle a eu pourtant l'étonnante prétention de décrire fidèlement.

Toute la fin du livre fourmille d'invraisemblances. Nous sommes à une distance infinie de la réalité. Nous perdons tout contact avec le drame de Brangues. M. Sorel de La Vernaye est devenu lieutenant de hussards ; il va épouser Mathilde de La Môle. Mme de Rênal reparaît ; nous l'avions complètement oubliée. Sans elle, rien n'empêcherait le ma-

riage et Julien Sorel, au lieu d'être guillotiné, mourrait dans la peau d'un grand seigneur. Il faut donc que nous revenions à l'affaire Berthet, dont nous étions à mille lieues. Il faut que Julien assassine ou tente d'assassiner Mme de Rênal. Mais quel prétexte cette dame pourrait-elle fournir à une action si noire? C'est ici qu'intervient la fameuse lettre, artifice d'un romanesque achevé, dans le plus mauvais sens du mot. Mme Michoud, loin de desservir Berthet, s'était, au contraire, mise en quatre pour le caser : voilà qui est vrai et humain ! Mais en admettant que Mme de Rênal ait pu écrire de la sorte, autrement que poussée par la plus basse jalousie (et c'est une passion vile que l'auteur écarte avec raison d'une âme si noble et si tendre), comment croire que cette lettre puisse rompre tous les projets du marquis? Le mariage était de la catégorie des mariages forcés. Un homme comme M. de La Môle se doute bien qu'un aventurier capable de séduire sa fille est dénué de scrupule et qu'il peut y avoir dans son passé quelques taches. S'il l'accepte pour gendre, c'est qu'il y est contraint. Les accidents de ce genre n'étaient pas rares, même sous l'ancien régime. Quand on ne pouvait se défaire de l'homme et mettre la fille au couvent, il fallait bien les mener à l'autel.

Julien Sorel, type de l'homme habile et fort, agit donc comme un impulsif et un niais quand, sur la foi de cette écervelée de Mathilde, il croit que tout est perdu. Rien n'est perdu, puisqu'elle garde son pouvoir sur son père ; puisque, par les mêmes menaces de s'enfuir avec son amant ou de se tuer, combinées avec les sages conseils de l'abbé Pirard, elle peut le ramener à la même indulgence ou à la même résignation. De deux choses l'une : où il est invraisemblable que le marquis consente une première fois au mariage ; ou, s'il y a consenti, ce n'est pas la lettre qui peut le faire revenir sur sa décision. Ce grand seigneur n'est plus un enfant ; il doit soupçonner toutes les malveillances, toutes les jalousies qu'éveille en province et ailleurs, l'annonce d'une fortune subite. Et s'il ne les voit pas de lui-même, un autre, comme l'abbé Pirard, peut facilement l'éclairer. Nul ne connaît mieux que l'ancien supérieur du séminaire le passé de son élève : son témoignage et son approbation ne doivent-elles pas l'emporter sur toutes les calomnies? Il suffit donc d'attendre, et l'affaire s'arrangera. Mais Julien Sorel, ce froid calculateur, perd complètement la tête et se laisse aller au

premier mouvement de la colère... Chose deux fois invraisemblable. D'abord parce qu'elle n'était possible que sur-le-champ et si Mme de Rênal eût été près de Julien : or, elle en était à cent lieues ! Les longues heures du voyage en poste n'eussent-elles pas suffi à calmer Sorel? Ensuite, et bien que dans l'enivrement de Paris, l'ambition et la fièvre d'un nouvel amour, il l'eût un peu oubliée, Julien aimait encore Mme de Rênal et l'émotion qui l'empêcha une première fois de tirer, aurait dû l'en empêcher une seconde. A vrai dire, le crime manque tout à fait de mobile. Nous n'avons plus ici le désespoir complet, absolu, né de l'humiliation, exaspéré par la jalousie, qui dévore Berthet et ne lui offre, après le meurtre, d'autre issue que le suicide. Julien Sorel parle bien de se suicider, mais il n'en fait rien. Il n'en est pas là. Alors, son acte ne s'explique plus et c'est la seule volonté du romancier qui l'impose. Beyle tenait au dénouement théâtral de la cour d'assises. S'il n'en a pas cherché d'autre, mieux en rapport avec le sujet tout différent qu'il venait de traiter, c'est que ce dénouement lui offrait le tableau piquant de l'émoi et des intrigues d'une petite ville autour d'une tête que menace le bourreau et, surtout, le plat de résistance, le discours de Sorel aux jurés, la proclamation de la lutte des classes ! D'où incohérence, contradiction entre le milieu et la fin, entre le corps du drame et les dernières scènes.

La condamnation à mort et surtout l'exécution, qui nous semblent si dures dans l'affaire Berthet, deviennent dans *Le Rouge et le Noir*, choquantes et inadmissibles. Sorel n'a pas tué ; il n'est coupable que d'une tentative de meurtre. Sa victime n'a été que légèrement blessée ; elle est tout à fait remise lorsque le jury délibère, tandis que l'avocat général représente Mme Michoud comme « mortellement atteinte ». On ne comprend donc pas que Sorel encoure, ni, surtout, qu'il subisse la peine capitale, quand Mathilde, Fouqué et Mme de Rênal elle-même remuent ciel et terre pour le sauver. Tels sont les défauts qu'engendre le retour au thème original après que ce thème a été complètement bouleversé, jusqu'à en être méconnaissable.

Mais l'important, pour Beyle, n'était point le vrai. Toute la fin du livre est ironique et paradoxale. Un auteur qui fait tant d'esprit n'a pas l'air de croire à ce qu'il raconte. L'important était de semer les réflexions narquoises, jacobines et

impies. Toute la philosophie de l'ouvrage tient dans cette formule, attribuée à un mécréant anglais, mais qui sent à plein nez l'athéisme d'Hébert et de Chaumette : *l'idée la plus utile aux tyrans est celle de Dieu.* Sur la fin, il est vrai, s'ébauche une doctrine moins tranchante. Dans sa prison, avant de mourir, Julien Sorel s'interroge et se demande si vraiment il n'y a rien : « Où est la vérité? dit-il. *Peut-être dans le vrai christianisme*, dont les prêtres ne seraient pas plus payés que les apôtres ne l'ont été? *Ah! s'il y avait une vraie religion!*... Sot que je suis ! Je vois une cathédrale gothique, des vitraux vénérables ; mon cœur faible se figure le prêtre de ces vitraux... *Mon âme le comprendrait, mon âme en a besoin*... Mais un vrai prêtre, un Massillon, un Fénelon... Alors, les âmes tendres auraient un point de réunion dans le monde. Nous ne serions pas isolés... Ce bon prêtre nous parlerait de Dieu? Non celui de la Bible... mais celui de Voltaire, juste, bon, infini. » Telle est, si l'on peut dire, la seconde philosophie du *Rouge*, une esquisse de retour au déisme ou à la religion naturelle. Mais athéisme ou religiosité vague, à la Rousseau, l'auteur n'hésite entre ces deux formes que pour mieux accabler l'orthodoxie.

Comme nous sommes loin, encore une fois, des idées du pauvre Berthet et que celles-ci étaient moins philosophiques ! L'ancien séminariste — son confesseur l'a déclaré aux assises — avait eu la foi. S'il l'avait perdue, il n'était pas, cependant, devenu libertin et athée. Ce n'est pas un désir de scandale qui lui avait mis le pistolet à la main et l'avait fait tirer en pleine église, c'est une aberration complète, née de la jalousie, et qui témoigne à la fois de l'incohérence et de la naïveté de ses pensées. Voici comment, d'après le juré Michel Duffléard, il expliquait lui-même son état d'esprit : « Je pensais aux serments que Mme Michoud m'avait faits si souvent, je me figurais Jacquin dans ses bras... Il faut, me disais-je, que Mme Michoud paraisse avec moi devant le Souverain Juge, pour me rendre compte de ses outrages et de ses infidélités ! » Quelle différence entre cette niaiserie sentimentale, ce sens corrompu de la justice divine qui laisse, néanmoins, substituer la foi en Dieu, entre cet égarement, criminel sans doute, mais non sans excuse, et l'ambition froide, l'impiété systématique de Sorel !

Stendhal a donc tiré du drame de Brangues toute une morale et même, parfois, une immoralité qu'il ne comportait

point. Pas plus que les faits, il n'en a respecté l'esprit. Du scénario, il n'a pris que le commencement et la fin, tout le reste est le fruit de son imagination. Le caractère du héros, ceux de la plupart des personnages, les aventures, les dialogues, les idées, tout est de lui, il a tout inventé. Est-ce donc là ce « miroir qui se promène sur une grande route » et qui reflète, tantôt l'azur du ciel, tantôt la fange des bourbiers (1)? Si tel est l'idéal du roman, jamais on n'en a été plus loin. Nul moins que Beyle ne pouvait se réduire à ce rôle purement passif, de réfléchir la vie, sans plus. Ce singulier champion de l'objectivité et du réalisme impersonnel était l'auteur le plus subjectif du monde et, ajoutons, le moins capable de sortir de lui-même...

Ce n'est pas qu'il n'y ait de la vérité, une certaine vérité sociale, dans *Le Rouge et le Noir*. L'auteur y a merveilleusement compris les aspirations révolutionnaires et là, sa prescience atteint presque le génie. Lui qui exécrait le peuple — il appelait « peuple » tout ce qui est sale et mal habillé — a deviné les germes profonds laissés par les semailles de 93. Pour les jacobins mal déguisés en libéraux, le gouvernement de la Restauration était celui des « nobles et des prêtres », le « règne de la Congrégation ». Griefs injustes, puisque Louis XVIII était incroyant et se méfiait plus qu'un autre, peut-être, de la « congrégation » prétendue. Quant à Charles X, sa piété personnelle ne l'engagea à aucune réaction politique et, malgré les instances des ultramontains, il refusa toujours de toucher au plus important comme au plus discutable des privilèges laïques, le monopole de l'Université. Mais la passion ne raisonne pas ; l'irréligion fouettant l'« idée » égalitaire allait pousser aux journées rouges. Ce sont les moissons sanglantes que Stendhal laisse présager. A travers sa prose, on croit quelquefois entendre le canon de Juillet. Tous les héros de la littérature socialisante ou anarchisante — ceux entre autres de Dostoïevsky — s'inspireront de Julien Sorel.

Beyle a été d'autant plus néfaste qu'il a été, en somme, plus éloigné de la vérité. Soit inconscience, soit perfidie, il a donné au vice des couleurs séduisantes. En se confondant avec son héros, il a paré ce plébéien de la distinction qui lui appartenait en propre. Voilà sans doute pourquoi Sorel,

(1) *Le Rouge et le Noir*, tome II, chapitre XIX.

loin d'être toujours haïssable, est parfois sympathique. A côté de traits ridicules et d'autres parfaitement odieux, on trouve en lui un fonds d'honneur et de droiture, la haine de tout ce qui est bas et vil. Ce jeune homme, qui entend être un hypocrite et une canaille consommée, est, en réalité, un assez honnête garçon. Ce froid ambitieux, qui se coit incapable de sentiment, qui ne veut voir autour de lui qu'intérêt, avarice et vanité, cette âme contractée et desséchée par le doute et par l'orgueil, se révélera tendre et candide, dans un élan d'amour d'une spontanéité et d'une fraîcheur exquises : Sorel s'apercevra enfin qu'il aime Mme de Rênal !... Mais il faudra, pour cela, qu'il soit en prison et à la veille d'être guillotiné ! Si tardive et si courte soit-elle, cette belle flambée fait oublier tant de froids calculs et de dénigrements fielleux. Sorel fait le mal, cyniquement parfois, mais avec une âme restée droite et un cœur ingénu. Il croit sincèrement faire le bien. Nietzsche dirait qu'il s'est trompé sur la table des valeurs, et voilà ce qui le mène au crime. Cela encore est profond, plus profond que Beyle ne l'a peut-être pensé...

PAUL BALLAGUY.

Promenade accompagnée

A Sisteron, avec Paul Arène

Pour le Français du Nord qui descend en Provence, la route reine est la route du Rhône, le grand chemin de vent, d'eau et de soleil qui entraîne, chante et enchante. De Valence à Viviers, un long vestibule, une sorte de pré-Provence, large et éventé, où la belle princesse envoie ses premiers ambassadeurs : cyprès et oliviers, amandiers téméraires. Ce vestibule aboutit à la porte de pierre qui étrangle le fleuve à Donzère. Après les grandes roches maraniousques, qui offrent un beau sifflet au mistral, tu peux te dire : « Je suis en Provence ». Bourg-Saint-Andéol et Pont-Saint-Esprit, la Piboulette et la Barthelasse te conduisent en Avignon.

L'autre chemin, le chemin de l'Est, n'est pas aussi affirmatif. Il ne se lance point dans le pays comme une voie triomphale. Il se faufile studieusement dans les contrariantes montagnes. Il n'est pas aidé, encouragé par un fleuve puissant et résolu. Il dépend d'une rivière qui a des indécisions, des refus, des colères. Le Rhône est un athlète ; la Durance, une femme à caprices. Elle te mènera en Provence presque sournoisement, tâchant de te faire un peu croire que les Alpes françaises sont encore les Alpes suisses. Sans t'avoir préparé, elle te mettra en présence d'une brusque porte, tragiquement dérobée ; si étroite, si profonde, qu'elle

semble momentanée. Tu la franchis en courant, de peur qu'elle ne se referme d'un seul coup sur toi ; c'est, entre la Roche et la Citadelle et la Roche de la Baume, la Brèche de Sisteron.

*
* *

Sisteron est une ville où la nature ne se laissa point camoufler par l'homme. A Tours, par exemple (ou à Bordeaux, ou à Dijon) le sol est asservi, dissimulé. Tu vois d'abord la ville et rien que la ville. Les formes du corps sont perdues dans les plis du vêtement. La pierre taillée et la tuile, la brique et l'ardoise cachent la roche ou le sédiment. A Sisteron, tu penses moins au travail des mains mortelles qu'au jeu immortel des Titans. L'immense citadelle, dont les murailles closes et les forts massifs couronnent une *rocca* despotique, ressemble plus à la demeure de Klingsor qu'à celle où végètent quelques artilleurs qui s'ennuient. Là-haut, pendant la guerre, on enferma des prisonniers allemands. Bien avant (tu peux en somme en être sûr) on y entretenait tout un troupeau de princesses captives : Andromède et Angélique, Psyché, Kundry, Mélisande, les femmes de Barbe-Bleue. Un prince de Pologne, en 1639, est venu les délivrer. La forteresse est vide désormais. Elle est à vendre (200 000 francs). S'il n'y avait, au-dessus et autour de Sisteron, dans Sisteron, ces courants d'air furibonds qui la malmènent et la meurtrissent, on vivrait volontiers là-haut, devant un des plus beaux horizons de Provence, regardant vers l'ouest, au-dessous de soi, à pic, les eaux bleues du Buech livrer leur pureté aux eaux jaunes de la Durance ; regardant vers le sud cette Durance descendre entre les taillis que son sang tient si frais ; et, du nord, regardé par ce sénat de montagnes blanches, lesquelles, lorsqu'il fait beau et que la lumière vibre, ont l'air de respirer sous le ciel bleu.

Sisteron : perle de la Haute-Provence. Une perle baroque, boursouflée, pochée, tuméfiée, et dont les formes sont nées de la patiente colère d'un torrent. Ces gigantesques pétrifications : le cauchemar perpétué d'Encelade.

*
* *

Cette fois-ci, je suis venu à Sisteron du sud. J'ai laissé les onctueux tapis couleur de sauce tomate qui, de Cavaillon

à Pertuis, puis sous les pieds de Manosque-la-Pudique, étalent une décoration chananéenne de primeurs. A la hauteur de Saint-Auban, environ trente kilomètres à vau-l'eau de Sisteron, la Durance ne songe pas à être nourrice. Elle lèche la pierre et bondit : « Une chèvre, » disait d'elle Mistral. Sur la rive gauche, la délégation des roches sisteronnaises annonce la prochaine souveraineté du minéral. Ce sont les Pénitents des Mées ; long cortège de curieux rochers qui déroulent leur procession mystérieuse contre la montagne boisée ; géants ascétiques, dissimulés dans leurs cagoules et qui, selon les heures du jour, selon que la lumière les frappe ou les caresse, sont des pécheurs coupables ou des pécheurs pardonnés. A six heures du soir, aujourd'hui, je reconnais en eux les compagnons de route du Tannhaüser. Ils gagnent Rome lentement, patiemment, le cœur lourd de fautes et d'espérances. Les rayons du soleil les atteignent presque horizontalement, un peu de biais, de sorte qu'entre chaque roche l'ombre est profonde, d'un noir bleu. Mais les cagoules sont toutes dorées.

Sous ces grandes roches rythmées comme les colonnes d'un temple, comme les figures d'un porche de cathédrale, les maisons des Mées se sont groupées avec confiance, ramassées les unes contre les autres, dans cet esprit de solidarité défensive qui animait villes et villages, en ces régions, lorsque autrefois les passants étaient ou risquaient d'être, avoués ou non, des ennemis.

Selon la nature du terrain qui les porte, certaines de ces agglomérations élèvent sur des socles rocheux des sortes de grosses tourtes civiques, des pâtés ronds aux croûtes crépies d'ors bruns. Les autres s'allongent, se mouvementent, prennent les formes irrégulières de certains essaims sans ruche, soucieuses de ne rien laisser perdre d'un terrain malaisé, étranglé, parcimonieusement mis à leur disposition, contre une montagne qui commence de monter presque à la rive du fleuve.

A Sisteron, la pente est si brusquement déclive qu'il n'est pas rare que le rez-de-chaussée d'une façade soit le cinquième étage de la façade opposée. Pas une parcelle de terrain n'a été perdue. On ne fut un peu généreux que pour la Grande Rue. On saurait que cette rue est en corniche si des maisons ne la bordaient pas ; mais elle est si étroitement saisie par l'architecture qu'elle a l'air d'un profond canal. Une ombre

noire s'y déverse, dense, presque matérialisée. Elle jaillit de passages voûtés et bas comme des égouts.

Ces sournois vomitoires descendent de la citadelle. Je conseille au touriste de ne pas se contenter de suivre d'un bout à l'autre la Grande Rue de Sisteron (sur les plans, elle dessine un serpent qui a presque exactement la forme de celui que dessine, sur le plan de Venise, le *canale grande*). Qu'il s'engage dans ces abrupts passages à marches de pierre, lesquels, lorsqu'on vient du sud, dévalent sur la droite vers la Durance, et, sur la gauche, se hissent vers la citadelle. Il verra que le pittoresque naît ici de l'ingéniosité : « ...Imaginez une vingtaine de rues en escaliers, taillés à pic, étroites, jonchées d'une épaisse litière de buis et de lavande sans laquelle le pied aurait glissé, et dégringolant les unes par-dessus les autres, comme dans un village arabe. De noires maisons en pierre froide les bordaient, si hautes qu'elles s'atteignaient presque par le sommet, laissant voir seulement une étroite bande de ciel, et si vieilles que sans les grands arceaux en ogive aussi vieux qu'elles qui enjambaient le pavé tous les dix pas, leurs façades n'auraient pas tenu en place et leurs toits seraient allés s'entre-baiser. Dans le langage du pays, ces rues s'appellent des *andrônes*. Quelquefois même, le terrain étant rare entre les remparts, une troisième maison était venue, Dieu sait quand ! se poser par-dessus les arcs, entre les deux premières ; la rue alors passait dessous. C'étaient là les *couverts*, abris précieux pour polissonner les jours de pluie. »

Ainsi Paul Arène décrit-il sa ville natale, que, dans *Jean-des-Figues*, il nomme Canteperdrix.

*
* *

Jean-des-Figues est le chef-d'œuvre de Paul Arène, et, dans notre littérature, un chef-d'œuvre d'une nature assez particulière. L'art, dans ce livre léger et tendre, naît de la rêverie plutôt que de l'expérience. La réalité n'y apparaît jamais que nimbée de poésie, camouflée de fantaisie. De pareils ouvrages sont rares chez nous. Jusqu'au dix-neuvième siècle, pourrait-on en citer un seul exemple? Si; au moins un exemple : la divine *Psyché* de La Fontaine. Mais les fabliaux du moyen âge, les contes de Perrault et ceux de Voltaire sont des ouvrages à peu près dépourvus de mys-

tère ; sans ombres, sans halo, paraboliques, moralisants. Ils ne laissent aucun rôle à l'indéterminé, à l'allusion. En un mot, ce sont des livres sans battements de cœur.

De ces livres sans genre défini, où le sourire est l'ami des larmes et où l'intelligence se laisse volontiers duper par le sentiment, le type et le modèle reste le lunatique *Voyage sentimental* de Sterne, cette bulle irisée qu'un bon vent, par-dessus la Manche, a fait vagabonder dans le ciel français. Les écrivains qu'on pourrait appeler, chez nous, les classiques du romantisme, font le trait d'union entre ce délicieux *Voyage* et les bien-aimés *Reisebilder* d'Henri Heine. Quelle jolie famille française, à parentés allemandes ou anglaises ! Elle groupe, autour de Musset, Nerval et Nodier, Xavier de Maistre et P.-J. Stahl ; et, parmi les écrivains plus près de nous : Paul Arène, P.-J. Toulet, Alain-Fournier, Comminges... Pourquoi ne pas citer quelques vivants : Francis de Miomandre, Eugène Marsan, Albert Marchon, Jean Cassou, Jean Giraudoux, Valéry Larbaud, etc... Ils sont beaucoup.

Les livres de ces écrivains-là sont les fêtes adroites de la consolation. Ils ne donnent pas de la vie une image arbitrairement trompeuse ; ils restent à mi-chemin. Avec ce qui est, ils font le portrait de ce qui pourrait être, de ce qui aurait pu être, de ce qui devrait être. Un recueil de Gérard de Nerval s'appelle *le Rêve et la Vie*. Sous ce titre général, groupons, sur le rayon le plus « arielien » de la bibliothèque, *les Nuits florentines* et *la Nuit à Châteauroux*, *Fantasio* et *Mon amie Nane*, *le Voyage autour de ma chambre* et *le Voluptueux Voyage*. Là, Jean-des-Figues ferait bien vite la cour à la jolie Gantière de Sterne ; et l'on entendrait aboyer, dans le jardin d'une maison gracieusement romanesque, le chien Turlututu, enfin retiré des foires, ému par le bruit que font, sur la route qui mène à Ailleurs, les sabots de l'âne Blanquet.

* * *

Paul Arène est né à Sisteron. Son chef-d'œuvre est aussi l'enfant de la ville. Pour qui aime *Jean-des-Figues*, il est impossible de se promener dans Sisteron sans s'y promener avec le chimérique garçon. Villes privilégiées que celles où l'on peut, à son gré, quitter la société des vivants pour

s'associer à une ombre, à l'ombre d'une ombre. Les fantômes de Fabrice et de Gina ne vous lâchent pas à Parme. Lucien de Rubempré vous guette sur le chemin qui monte de l'Houmeau à Angoulême. Emma Bovary vous attend à Rouen ; Colette Baudoche vous attend à Metz. Ai-je jamais franchi le pont de Londres sans entendre tinter dans le brouillard le tambour de basque de la chère petite Laurence, ni pénétré dans Saint-Sulpice sans chercher, sur les dalles grises, les traces du pied leste de Manon?

Paul Arène appelle Sisteron Canteperdrix. Ce masque inutile est bien négligemment noué. Il tombe vite. Et voici Jean-des-Figues dans son habit de velours bleu, à califourchon sur son âne : il franchit la Porte du Dauphiné pour aller chercher l'amour et la gloire à Paris.

Laissons-le sur la route qui y mène. Nous voudrions chercher Paul Arène dans son pays.

Paul Arène est mort à Antibes, en 1896, âgé de cinquante-trois ans. A Sisteron, il a son buste au bout du Pré de Foire, sous un quinconce de platanes, à l'issue de la ville, où commence la route de Marseille. Un buste sans aucun caractère, triste et mortifié, enfermé dans une grille haute comme une cage. Cette méchante sculpture n'est pas faite pour attirer à l'écrivain, parmi les passants inconnus, des amis nouveaux.

Dans *la Vie littéraire*, Anatole France a esquissé à deux reprises le portrait de Paul Arène : « Il va tout d'une pièce, à tout petits pas, l'œil vif sur un visage immobile, et l'on ne peut s'empêcher de songer que ce petit homme, raide et tranquille, devait avoir l'air assez crâne, en 1870, dans sa vareuse de capitaine de mobiles. C'est un Méridional contenu, dont l'abord étonne. On n'a jamais vu bouger un muscle de son visage. Même quand il parle, sa face au front large, à la barbe pointue, reste silencieuse. Il a l'air de sa propre image modelée et peinte par un maître. » Et ailleurs : « ...Son visage immobile semble avoir été taillé dans le buis d'un bois sacré par un chevrier aimé des dieux, au temps des faunes et des dryades... » Plus tard (dans *l'Etang de Berre*), M. Charles Maurras a décrit en ces termes Arène vieillissant : « Les cheveux jadis châtain sombre devenus grisonnants, et que les dernières saisons couvrirent tout à coup d'une neige brillante, dégageaient, en s'éclaircissant, la courbe magnifique de la voûte du front. Un je ne sais quoi

de farouche, d'âpre et même de dur qui paraissait dans toute la physionomie ne diminuait point, mais laissait voir, comme par transparence, la délicatesse presque enfantine du teint et des traits. Ainsi la sagesse de Paul Arène, sa sensibilité ne cessaient de percer sous la rudesse. Je donnerais beaucoup pour qu'un sculpteur se fût trouvé au lit du poète mourant pour mouler le masque glacé, car la mort dut creuser et souligner le visible travail de la maladie et de l'âge... »

Hélas ! si ce sculpteur s'était trouvé là, on eût évité que, dans un coin poussiéreux de sa ville natale, Arène fasse penser à un pion miteux, à quelque sénateur déporté.

D'après les textes qu'on vient de lire, je me représente Arène, avec son beau front et son masque qui dissimule tant bien que mal les ondes de la sensibilité, ressemblant un peu à Fromentin ou à Boylesve, au talent desquels le sien aurait peut-être ressemblé également, si, comme Boylesve et Fromentin, Arène était l'enfant de ces pays aux ciels atténués : Touraine et Saintonge. Mais le pays d'Arène est un pays ardent, nerveux, plus près du feu que de la cendre ; la lumière y a bientôt raison des fantômes scrupuleux de la mélancolie. Outre cela, Fromentin et Boylesve furent élevés dans des villes mêlées de jardins. La nature n'y est tolérée qu'amendée, qu'embellie. Dans la ville d'Arène, pas un arbre, pas un gazon, pas une fleur (sinon celles qui veulent bien vivre, dans les pots d'argile, aux fenêtres). Mais, aux portes de Sisteron, la nature se presse, exige, règne en souveraine ; libre domaine pastoral où les bergers des Eglogues et les petits dieux de l'Anthologie sont toujours vivants.

Ce passage de *Jean-des-Figues*, souvent cité dans les études consacrées à Paul Arène, doit être cependant reproduit ici :

« ...Horace et Virgile, et les impressions de mon enfance, et les choses de mon pays, tout se mêle et tout se confond. Vieux chênes verts que je prenais pour le hêtre large étendu des bergeries latines ; petit pont sonore sous lequel j'ai tant rêvé, retentissant tout le jour des bruits de la grand'route qu'il porte, musique de grelots, battement régulier des lourdes charrettes et voix rauques des paysans ; maigres ruisseaux presque à sec l'été, mais dont le murmure, parmi les galets et les rocs, sonnait harmonieux à notre oreille,

ainsi qu'un son de flûte antique; lointains souvenirs, paysages demi effacés, je n'ai pour les faire revivre qu'à ouvrir deux livres bien jaunis et bien usés, les *Géorgiques* et les *Odes*. Il y a là des fragments d'idylle, où vous ne verriez rien, et qui sont pour moi un coin de vallon ; des hexamètres emmêlés entre lesquels j'aperçois encore, comme entre les branches d'un buisson, le nid de merles que je découvris une après-midi en levant les yeux de sur mon Horace ; des strophes qui veulent dire un sommeil dans l'ombre et dont moi seul sais le sens. Est-ce dans Virgile, est-ce dans Horace tout cela? Certes je l'ignore ! Libre à vous de jeter au feu ces vieux livres, si vous ne trouvez pas sous leurs feuillets les fleurs desséchées de votre enfance, et si derrière les saules virgiliens, au lieu des blanches épaules de quelque Galatée rustique, vous apparaît pour tout souvenir la tête furieuse de votre premier maître d'études... »

La maison natale de Paul Arène (une plaque la désigne) se trouve dans l'une des moins étroites rues de Sisteron, entre la Grand'Rue et la place toute de guingois où un obélisque blanc, très pain de sucre, un peu obèse, surmonte une fontaine. Ce n'est pas là qu'il faut aller chercher Jean-des-Figues. « L'Ensoleillé » ne vivait pas volontiers dans cette ombre qui sent la poussière des bûchers et la fraîcheur des caves. Qui m'indiquera la route qui mène au château de Palestine (dit Maygremine), où Reine Cabridens ressemble aux jeunes personnes bien portantes des Albums de Valses d'Olivier Métra? Qui me montrera le sentier qu'il faut prendre pour gagner la Cigalière, petit bastidon, où *Jean-des-Figues* trouve le décor d'un dénouement heureux? Ce bastidon était celui du père du poète. Le fils, après le père, y vint souvent flâner.

Je n'ai rien appris sur Maygremine. Je n'ai pas vu le grand portail d'honneur, neuf encore et déjà ruiné, avec le petit Amour manchot, qui, de son unique main, soutient une moitié d'écusson ; ni, juste au-dessous de la grande terrasse, les parterres effacés où de grands rosiers redevenus sauvages continuent de fleurir. Mais la chance m'a fait trouver la piste de la Cigalière.

*
* *

Le long de la Grande Rue de Sisteron, les boutiquiers vendent volontiers des jouets d'enfants. Je ne dis pas qu'il

y a des polichinelles, des poupées et des ballons derrière toutes les glaces des devantures ; mais, sur six boutiques, il y en a bien au moins deux où tu découvres, au milieu d'autres « articles », les couleurs vives et gaies d'un pantin, les ailes polychromes d'un petit moulin de plumes, ou quelque funambulesque bestiole de son et de flanelle, très « archaïsante », très « Haute-Époque », et qui, en pierre de lard ou en bois de fer, figurerait au musée Cernuschi ou au musée Guimet.

Je traînassais, selon ma coutume, devant ces humbles bibelots, lesquels continuent à m'inspirer toujours une vague convoitise, lorsque j'aperçus, entre un bocal rempli de berlingots et un filet lourd de toupies captives, un léger tourniquet de fil de fer, maigrement garni de cartes postales. Peu de choix, mais une série tirée en bleu (ce bleu cru et massif qui vante, sur les affiches des gares, les célestes attraits de la Côte d'Azur). Les hautaines livrées gris doré du paysage haut-provençal sont trahies par ce bleu... Que m'importait ! Sur une des cartes, j'avais lu : « *Les Alpes provençales. Sisteron. Paul Arène dans les sous-bois du Mardarie* ; » sur une autre : « *Paul Arène dans sa propriété des Oulettes.* » Les bords du Mardarie me retinrent peu ; mais, la propriété des Oulettes, comment n'y pas reconnaître la Cigalière du livre? « Le bastidon cubique et blanchi à la chaux, la fontaine sous la fenêtre, et le figuier dont les larges feuilles buvaient l'eau froide du vivier. » Par-dessus le marché, grâce à cette image, j'avais un portrait de Paul Arène beaucoup plus satisfaisant que le buste du Pré de Foire. Un tranquille vieil homme, au visage presque un peu braconnier, mais bourgeoisement heureux d'être à l'aise dans son jardin, dans l'ombre que tiennent épaisse les arbres touffus.

Dans la boutique sombre (un peu épicerie, un peu mercerie, très peu librairie), deux affables vieilles m'accueillent. Nulle part en France les boutiquiers ne vous accueillent aussi gentiment qu'en Provence : gentillesse sans la moindre trace d'obséquiosité, que nuance une délicate cordialité, comme une tacite promesse d'amitié.

J'achète mes cartes, une toupie pour Geneviève et demande : « Les Oulettes, mesdames, savez-vous comment on s'y rend? »

Les renseignements sont nombreux, empressés, mais

vagues. L'endroit est abandonné ; les routes impratiacbles. Sept ou huit kilomètres à pied : « Personne n'y va plus. »

Je ne vais pas me décourager. Ce soir, il est trop tard pour gagner les Oulettes. A l'hôtel, l'avenante demoiselle des patrons est bonne pour moi : j'apprends d'elle qu'au garage voisin un apprenti est du coin des Oulettes. Il me conduira, demain matin. Mais que je ne compte pas aller jusqu'au bastidon en voiture : à mi-chemin, il faudra que je laisse l'auto et que j'explore à pied une région maintenant abandonnée. A l'entretien assiste une figurante ; elle ajoute : « Ah ! du temps de M. Arène, c'était fréquenté, par là, et fertile ! Maintenant c'est du désert. Tout le monde descend à la ville... »

En attendant demain, j'irai, aujourd'hui, assister au bal public du dimanche soir, dans le grand Café de Sisteron.

*
* *

Au son du *Jazz-Printania*, que constituent des musiciens et des musiciennes bénévoles (une bien jolie violoniste), danse la jeunesse d'ici. De tout jeunes gens et de toutes jeunes filles. Les jeunes gens, sauf une ou deux exceptions, ne sont pas de très beaux ni de très bons spécimens de la race ; mais beaucoup de jeunes filles sont ravissantes. Assez jeunes, assez minces, assez brunes pour que quelques-unes exposent des charmes ambigus. Un peintre d'allégories feraient d'elles aussi bien les allègres compagnons de Bacchus que les vernales compagnes de Flore. J'ai déjà séjourné dans cette petite ville si singulièrement belle, à laquelle je m'attache davantage chaque fois que je m'y arrête. Ce n'est pas ce soir la première fois que me frappe la grâce vivante, agile, de ces jeunes visages. Leur attrait doucement sauvage est celui d'une fleur qui hésite entre le hallier, le jardin et le bouquet. La mode actuelle permet de se faire sans indiscrétion une idée assez nette de la beauté ou de la laideur des jambes des femmes. Comme c'est rare, une cuisse et un genou qui s'entendent bien ! Au *Dancing Printania*, beaucoup de jolies Sisteronnaises avaient de très jolies jambes ; et je désire les remercier de ne point porter des jupes par trop courtes...

...Dans ce café-dansant, j'ai instinctivement cherché la ronde Reine Cabridens et la caprine Roset de *Jean-des*

Figues. Leurs ombres n'étaient point conviées au moderne divertissement.

*
* *

J'aurais préféré une voiture plus petite. Le garagiste m'emporte aux Oulettes dans une sorte de berline à traction mécanique, large comme un carrosse, et qui se plaint beaucoup. L'apprenti qui connaît la région est absent. Mon guide n'en sait guère plus que moi sur la topographie des environs. Il prend pourtant sans hésiter une route qui s'élève vite au-dessus de la rive droite de la Durance. Décidément, comme Sisteron est bien placé ! Dommage qu'il y souffle ce mistral : une maison ici, au seuil à la fois abrupt et spacieux de la Provence, on ne serait pas malheureux.

Nous lâchons la bonne route pour un mauvais chemin qui dessert des métairies. A chaque tournant nous nous demandons : « Irons-nous plus loin? » De part et d'autre de la route, la terre est soigneusement cultivée sur une profondeur de quelque cent mètres ; après quoi, une sorte de bled vert-de-gris commence.

Voici une première bergère. Elle lit un roman ; au bruit d'une auto, lève, étonnée, le nez. Je lui montre la carte postale bleue. Elle croit bien connaître ça ; pas bien loin d'ici. Mais, dès la prochaine ferme, celle qui est rose et vide, il faudra stopper. Une aire permettra à la machine de tourner. En effet, il est temps que nous n'allions pas plus loin. Le chemin est horizontalement rayé d'ornières et verticalement raviné par les eaux qui descendent de la montagne. Que la lumière est belle ! Je quitte la gigantesque limousine, et avance. Dans une terre blafarde comme l'étain, je ne vois plus que les traces laissées dans une boue maintenant sèche par les sabots incisifs des brebis. Et la plus grande solitude est immédiate.

Les couleurs du paysage sont violentes, dures, exaltées. Les prairies (cultivées ou non) ont l'épaisseur lustrée de la verdure provençale pendant les courtes semaines d'un brusque printemps. A côté d'elles, les prairies normandes paraîtraient chétives. La clarté dévorante qui tombe d'un ciel indistinctement bleu verse sur ces prés des feux incandescents qui n'épargnent rien. Ils éclairent toutes choses sans ménagement, sans rémission, pareils aux feux que les projecteurs des music-halls jettent, de la salle à la scène,

sur les troupes de femmes, sur les costumes et sur les accessoires. Au delà de la zone que la végétation habille commencent de grands ravinements montagneux ; ils entaillent un limon gratiné comme les flancs du rhinocéros ou de l'éléphant. Là-haut, dans cette terre nue qui fait penser au vers d'Hugo :

La terre était humide et molle du déluge

ne trouve-t-on pas, profondément scellée, non plus l'empreinte des pieds des brebis, mais celle de quelque plésiosaure qui s'y vint réfugier lorsque les eaux du « grand diluvium » l'obligèrent à gagner les cimes?... Ici et là quelques bâtiments abandonnés. Il n'en reste que les murs. Les haies sont foisonnantes de fleurs. Les cognassiers sauvages ouvrent leurs jolies corolles à peine rosées, d'une matière plus délicate, plus fragile que les fils de la Vierge. Les nerpruns sont couverts de fleurettes blanches, de mille fraîches étoiles. Quelques buissons nus (ils sont morts ou tardent à revivre) n'ont pour floraison que de minuscules touffes de laine, presque immatérielles, volées par les épines aux troupeaux.

J'avance toujours. Puis-je encore appeler piste ce qu'est devenu le chemin? Je contourne les crevassements calcinés et dois me soucier des pentes, lesquelles sont parfois assez raides. Parfois aussi, il me faut franchir des ruisselets buissonniers, échappés d'une source qu'on ne capture plus, nymphe qui a dénoué sa tresse liquide dans l'un de ces petits bouquets d'arbres isolés.

Chaque boqueteau me semble devoir abriter le bastidon que je cherche. Chaque fois je fais buisson creux. Tout à coup, d'assez loin, sans que cela me rassure, deux chiens signalent mon approche à une seconde bergère. Si j'allais l'interroger? Mais elle occupe une crête à laquelle je ne puis accéder qu'en descendant, qu'en remontant au fond et du fond d'un ravin malaisé. Enfin, après un dernier détour, je découvre une petite Tempé. Des eaux prodigues l'abreuvent. D'anciens jardins y agonisent autour de la maison morte qu'ils courtisaient. L'une de ces ruines ne ressemble-t-elle pas à l'image qui me guide? Il me faut donc descendre. Des oiseaux filent. Les deux chiens me surveillent, de plus en plus indignés : ma présence tourne au scandale. L'intriguée

bergère quitte sa crête. Nous nous rejoindrons chez Paul Arène. Elle me renseignera.

*
* *

La maison n'est pas celle que je cherchais. La bergère veut bien m'y conduire : la Cigalière n'est pas loin. Mais celle-ci, qui s'appelle « la Maison du Colonel », je ne suis pas mécontent d'y être venu. Elle sera par terre, hélas ! avant longtemps. Pourquoi son propriétaire la laisse-t-il périr? Il y eut ici jadis des terrasses, des treilles, de jolis petits travaux d'irrigation qui alliaient la fraîcheur de l'eau à la fraîcheur de l'ombre. Vers 1850, quelque officier en retraite la fit sans doute bâtir pour finir sa vie dans une profonde et reposante intimité pastorale. Au premier étage, une fausse fenêtre est peinte à fresque. L'artiste a feint que la croisée fût ouverte et que se penche vers le jardin un kaiserlik coiffé d'une haute mitre de cuivre. Je m'étonne à haute voix de l'absence de tout chemin. Par où le tape-cul du colonel gagnait-il cette remise? La bergère désigne les traces d'une voirie presque effacée. Mais à quoi bon une route? Personne ne vient jamais plus ici. Mon guide a connu, petite fille, ces vallonnements parfaitement prospères, meublés de belles vignes, dont on tirait un très bon vin. Il y avait partout de l'eau. Il y a toujours de l'eau. On ne la capture plus ; elle vagabonde au seul profit des iris sauvages. On la voit qui folâtre à fleur de terre, dandansant une sorte de ballet frivole que répètent, au-dessus d'elle, comme au-dessus d'un miroir, de minuscules libellules dont le vol n'est qu'une suite de planements nerveux.

Nous remontons, bergère et moi, vers les Oulettes de Paul Arène. Bergère est rustique et robuste. Quel âge a-t-elle? Elle a l'air très vieux, tant son visage est tanné, ridaillé, et encore jeune tant les yeux ont gardé leur expression d'enfance. Les deux chiens sont près d'elle. Ils font maintenant les importants, les renseignés, assez peu fidèles à la garde du troupeau, resté sous les peuples au fond du vallon. Il y a aussi, tout contre les jupes terreuses de mon guide, un attendrissant petit chevreau beige : « C'est moi qui l'ai nourri ; il n'entend pas me quitter... »

Nous foulons une herbe si gorgée de sève que nos chaus-

sures lui font des meurtrissures immédiatement aqueuses et visqueuses. Cette tenace, confiante fécondité de la nature sur une terre dont l'homme s'est écarté est attendrissante. L'incurie des propriétaires nous scandalise, l'indigène et moi. Je suis déconcerté par le spectacle de ces plaques vivantes et vertes qui s'étendent, semble-t-il, au hasard sur ces penchants où la stérilité commence d'un seul coup. Dans moins d'un mois, avant l'été, tout cela sera sec et jaune comme un tapis-brosse. Les vestiges du travail de Cérès seront effacés par les feux d'Apollon.

Nous voici aux Oulettes, à la Cigalière. Oui, quel abandon ! mais quelle beauté dans la mort solitaire de cette toute petite demeure, que Paul Arène aima enfant, dont il se souvint toute sa vie, et où il revint, avant d'aller mourir à Antibes. Personne, depuis lui, n'y a mis les pieds. La nature s'est jetée sur ce pavillon avec une voracité si agressive, si passionnée, qu'un pareil investissement ne cause presque pas d'amertume. Ces quatre murs bas, qui couvrent peut-être six mètres carrés de terrain, ont été évidemment construits pour la source qui jaillissait là. Un vivier aussi large que la Cigalière est collé à la façade, sous la seule fenêtre. En tendant le bras, il devait être facile d'y pêcher le fiasque qu'on y mettait fraîchir avec le melon. Le fond du vivier est maintenant crevé. Il ne tient plus l'eau. Elle s'égaille tout autour, nourrit les arbres ; ils ont tout repris.

Paul Arène a délégué ses pouvoirs posthumes à un gigantesque laurier. L'arbre est maintenant le maître. Un laurier profond comme la nuit. Il couvre la maison, l'enveloppe, la mange. Quel linceul, pour la maison morte d'un poète ! Aujourd'hui, l'arbre a encore l'air de protéger la pierre. Mais bientôt les racines disjoindront les légères fondations ; les branches pousseront les murs, les renverseront, et, sur un amas de décombres, il n'y aura plus que ce grand personnage allégorique, ce prêtre apollonien dans ses manteaux de verdure noire, brodés de mémoire et de gloire, et dont les traînes tranquilles se laisseront placidement caresser par l'eau.

Les témoignages de l'amour ne sont pas tous effacés. On voit encore que cet endroit fut choyé, affectueusement entretenu. La bergère le dit : « M. Arène père venait ici chaque jour, à pied, de la ville. » Elle me montre un verger de poiriers ; les fidèles rejets d'un rosier ; ce qui fut

un banc ; ce qui fut une marche ; ce qui fut une allée. Douceur de faire ici la sieste, dans la chambre pénombreuse, étendu sur une litière de foin parfumé, invité à des rêveries lacustres par le frais encens du vivier !

Personne ne vient jamais plus à la Cigalière, cher Jean-des-Figues, que ton ombre...

* * *

Rien à tenter pour sauver le bastidon. Paul Arène n'a plus de famille dans le pays. Une pareille petite propriété ne consent à vivre qu'avec la tendre et minutieuse complicité humaine. Elle est née, et son charme est né, d'un grand amour content de peu. D'ailleurs, il fallait peut-être que Paul Arène quittât longtemps cette Cigalière pour que, un demi-siècle plus tard, on y vienne en pèlerinage, comme je le fais aujourd'hui. *Jean-des-Figues* est l'enfant d'une nostalgie d'exilé.

Je m'étais vaguement dit : « Si l'on essayait de transporter les restes du poète dans le vivier devenu sépulcre? On les confierait en garde au laurier ; au vent de la montagne qui se roule dans les parfums de la prairie ; à la bergère qui joue ici, au naturel, le rôle que Poussin confie aux Arcadiens du célèbre tableau. Je m'étais rêveusement, tendrement représenté une cérémonie partagée entre la gravité et la joie ; dédiée non point aux pathétiques grimaces, mais aux longs sourires de la mort. Dans la très émouvante étude qu'il consacre à Paul Arène, M. Charles Maurras raconte que l'enterrement du poète « fut suivi, de la gare à l'entrée du cimetière, par un berger et son troupeau, que les sons d'une marche funèbre exécutée par la musique locale avaient charmés ». Jean-des-Figues gardé par les pâtres ! Que son Ombre continue plutôt d'errer sur les pentes des Oulettes ! Le peu de lui-même qui n'est pas dématérialisé, une pincée de cendres, est confié désormais à une autre maison, la dernière des dernières, celle où, dans le cimetière de Sisteron, il repose avec les siens. Au surplus les pâtres, déjà, dorment avec le poète : Paul Arène, me dit-on, fit coucher avec lui, dans son cercueil, un certain nombre de petites statuettes de terre crue et enluminée ; elles représentent les personnages familiers de la Sainte Crèche ; on les nomme, là-bas : « Santons ».

*
* *

Le cimetière de Sisteron est un peu au-dessus de la ville, en contre-bas de la fabuleuse citadelle, dans un vallonnement qui a permis des étagements de terrasses et des étagements de cyprès.

J'ai cherché quelque temps la tombe sans la trouver. Sur les morts, les fleurs des couronnes étaient desséchées. Par contre, toutes celles des buissons, des bosquets, étaient dans leur odorante jeunesse. Les faux-ébéniers et les lilas parlaient des environs de Paris aux arbres-de-Judée, aux oliviers, et évoquaient le pays d'Ile-de-France (« cette Attique du Nord ») que Paul Arène n'a pas moins bien aimée ni moins bien chantée que le pays natal. Toute une partie de cette œuvre délicieuse est la louange fervente des campagnes sans contractions que la Seine arrose. *Paris ingénu* est moins connu que *Jean-des-Figues*, que la *Chèvre d'or*, que la dramatique *Domnine*, que trois recueils de *Contes* avisés et joyeux (1).

Je cueillis aux haies du cimetière, pour les porter à Paul Arène, quelques branches fleuries. J'enveloppai dans les légères grappes jaunes, dans les thyrses demi-deuil, un rameau coupé le matin au laurier des Oulettes. Dans ses promenades, le voyageur qui aime ceux qu'il vénère laisse ainsi, sur mainte tombe privilégiée, des bouquets chargés d'exprimer les remerciements du cœur. Souvenez-vous de Rome, chère Amie ; de ces roses diaphanes que, à Saint-Louis des Français, nous offrîmes à Pauline de Beaumont ; de la touffe odorante dont nous décorâmes, à Santa-Maria in Lucina, la stèle de Poussin. Au cimetière des Anglais, nous n'osâmes pas faire concurrence aux camélias dont les fleurs tachent de sang l'allée qui va de Keats à Shelley. A

(1) Il faut rappeler que Paul Arène a également écrit des vers. Nous ne connaissons pas ses vers provençaux, épars dans diverses revues, et que quelque groupement de bibliophiles occitans devrait prendre à cœur de ressembler. Ses vers français ont une grâce un peu molle et une fausse liberté. Ce n'est pas comme poète que Paul Arène restera ; sinon peut-être par le *Parnassiculet*, où il raille le *Parnasse contemporain*, curiosité documentaire, et par la prophétique chanson du *Midi bouge :*

« Demain sur nos tombeaux,
« Les blés seront plus beaux. »

la Rochelle, dans un autre cimetière, entre la mer et la ville, voici quelques brins d'héliotrope : leur propre parfum les consumait ; nous les dérobâmes à Dominique pour les offrir à Madeleine... J'avais vingt-cinq ans et vous à peine davantage, Spectre bien-aimé, lorsque, sous un ciel aigre où traînait un pâle soleil, nous partîmes un matin de mars pour le Père-Lachaise. Vous portiez une provision de touffes de violettes dans les bras. Nous allâmes les donner à Musset et à Chopin, à Jean de La Fontaine, à la Malibran. Le dernier bouquet, vous eûtes l'idée de le jeter dans l'une de ces tombes qui ne sont plus qu'une barrière de fonte rouillée, rompue, autour d'une pierre que dévore le lierre, la mousse et l'oubli.

*
* *

...Je tremble à l'idée de trouver la cendre de Paul Arène aussi négligée que son ombre. En haut du cimetière, le long de la dernière terrasse, je découvre le monument.

Le père et la mère sont là, et trois enfants : le poète, le consul, une sœur. Il semble bien que le mausolée, assez important, mais nullement ostentatoire, ait été élevé après la mort de Jean-des-Figues et que l'on y a translaté, après coup, près de leurs enfants, Adolphe Arène et Marie Arène, née Lagrange. Paul Arène est mort en 1896 ; son frère Jules en 1903 ; sa sœur Isabelle en 1906. Trois faces de la stèle portent leurs trois noms. Sur la dalle est gravée une croix de la Légion d'honneur avec le ruban, et les palmes académiques, avec le ruban aussi. Hommage rendu, sauf erreur, au frère, consul général de France. Au poète sont offerts quatre vers français et deux vers occitans. De qui sont les premiers, qui ne cassent rien?

Hôte du paysage où ton esprit courait
D'Avignon aux cent tours aux portes des Martigues,
De la ruelle obscure où Domnine pleurait
Au jardin paternel où rêvait Jean-des-Figues.

Peut-être le distique provençal, qui est de Paul Arène, eût-il suffi :

Ièu m'en vau, l'amo ravido
D'aquè pantaia ma vido.

« Je m'en vais, l'âme ravie — D'avoir rêvé ma vie... »

*
* *

Cette tombe n'aurait rien de spécialement touchant sans les deux petites bandes de terre qui la limitent latéralement et la séparent des concessions voisines. Au bout de ces deux bandes de terre, contre le mur bas de la terrasse, sont placés, d'une part : une croix de fonte ouvragée, sans caractère particulier, telle qu'en débite, aux abords de tout cimetière, tout marbrier (croix qui vient de l'humble tombeau du père de Paul Arène) ; d'autre part : sur un socle court, un très joli et délicat chapiteau roman. Il provient, sans aucun doute, de la région : d'un cloître ou d'une chapelle détruits. J'imagine que Paul Arène l'a sauvé, dans quelque démolition, au moment où l'on allait en faire des cailloux pour recharger un chemin. Il l'avait conservé. J'imagine aussi que, lorsqu'il perdit sa mère, il eut l'idée de faire sceller, sur la tombe bien-aimée, cette relique du pays natal, cette pierre éloquente et blessée. Sous le petit chapiteau à rinceaux robustes et purs, on lit ceci :

MARIE ARÈNE
NÉE LAGRANGE

Enfin, il y a assez de place, à droite et à gauche de celui qui a tant chéri (et fait chérir) la terre qui porta son berceau, pour que croissent en pendants, aux flancs de sa tombe, un amandier et un pin : l'arbre qui a les fleurs les plus aimables, les plus confiantes (il fleurit dès février) et l'arbre sur lequel la résine traîne ses perles. Jean-des-Figues dort entre le sourire et les larmes ; comme il a vécu.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

Janot-poète[1]

VII

Le professeur d'idées générales.

JANOT se trouvait entre deux faces de la vie : l'une qui l'inclinait tout naturellement à ce qu'il avait dans l'âme et sous la main : sa famille, et quelques voisins de même sorte qui vous invitaient au repas de la fête, honorable et lourd ; au village avec son église, son fronton, ses prairies aux lessives mouvementées ; à la calme lampe dans la soirée ; à la campagne librement parcourue sur Pégase ou sur Argo ; aux nobles histoires qui élèvent l'intelligence et l'imagination ; à cette mystérieuse Sabala qui le révélait à lui-même — et l'autre face qui l'inquiétait par la séduction même qui s'en émanait parfois : Rosario, les troubles du cœur comme d'un ruisseau d'avril sous l'orage ; les danses bizarres dans le parc des Espagnols — ou, qui lui semblaient quelque peu diaboliques : Règletout, la thériaque, les sangsues, la seringue, la langouste armée comme un cuirassé, l'Amiral qui arborait des plumes d'autruche en guise de barbe, le consul mulâtre, la marquise duelliste, le jeune Orvietta dont le coup de pierre eût pu lui être mortel.

A n'en pas douter, Janot avait reçu de son ange, dès sa naissance, au moment que frémissaient en juin tous les violons champêtres des

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 février 1928.

abeilles et des cri-cris, cette mystérieuse vertu qui, depuis tant de siècles, surprend, étonne, déconcerte, irrite tout ce qu'il y a de vulgaire dans le monde ; mais, d'un autre côté, charme, console, enchante, fait pleurer d'espérance et de joie tous ceux qui ont encore un cœur de chair : la poésie... La poésie qui, de son rythme aussi varié que celui des mers, rend plus ardent le four du patriarche, plus joyeux le berceau de l'enfant, plus présent le souvenir des morts, meilleurs les actes des vivants, plus colorées les saisons, plus limpides et plus palpitantes les étoiles, plus attachantes les histoires, plus éclatants les triomphes, plus confiants les animaux, plus volatiles les fleurs qui épuisent au soleil leurs coupes parfumées ; la poésie, couronnant d'amour et de honte le front des prédestinés ; la poésie, qui est aussi le don de la résistance jusqu'à la mort, la haute-école où Pégase se joue dans le vertige ; le *sursum corda* qui permet au génie, dans quelque abîme de désillusion, d'humiliation et d'amertume qu'il soit tombé, de ressaisir les rênes et, d'un bond, d'atteindre la clairière où fusent les rayons de l'éternelle aurore.

Janot donc, à dix-sept ans, était tel que, sans hésiter, un centaure l'eût reconnu pour l'un des élus qui sentent déjà s'émouvoir sous leurs doigts les cordes les plus pures de la Lyre. Sabala n'avait-elle porté un jugement sans appel, dans le souffle de la même inspiration que l'enfant sentait passer sur lui dès que les héros grecs et latins, que M. le curé lui avait fait admirer, entraient en scène? N'avait-elle prononcé :

— Tu es le prince de ce pays?

Et, dans la pensée de Sabala, qui donc eût été de cette race royale, à laquelle elle-même disait appartenir, sinon un descendant de celui qui imprime encore, dans nos esprits, le long balancement de la nef sur la vague et les courbes des chevaux? Janot était donc acquis au Parnasse. Mais, ainsi que tout poète, il fut aussi soumis à des lois très ordinaires, puisque nous l'avons vu passer son baccalauréat de rhétorique ; et nous allons assister à sa préparation de philosophie qui fut conduite d'une manière, il faut l'avouer, aussi fantaisiste que lorsqu'il traduisait Homère à livre ouvert dans les grottes d'Isturitz.

J'ignore si les poètes attirent, dans leur ambiance, les types singuliers ; ou s'ils sont seuls à les y découvrir et observer ; ou si ce n'est point eux qui, par une vertu qui leur est propre, viennent se placer au milieu des excentriques. Toujours est-il qu'au printemps de sa vie, Janot s'était déjà trouvé en présence de bien des gens pas mal

originaux. Je passe sous silence son père, Jean de Pèes, qu'à cause de ce profond bon sens même auquel il prétendait, et qu'il perdait parfois en le mettant en pratique, pouvait trouver place parmi les ruraux aux idées préconçues, qui sont bien une des sortes les plus drôles de la France. Et, d'ailleurs, honnête, aimable, autant qu'il se peut! Mais j'insiste sur Rosario et sa horde fleurie, à la fois tant soit peu bohème et princière, évoquant ces très grands cirques dont le Tout-Paris s'émeut. Quant à Sabala, reine en haillons d'un âge d'or persistant malgré et contre tout, il n'est nul besoin d'en appeler à ses sujets, qui se rendaient avec elle au stade des grottes d'Isturitz, pour faire ressortir l'étrangeté d'un monde qui passe pour mort, mais qui survit héroïquement, classiquement, noblement, sportivement, dans notre civilisation qu'il traverse comme un courant sous-marin. N'insistons point sur Règletout et sur ses lubies. Jusqu'à l'examinateur de Faculté qui ne paraisse prononcer un verdict bien tendancieux! Et l'amiral! Et le consul mulâtre! Et sa Célimène! Et tant d'autres, sans compter la langouste-aviso, ne sont-ce des créatures tout à fait à part?

Or, voici qu'apparaît, dans l'histoire de Janot-poète, un nouveau personnage que semble nécessiter le programme de philosophie, à moins que ce ne soit lui qui impose le programme. Mais la solution d'un tel dilemme appartient à Aristote.

M. le curé avait dit à Jean de Pèes :

— Nous avons ici, depuis peu de jours, un étranger qui me semble être un fort brave homme. Je ne sais si vous l'avez aperçu à l'église. Il est venu me voir, muni d'une lettre de recommandation signée d'un prêtre du diocèse de Paris, d'origine basque, qui lui a conseillé de s'installer quelque temps tout au moins dans ce pays. M. Théodore Pain-Bénit est son nom. Il a, durant un demi-siècle, donné çà et là des répétitions. Tout dernièrement encore, de philosophie, dans un pensionnat de demoiselles, puisque c'est la mode qu'elles en fassent. Le motif qui l'a déterminé, vieux comme il est, à quitter la capitale où il semblait devoir demeurer jusqu'à sa mort, c'est le relâchement des mœurs, et l'introduction de certaines doctrines qu'il tient pour absolument folles, d'un nommé Bergson, dans une science qu'il a toujours professée d'accord avec la raison et la foi.

— Mais où loge-t-il donc, votre Pain-Bénit?

— Il a loué, pour un an, deux pièces, dans la maison du sabotier dont la veuve lui fera la soupe, le lit et la lessive.

— Le malheureux ! Il fera bien de tenir son parapluie ouvert dans sa chambre.

— Il a l'air si accommodant ! Il possède à peu près rien et m'a dit que, s'il pouvait donner par ici quelques leçons, il ne se montrerait guère exigeant pour les honoraires, pourvu qu'ils l'aidassent à gagner un peu plus de pain.

— Et il s'appelle Pain-Bénit !

— Eh, oui ; et ce nom lui sied à merveille, car il a l'air bien bon. J'ai pensé que Janot...

— Mais n'est-ce pas vous, cher ami, qui avez assumé la charge, après l'avoir mené à si bon port pour la rhétorique, de lui faire aborder la philosophie?

— Sans doute ! C'est moi, et nul autre, qui l'initierai à la plus belle des sciences qui a, malgré ce qu'insinuent les modernistes, pour base la raison. Néanmoins...

— Je vous écoute.

— Ne craignez-vous point qu'à se trouver ainsi trop isolé, tournant sur Pégase dans le même cercle familial, excellent certes, mais forcément un peu spécialisé, Janot n'en arrive à trop vivre avec son imagination, et par trop ignorer une société à laquelle vous voulez qu'il échappe? Je sais bien que l'expérience, faite à Bordeaux, de l'amiral, du consul et de la langouste, dont il m'a fait l'amusant compte rendu, l'a plutôt repoussé. Tout de même, il faudra plus tard qu'il sorte, ne serait-ce que pour son service militaire. Et il serait bon qu'il acquît des idées générales, saines. M. Théodore Pain-Bénit a dû beaucoup voir, beaucoup entendre, beaucoup retenir — sans que sa foi chrétienne en ait été le moins du monde diminuée. Deux ou trois conversations par semaine avec l'enfant, à la suite de mes propres leçons qu'il saurait lui inculquer davantage...

— Mais c'est parfait ! Fixez vous-même les conditions avec M. Pain-Bénit. Il donnera à Janot une vue sur le monde, mais seulement à la distance que je souhaite. Il est sûr que l'on n'aurait pu demander le même service à ce pauvre docteur qui me soutenait, pas plus tard qu'hier, que pour arranger une pendule il n'est que de la monter à l'envers, « c'est-à-dire dans le sens de la rotation de la terre ». Traitez donc avec M. Pain-Bénit, auquel vous voudrez bien nous présenter bientôt, Janot et moi.

M. Théodore Pain-Bénit, comme son nom l'indique, était né à la Réunion. Et il comptait, en 1905 où nous sommes, soixante-qua-

torze ans. C'était un homme replet, ne mesurant qu'un mètre soixante, au calme profil de médaille romaine, aux yeux couleur de turquoise, au teint rose, aux longs cheveux blancs qui encadraient une calvitie d'ivoire et se relevaient bouclants en arrière du col. Au moment de la libération des esclaves, en 1849, il avait donc alors dix-huit ans, son père, veuf, qui possédait une sucrerie, l'embarqua pour la métropole, afin qu'il achevât ses études. Ce qu'il fit avec un succès qui lui permit, cinq ans plus tard, de donner des cours en des écoles modestes dites boîtes à bachot. Ainsi renforçait-il les minces envois d'argent, de plus en plus raréfiés, qui lui parvenaient de l'île.

De 1849 à 1905, Théodore Pain-Bénit ne quitta jamais Paris, ou ses environs, même pendant les vacances. Il habita toujours le quartier Latin ; ne prit avec lui ni chien, ni chat, ni femme, partagea son temps entre la pratique religieuse, ses cours, le Jardin des Plantes, quelques herborisations dans la forêt suburbaine, parfois une prune à l'eau-de-vie chez « la Mère Moreau », des lectures littéraires dont aucune ne l'enthousiasma davantage que celle des *Poèmes barbares*, parus en 1862, de son compatriote Leconte de Lisle, auquel il ressemblait au physique. Mais il n'osa jamais se faire connaître du Barbare colonial, ni même lui écrire, ayant entendu dire qu'il avait l'abord dédaigneux et de crainte d'être choqué par lui en matière politique et religieuse. Mais il ne se lassait point de réciter par cœur, dans sa solitude, les larges strophes qui lui rendaient les parfums de l'enfance et faisaient pénétrer, dans son pauvre appartement, le chant des bengalis et les souffles alizés. Il lui arrivait, pour renforcer les sensations, de brûler un peu de sucre sur une pelle ou de humer de la vanille. La mort de son père, ruiné, entraîna la vente de l'exploitation, tout juste de quoi désintéresser les créanciers. Pas une minute Théodore Pain-Bénit ne songea à regagner la Réunion. S'il avait conservé d'elle quelques suaves souvenirs, il n'avait pu oublier une certaine éruption qui avait recouvert toute la côte d'une lave dont on eût dit les bractées de bougainvilliers — ni l'assassinat, perpétré sur un colon, par un singe imitateur.

La première leçon donnée chez Jean de Pèes par M. Pain-Bénit à Janot, comme de Bossuet au dauphin, fut amène, charmante et profonde :

— Il importe tout d'abord, déclara-t-il, d'un style aisé mais de débit parfois assez lent pour que Janot pût prendre, à mesure, des notes, que vous sachiez que vous êtes là. Car il est de mode, aujour-

d'hui, de nier que l'on existe. Comme si, en le niant, l'on ne prouvait point que cela est. L'humaine raison s'est anémiée davantage encore depuis qu'Hippolyte Taine a publié *l'Intelligence*, qu'il a perdue. Pour me prouver à moi-même que je suis vivant, je n'ai qu'à laisser tomber mon chapeau comme ceci.

Et M. Théodore Pain-Bénit saisissant le minuscule chapeau haut de forme qu'il avait posé sur l'un des meubles de la salle d'études, l'y laissa retomber.

— Avez-vous compris, mon enfant?

— Oui, monsieur.

— C'est que, vous dis-je, le bon sens depuis trente ans s'est particulièrement émoussé. Je pose donc le principe même de l'existence avant que d'entrer dans la matière d'un sujet quelconque. Et je vous demande : êtes-vous là?

— Oui, monsieur.

— N'y êtes-vous pas?

— Non, monsieur.

— Comment, non? Mon petit Janot, réfléchissez ; vous y êtes, mais votre langue a fourché.

— Oui, monsieur.

— Je vous dis donc que vous y êtes, malgré tous les sophistes du diable !

— Qu'est-ce qu'un sophiste?

— Très bien, mon enfant. Interrogez-moi sans crainte, à chaque fois que le sens d'un mot vous échappe. Un sophiste est un homme qui se dit sage parce qu'il veut nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

— Merci, monsieur.

— Il était de toute nécessité que je misse, à la base des études que nous allons commencer, la criante affirmation, aujourd'hui combattue, de l'homme qui reçoit un coup de bâton. Je ne vous aiguillerai pas spécialement sur le programme de philosophie, puisque votre digne pasteur s'en charge ; je ne ferai que reprendre avec vous ses instructions, en les adaptant à une culture d'idées générales dont nous sommes convenus avec M. Jean de Pèes. Excellent moyen de former la jeunesse ! L'extrême honneur qui m'a été fait de vous initier à toute chose me fait apparaître soudain la monstrueuse lacune dont souffrent de tout temps à jamais, les *humanités* ! Ainsi, vous donne-t-on les statistiques de la vente du café, le nom des colonies qui le

produisent, sans vous avoir fait contempler la splendeur d'un coucher de soleil sur la plantation :

...Parmi les caféiers et les cannes mûries,
Les effluves du sol comme d'un encensoir
S'exhalent en mêlant dans les souffles du soir
A l'arome des bois l'odeur des sucreries...

Mon père était colon, poursuivit M. Pain-Bénit, et je me réserve de vous raconter, quelque jour, mon enfance. Mais il nous faut procéder par ordre, ou, plutôt, selon la méthode que je veux mettre en pratique avec vous, et qui m'est venue à l'esprit, avant-hier, au cours d'une longue insomnie. Veuillez, s'il vous plaît, mon cher ami, vous êtes plus agile que moi, descendre de son étagère ce beau globe terrestre. Très bien. Posez-le là, tout près de votre main. Asseyez-vous et souffrez que je vous bande les yeux.

Janot était si surpris qu'il n'avait point envie de sourire. Tout de même sa curiosité demeurait en éveil. M. Pain-Bénit l'intéressait comme jamais personne, sinon Sabala. Il se laissa faire comme à *Colin-Maillard* et quand, les paupières closes sous son mouchoir, il se trouva hors du monde visible :

— Apprenez, s'écria le bonhomme, que c'est en telle posture que ledit Hippolyte Taine a voulu regarder le monde ! On en pourrait douter, mais c'est lui-même qui nous en fait l'aveu au début de l'œuvre que je vous ai signalée tout à l'heure et qui est le plus grand défi porté à l'absurdité qui ne saurait plus, dès lors, surenchérir sur elle-même. Il n'est plus, mon cher élève, lorsque l'on a vu toute une génération souscrire au *simulacre hallucinatoire*, qu'à se réciter les vers de Charles Baudelaire :

.....Nous avons
Salué l'énorme bêtise,
La bêtise au front de taureau;
Baisé la stupide matière
Avec grande dévotion
Et de la putréfaction
Béni la blafarde lumière.

Janot, tout aveuglé comme l'Amour, ne demanda point, se sentant plutôt gêné, ce que pouvait bien signifier « *simulacre hallucinatoire* ». Il remit la question à plus tard, se contentant, comme il en

fut prié, d'allonger un doigt sur la sphère qu'avait fait lentement et magistralement tourner devant lui M. Pain-Bénit — qui poussa une exclamation de joie.

— Mon enfant, déclara-t-il, le hasard, qui est toujours providentiel, vous a fait poser l'index sur la Chine. L'eussiez-vous placé en pleine mer, que c'eût été tout aussi intéressant. Je vais donc vous parler de la Chine. Vous avez, je l'espère, compris quel ordre nous allons adopter pour établir notre programme d'idées générales. Avant chaque leçon, vous pourrez indiquer, de la même façon, le sujet de la conférence. Parfois ce sujet s'offrira de lui-même. Il suffit d'une mouche qui vole. Maintenant, ôtez votre bandeau ! Nous sommes en Chine.

Vous voudrez bien que ce soit de notre point de vue que nous l'étudiions : rien de plus pédant et de plus sot que de vouloir endosser une âme pékinoise, moscovite ou londonienne, quand on l'a française. Nous ne ferons pas fi de ce que des sinologues nous enseignent sérieusement, mais nous nous permettrons d'agrémenter leurs travaux, parfois ennuyeux, de tout ce que nous avons conçu du Céleste-Empire grâce aux soties de l'opéra-bouffe, aux rapports de certains jongleurs, à ce même esprit du dix-septième siècle qui faisait écrire à Voltaire que les Basques forment un petit peuple qui danse au sommet des Pyrénées. Nous excepterons, en les vénérant, les récits des missionnaires, car, ainsi que le fait remarquer Pascal : il est digne de foi celui qui signe avec son sang son témoignage.

Il me semble que, des récits de la création forgés par l'ensemble des légendes chinoises, nous pouvons retenir l'esprit nationaliste qui fait naître le premier empereur du mariage du soleil avec la lune. Ce couple enfante un dragon dont la queue, après s'être rompue à la base, forme les bras de Pan-Kou, chef de la première dynastie, cependant que le moignon du même appendice, se dédoublant encore, se mue en une paire de jambes. Le tronc demeure identique à ce qu'il était. Et, pour que le monstre soit totalement changé en homme, il lui pousse des moustaches, et c'est bien à propos une *impériale!* Nous retrouvons l'illustration de cette croyance sur certains laques peints et certaines soies brodées.

Pour le Français moyen, la Chine est située aux antipodes. Il est donc naturel qu'il arrive à cette conclusion que tout ce qui s'y passe est à l'envers de ce qui a lieu à Paris. C'est ainsi que l'huile de ricin, qui nous purge, devient là-bas un aliment qui s'assimile ; la fiente,

que nous balayons, de l'hirondelle, une friandise ; tout de même que nos chapeaux silencieux s'ornent, là-bas, de sonnettes ; et le pied, que nous avons entier, subit une mutilation qui n'en laisse que la moitié. Et le cigare s'y fume la pointe en avant.

Quant aux armes, les canons projettent du sucre d'orge et des mandarines ; les lames des épées et poignards rentrent d'elles-mêmes dans leurs manches, comme celles de nos prestidigitateurs, dès qu'elles rencontrent la moindre résistance. Et la seule façon de pratiquer la guerre est de s'effrayer mutuellement, à qui mieux mieux, en se travestissant en crabe ou en homard. Un sonnet précieux de José Maria de Hérédia nous fait part de ce pittoresque :

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze et la soie et les brillantes laques
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.
Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent sur son casque.

Il est aussi arrivé, en Chine, que les fleuves remontassent vers leurs sources. Les chemins vicinaux sont bien entretenus. Les Jésuites ont doté Pékin d'un observatoire dont le dôme perforé représente le ciel lui-même, car il est éclairé, la nuit, à l'intérieur. Ce n'est pas la seule lumière que les bons Pères font luire dans ces contrées dont la cruauté s'inspire du pur satanisme.

Les fêtes sont nombreuses, dont les principales attractions sont de feux d'artifice, lièvres en sucre, cerfs-volants qui ont au bout de la queue un sifflet à courant d'air. Une partie de la population vit sur les jonques, se nourrissant de poissons que des canards privés saisissent dans leur bec, en plongeant, et rapportent à leurs maîtres.

Au-dessous de la famille impériale, il y a les bonzes ou prêtres bouddhiques. Ils frappent sur un tambour d'airain, imitant ainsi le bruit de l'orage, et ils laissent les oiseaux nicher dans leurs cheveux. Leur religion consiste surtout à faire flotter des lampions sur un fleuve, à confier des prières à des moulinets, et à prononcer des sentences en tenant les index ainsi que des crochets, les ongles en dehors, au niveau de ses oreilles.

Les poètes occupent une place distinguée, et ils en sont dignes.

Point n'est besoin que celui qui étudie l'histoire de la Chine s'inquiète de retenir les noms des personnages : Tchin-Tchen-Chang ;

Tchen-Chang-Tchin ; Chang-Tchen-Tchin ; on ne risque guère de se tromper en prenant l'un pour l'autre.

Les principales richesses de la Chine sont le thé, le riz et la soie. Les fleurs du thé impérial sont détachées de l'arbre par des singes gantés de blanc qui les laissent choir entre les mains de jeunes vierges. Le riz est tout indiqué dans ces contrées que la diarrhée éprouve. Quant à la soie, elle sert à l'élégance du monde entier. Elle doit sa nuance exquise au clair de lune où l'on expose les cocons, et les astres s'y impriment.

La cuisine des Chinois est la seule qui puisse rivaliser avec la cuisine française, quoiqu'elle en soit logiquement très différente. On sert une multitude de plats dans un seul repas, mais l'on goûte à peine de chacun : une parcelle de palme de canard au vinaigre ; une crevette farcie ; une tranche de rhizome de nénufar au sucre ; et ainsi de suite.

Entre autres merveilles de l'industrie, on peut citer des cristaux si transparents que l'on ne soupçonne leur présence que lorsqu'ils sont emplis d'une liqueur colorée ; et des tasses à thé d'un émail si fleuri que le buveur en croit respirer l'arome à vide.

Les jardins de la Chine tirent leur orgueil des corolles de pommiers, cerisiers, cognassiers, à l'état nain. Les eaux concourent à la décoration des sites artificiels, soit qu'elles fusent en gerbes, soit qu'elles débordent, ruisselantes avec lenteur, d'un vase de pierre qu'elles masquent et convertissent en énorme diamant.

Une muraille, qui l'a longtemps préservé des invasions, entoure l'Empire du Milieu. L'innombrable peuple qu'elle circonscrit semble voué, ceci est mon opinion personnelle, à un incurable enfantillage, à une méconnaissance totale du sens de la destinée et d'une aspiration supérieure. S'il était permis de dire qu'il existe un foie spirituel, celui de l'âme asiatique serait engorgé. La Chine ne triomphera de sa mortelle inutilité que convertie au christianisme, à la suite de la fatale épreuve qui, dans le futur conflit des nations, la broiera comme un grain. Pour l'instant, elle n'a qu'une vue des plus bridées par sa haine pour le Japon qu'elle tient pour son enfant dédaigneux et prodigue.

Tout Chinois a nécessairement la jaunisse et le ver solitaire. Mais aucune femme ne saurait être plus charmante que la jeune Chinoise, vive comme une Espagnole, et qui, présentant comme une défense à l'Amour son coude frêle, hors de sa tunique de soie flottante où

courent des glycines, vide son bol à fleurs mirobolantes. Le type de beauté le plus accompli est, néanmoins, du Mongol, État feudataire.

Janot, quand prit fin ce premier cours, était dans l'admiration. Au repas du soir, il présenta son cahier à ses parents, commentant ses notes, faisant part des aperçus de M. Théodore Pain-Bénit sur les méthodes d'éducation, la certitude de l'existence, la Chine. Jean de Pèes dont la vie s'était toute écoulée entre le collège, la Faculté de droit de Bordeaux, la caserne, et la pharmacie où Règletout pérorait, n'en revenait pas. Il dit à sa chère femme, toujours heureuse qu'il fût satisfait :

— Tu le vois bien ; mes principes d'éducation un peu solitaire, si absurdes qu'ils paraissent à la plupart, ont porté leurs fruits : Janot reçu, au premier tour, au bachot. Et où donc, puisque M. Pain-Bénit a quitté Paris comme par un fait exprès, eussions-nous rencontré en dehors d'ici un maître qui professât avec plus de noblesse les idées générales?

VIII

Reflets sur l'eau.

A quelques jours de là :

— Si je ne craignais de me montrer indiscret, dit M. Pain-Bénit à Janot, je vous eusse demandé de me prendre, au moment qu'il vous plaira, dans la barque de M. le curé qui veut bien m'autoriser à y monter. Voudrez-vous permettre au vieux créole que je suis de voir revivre, dans les reflets de la Charmeuse, quelques-unes des émotions flottantes de ma prime jeunesse à la Réunion où je possédais, à quinze ans, un canot et un esclave qui m'émouchait?

Bien que le langage de M. Pain-Bénit fût plutôt précieux, donc différent de celui que Janot était accoutumé d'entendre, celui-ci s'en accommodait fort bien, lui trouvant la même saveur qu'à la simple manière dont s'exprimait Sabala : au fond, le goût de deux amitiés également intelligentes et sensibles.

— Mais oui, monsieur Pain-Bénit, vous n'aurez qu'à me rejoindre vers une heure, dans le jardin de M. le curé d'où nous descendrons à la rivière.

Le bonhomme ne se tint pas de joie.

S'il fut exact au rendez-vous ! Son cœur battit quand *l'Argo*

glissa sur la Charmeuse après que la chaîne qui servait d'amarre eut tinté comme un cristal brisé.

— Que ce début d'octobre est beau ! Voici, Janot, que vous me ramenez à quelque soixante ans en arrière. J'avais alors à peu près votre âge et, déjà, les jeunes gens ont l'âme précoce aux colonies, j'aimais... J'aimais la fille d'un planteur. Elle était un peu plus jeune que moi et se nommait Rose.

Comme il est singulier, pensa Janot, qu'elle s'appelât Rose, ce qui est presque Rosario.

— Eh bien ! continua M. Pain-Bénit, je crois que l'un de ces très purs sentiments qui naissent au cœur des adolescents pour les adolescentes est tout ce qu'il y a de mieux pour les préserver des surprises de la chair mille fois plus dangereuses que la rougeole et la fièvre jaune.

Janot écoutait un peu surpris.

— Oui, mon enfant, poursuivit M. Pain-Bénit qui d'une main tenait son minuscule chapeau haut de forme et, de l'autre, un rameau fleuri de lagoerstremia que lui avait offert M. le curé ; oui, mon enfant, ces lointaines amours m'ont préservé, au long d'une pénible existence, de bien des erreurs qu'il me faudrait sans doute amèrement déplorer aujourd'hui. Partout le souvenir de Rose a persisté, impérissable comme le parfum du poète :

Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor,
De son âme odorante a rempli goutte à goutte
La fiole d'argile ou de cristal ou d'or
Sur le sable brûlant on peut l'épandre toute.

Les fleuves et la mer inonderaient en vain
Le sanctuaire étroit qui la tint enfermée.
Il garde en se brisant son arome divin,
Et sa poussière heureuse en reste parfumée.

Il y avait donc, encore, une Rose de Lahor? Que de roses, mon Dieu ! pensait Janot.

— Vous ne l'avez pas épousée, monsieur Pain-Bénit?

— Non, mon enfant.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est morte.

— De la fièvre jaune?

— C'est-à-dire en ne répondant pas à mon amour. Ainsi meurent, dans le cœur des poètes, les femmes qu'ils ennoblissent.

— Ah ! vous êtes poète? monsieur Pain-Bénit, demanda Janot.

— Je le crois, mon enfant, mais le don de l'expression écrite me fait un peu défaut.

L'Argo avançait en amont, froissant les joncs.

— Ce bruit si doux, comme des cordes d'un archet sur les flancs d'une contrebasse, m'est une musique de paradis terrestre ! Car, avec Rose, je me promenais sur une rivière où les lianes formaient, au-dessus de nous, un premier ciel d'ombre et de fleurs éclatantes. Elle portait une robe...

Et M. Pain-Bénit, de son sceptre végétal couleur d'aurore, désignait une jeune fille que Janot n'avait pas encore aperçue, car, en ramant, il lui tournait le dos. C'était Rosario.

— ...Une robe... Ah ! Dieu ! exactement telle que de cette enfant que vous voyez assise sur cette marche... Et comme... comme... comme, à travers la distance et le temps, les deux petites se ressemblent !

Janot faisait silence, recueillant au passage un sourire coquettement effeuillé.

M. Pain-Bénit se retourna pour considérer encore Rosario.

— Quelle est donc cette délicieuse beauté? demanda-t-il à Janot qui vaguement répondit :

— Du château des Espagnols, pendant les vacances.

Le vieil homme baissait la tête. Dans la cadence rauque et criarde de l'aviron, il écoutait le chant du passé, rythmé par les noirs écrasant la canne à sucre. Et sur l'eau il revoyait les reflets d'une robe de mousseline et d'une écharpe.

Et cette robe de mousseline et cette écharpe étaient, lui semblait-il, toutes pareilles à celles que Rosario en ce moment laissait flotter au-dessus de sa cheville nerveuse.

Ah ! ce songe revécu ! L'île ! Rose ! Certes, M. Pain-Bénit n'eût point, ainsi que Faust, signé avec Méphistophélès un pacte qui lui permît de recouvrer une jeunesse enfuie comme cette branche enchantée qu'il venait d'abandonner au courant et qui attira le regard de Rosario. Au contraire, il remerciait de tout cœur la Providence qui permettait qu'il retrouvât dans sa vieillesse la si pure et tendre

émotion de ses premières amours et le frisson de la rivière coloniale.

Quant à Janot, qui continuait de ramer sans mot dire, ses impressions pour être d'un autre âge n'étaient pas moins singulières. Le cours que M. Pain-Bénit lui avait fait sur la Chine avait extrêmement frappé, séduit son imagination. Aussi Rosario venait-elle de lui apparaître soudain telle qu'une vierge du Céleste-Empire, vêtue d'une tunique dont on avait obtenu la nuance en exposant des cocons au clair de lune, et décalqué les dessins en la soumettant à l'influence des étoiles. La petitesse du pied parfaisait la ressemblance avec quelque mousmé de haute aristocratie, grâce au chignon qui, tiré en arrière, bridait et alanguissait les yeux.

Ah! l'épouser, loin du jeune et brutal Orvietta, boire avec elle du thé impérial qu'elle aurait cueilli de ses doigts de rose du Bengale, la cacher entre les nappes transparentes qui font du verger un ruisselant enclos!

A la « repasse » comme on dit des oiseaux, Rosario était toujours là, engageante. Elle salua en agitant vivement la main. Et le cher homme lui trouva, plus encore que tout à l'heure, la grâce d'une créole de Saint-Pierre ou de Saint-Denis; et Janot, davantage, la gentillesse d'une Asiatique dont la bouche se confond avec l'œillet coupé court que retiennent les dents.

La Muse se réjouit fort ce soir-là, car, sans s'être donné le mot, M. Pain-Bénit et Janot, chacun de retour dans sa solitude, couchèrent sur un heureux papier les impressions que l'Amour et la Charmeuse leur avaient inspirées. Mais nous devons prendre garde à ceci que, si le vieux professeur n'en était point à ses débuts de voltige, en ce qui regarde la poésie, disciple qu'il était de Leconte de Lisle et de Léon Dierx, Janot venait d'accomplir sur Pégase, dans ce tournoi, sa première mais étincelante prouesse. Il ne s'était servi, pour effectuer son vol, que des quelques règles que le curé lui avait apprises, et d'un antique dictionnaire de rimes qu'il avait découvert au grenier. Son cœur en avait d'autant battu plus librement.

M. Théodore Pain-Bénit avait écrit :

Soudain, au plus profond de la Grotte-des-Eaux
Qui reflète le morne où s'élargit la brousse,
Tu me réapparus, ô Rose, sur la mousse,
Dans les racines des roseaux.

Soixante ans sont passés, mais je revois encore
La varangue où le soir nous unissions nos jeux,
Quand le soleil surpris, sur les pitons neigeux,
Te prenait pour une autre aurore.

Et Janot, avec moins de métier, mais d'un cœur de néophyte :

Rosario est si gentille
Que l'on dirait qu'elle sautille
Comme sautille un rossignol.
Dans le château des Espagnols
Si elle met une mantille
On dirait bien qu'elle est la fille
De l'empereur qui est au Mongol.

Les poètes d'un certain âge ne sont pas longtemps sans se communiquer leurs impressions ; les jeunes sont plus secrets. Aussi, M. Théodore Pain-Bénit, dès qu'il put rejoindre son élève, lui déclama-t-il les deux strophes parnassiennes qu'il venait de réaliser. Janot parut assez les goûter. Mais quelle ne fut pas la surprise du maître lorsque, au moment qu'il exposait, toujours grâce au système de la boule tournante, la politique et les mœurs des Patagons, il dénicha, dans le cahier de son émule, l'essai délicieusement maladroit de celui-ci. Il n'en fut point jaloux. Il était trop bon et trop noble pour cela. Bien mieux, il admira sincèrement, la plaçant plus haut que la sienne, malgré les iatus qu'il releva, la composition de Janot, et se sentit flatté que son cours sur la Chine lui eût si bien profité.

— Comment ! Comment, mon petit ! Ce sont là les premiers vers que vous ayez écrits?

— Oui, monsieur Pain-Bénit.

— Vous êtes merveilleusement doué ! Et ils sont à l'adresse de la charmante enfant que nous avons vue ensemble avant-hier?

— Oui, monsieur Pain-Bénit.

— Et elle s'appelle Rosario, comme la mienne s'appelle Rose?

— Oui, monsieur Pain-Bénit.

— Embrassons-nous, mon enfant.

Et M. Pain-Bénit essuya ses larmes, d'un foulard couleur de banane.

...Mais il faut lui remettre ce madrigal !

Janot répondit :

— Je n'oserai jamais.

— Envoyez-le-lui, mon enfant.

— J'ai peur...

— Alors, remettez-vous-en à mon savoir-faire. Tenez, transcrivez vos vers au net, tout de suite, d'une main soignée, sur cette feuille dont l'en-tête s'orne de cette belle pensée tricolore.

Et, de sa serviette, M. Pain-Bénit retira une sorte de papier brodé, pour compliments d'autrefois, et le plaça sous la plume de Janot qui copia dessus son poème.

Ce fut la troisième ou quatrième leçon portant sur les idées générales.

IX

Les dieux.

Au surlendemain de cette leçon poétique, M. Pain-Bénit prenait part, chez Jean de Pèes, à un déjeuner auquel étaient aussi conviés le doyen et le docteur Règletout. Étant donné l'humeur de celui-ci, nul n'avait pu prévoir l'admiration sans bornes qu'il voua à M. Pain-Bénit dès une première rencontre. Lui, si méprisant au moins en apparence à l'égard de ses semblables dont il rabrouait les idées avant même qu'ils eussent fini de les exposer, se montra plein de déférence pour le bonhomme colonial qui, ce jour-là, avait revêtu un habit bleu barbeau à boutons d'or, dont le col était rehaussé d'un foulard blanc trois fois enroulé sur lui-même.

L'éducation de M. Pain-Bénit était fort raffinée. Il baisa la main de Mme Jean de Pèes en s'inclinant et en écartant les jambes, qu'il rejoignit brusquement ensuite, faisant sonner l'un contre l'autre ses talons munis d'éperons sans dents, dits « chasse-crotte ». La salle à manger était ornée des dernières roses et capucines.

L'allant et la gaieté de M. Pain-Bénit furent communicatifs. Sa conversation variée porta même sur le menu. C'est ainsi, qu'à propos d'écrevisses, il vanta les pique-niques de son île natale où, dans les ruisseaux, fourmillent de crustacés. On le cuit sur place, et on le mange au souper. La nuit n'interrompt point le charme de la forêt où l'on suspend les hamacs. Des rêves enchantés y descendent. Les réveils sont délicieux au roucoulement des ramiers qui éventent la rosée sur les joues des dormeuses.

Avec un respect et une modestie dont il n'avait jamais fait preuve jusque-là, Alphonse Règletout interrogeait le professeur d'idées générales sur la faune, la flore, les mœurs et les recettes empiriques des créoles. Il s'informait s'il n'y avait aucun remède qui, de près ou de loin, rappelât sa thériaque. M. Pain-Bénit n'ignorait pas cette drogue. Il fit frémir les convives, leur apprenant que les Indiens détiennent en effet une sorte de panacée qui se change parfois en agent de mort quand les sorciers laissent choir, dans la calebasse où ils l'offrent à boire une parcelle de langue de vipère, dissimulée sous l'ongle.

Puis, pour effacer l'impression sinistre causée par le reptile redoutable, il déclara, le verre haut et en regardant au travers les roses liquides de la Bourgogne :

— Voici le jus d'une vraie vigne catholique où le serpent tentateur ne mit pas son venin. N'est-ce pas, monsieur le curé?

Et, charmé de tant d'à-propos, le digne prêtre souriait.

M. Pain-Bénit continua de se montrer éblouissant causeur. A Mme Jean de Pèes, il parla de l'élégance des dames et demoiselles de la Réunion, des précieuses étoffes qu'elles portaient avec une grâce infinie.

Il connaissait par cœur, pour l'avoir fait réciter durant un demi-siècle à ses élèves, le fameux passage de *Paul et Virginie :*

« ...Les marchands déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde ; de superbes basins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour, des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir ; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes et jusqu'à des pagnes de Madagascar. »

Ce fut dit avec tant d'art et de distinction que Jean de Pèes, si réservé à l'ordinaire, donna le signal des applaudissements. Quant au docteur Règletout, fixant des yeux son hôte, il faisait de la tête un signe d'approbation que l'on pouvait ainsi traduire :

— Que venons-nous d'entendre ! Enfin ! Notre village possède un homme hors de pair, devant lequel nous devons tous nous incliner.

Ce qui achevait de rendre M. Pain-Bénit aussi séduisant que possible était la parfaite modestie qu'il montrait à la suite de ses feux roulants, sa bonne grâce à s'effacer devant l'éloge, son peu de respect humain à faire quelque allusion à sa pauvre existence passée de répétiteur dans les collèges de second ordre : ceux de premier l'eussent encore moins compris.

* * *

Vers la fin de l'après-midi, Janot et M. Pain-Bénit allèrent flâner dans la campagne.

Un instant, des perdrix se levèrent devant eux. Janot songea tout de suite à leur sœur, moins farouche, qui se laissait prendre et si bien caresser par Sabala. Ils se dirigèrent, d'un commun accord, vers le bois et la hutte où demeurait la vieille. On était tombé tout à l'heure d'accord avec M. le curé pour ne donner aucune créance à la réputation de sorcière qui planait sur elle, et l'on s'était félicité de ce que, grâce à Janot, les gamins du village se montrassent envers elle moins cruels. Jean de Pèes et sa femme ne manquaient pas maintenant de lui faire tenir quelque secours chaque semaine.

Jamais un beau spectacle de la nature ne laissait M. Pain-Bénit indifférent. Qu'il s'agît d'une fleur ou d'un oiseau, tout de suite l'œuvre d'art qui s'y rapportait jaillissait de sa merveilleuse mémoire, faisait déborder son cœur comme une coupe d'un vin enivrant. Et il vibrait à l'unisson des plus grands poètes.

Lorsque le doux roulement aérien des perdreaux, sur la lande incendiée de soleil couchant, se fût tu, ce vers d'un contemporain se posa en chantant sur les lèvres dont la pourpre restait jeune :

La perdrix de corail chante dans la bruyère...

Et, peu après, grâce à cette faculté qui entrait en jeu d'elle-même, lui chanta le superbe morceau des *Métamorphoses* si bien traduit par Jean de La Fontaine, que l'on ne sait quoi préférer du modèle ou de la copie. Il s'agit de l'épisode où les dieux, étant entrés chez Philémon et Baucis, celle-ci au comble de l'émotion cale la table

boiteuse et veut leur servir à manger sa perdrix chérie qui va chercher un refuge entre les pieds de Jupiter :

Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans...
. . . .
. . . .
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;

Elle en veut faire un mets et la poursuit en vain,
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile.
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

— Mon cher Janot, commenta M. Pain-Bénit, il était donc à peu près cette heure-ci quand Jupiter et Mercure honorèrent de leur présence le couple vétuste. Que La Fontaine a de souffle! On dirait qu'en lui toute la forêt française respire. Apprenez par cœur beaucoup de ces poésies qui élèvent l'âme. Ce n'est point le moindre bénéfice que j'ai retiré d'une tâche en apparence ingrate, tout ce trésor des Muses qui, presque malgré moi, s'est amassé dans ma tête à instruire de petits écoliers!

La nuit tombait, en effet. Mais nos deux amis ne s'en inquiétaient guère, étrangers volontiers aux exigences de l'heure. Janot avait d'ailleurs, en s'en allant, averti ses parents que son maître et lui pourraient bien s'arrêter à Isturitz au retour, et dîner chez sa grand'-mère. M. Pain-Bénit, déjà présenté à la charmante aïeule, l'avait beaucoup séduite par les manières de leur temps.

Mais, sans davantage s'arrêter à ce programme, qui les eût menés un peu loin, ils parvinrent au logis de Sabala, dont les carreaux étaient faiblement éclairés. Ils y entrèrent.

La vieille femme filait la quenouille auprès d'un maigre feu. La tourterelle et la perdrix dormaient, l'une en sa cage, l'autre à terre. Le chat faisait ronron. Elle se leva, heureuse de revoir Janot qui lui présenta M. Pain-Bénit. Celui-ci se comporta avec elle selon les règles de cette courtoisie dont jamais il ne se départait. Elle sourit à un compliment de lui fort bien tourné, offrit des sièges, comprit

sans aucun effort qu'elle avait affaire à l'un de ces gentilshommes Vieille-France qui s'apparentent, de quelque manière, à une race poétique dont sa pauvre mise voilait sur elle la splendeur. Reine dépossédée, il semblait qu'elle fût exactement visée par deux vers de l'Antique :

D'un mendiant Ulysse emprunta la livrée
Dont il ennoblissait la trame déchirée.

Au seul geste dont M. Pain-Bénit découvrait les coques de neige de sa chevelure, s'imposait l'aristocrate des pitons et des flots purs de notre vieille colonie.

La perdrix s'étant réveillée courut d'une aile pointue vers le foyer où bouillait la soupe. Il n'en fallait pas davantage pour qu'à nouveau reverdît et chantât dans la cervelle de Janot et de son maître le poème qui, au cours de cette promenade, les avait occupés et charmés.

L'oiseau qui venait d'apparaître à M. Pain-Bénit lui fit reprendre le fil de l'écheveau d'or qu'il avait, en chemin, commencé de dévider à même le du rouet ronflant des Muses. La classique perdrix, il la retrouvait là. Elle insistait par sa présence comme un vers qui revient à chaque strophe. A n'en point douter c'était la perdrix de Baucis, et Baucis n'était autre que Sabala, Sabala n'était autre que la Baucis d'un Philémon qu'il eût été.

S'adressant donc à elle directement, sans souci de paraître ridicule, il accompagna d'un geste rond et de jeux de physionomie charmants cette déclaration que traduit la prière du vieil homme à ses dieux :

Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels...

O surprise ! Ravissement pour M. Pain-Bénit, dont le cœur sécrétait tout le miel de l'Hymette ! Il entendait, d'une voix claire et pure de source qui jaillit d'entre les buis, Sabala lui donner l'auguste réplique :

Philémon regardait Baucis par intervalles;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras.

Il veut lui tendre aussi les siens et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée :
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée...

Et M. Pain-Bénit, d'un timbre grave, comme d'une cloche qui semble convier à des noces spirituelles :

Même instant, même sort à la fin les entraîne,
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.

Que Janot, en les écoutant, sentait s'aviver en lui le feu sacré ! Il considérait ces nobles êtres, devenus providentiellement ses vieux amis. Et ils lui apparaissaient à part du monde, pareils sans doute par l'âge et les vertus à Philémon et Baucis.

*
* *

Les dieux n'étaient pas là, mais hélas ! ils y vinrent.

Au moment que, pour réaliser la gracieuse légende, Sabala venait de glisser un tesson sous la table branlante où elle avait préparé un repas, Jupiter et Mercure firent irruption dans la cabane. Ils étaient déguisés en Nemrods. Jupiter ressemblait étrangement à un certain comte, chassant à courre un peu dans toute la région, se transportant avec son équipage parfois assez loin de son château de la Côte-à-Crisquet. Quinquagénaire presque, mais d'une allure et d'un port superbe, irrésistible, il avait paru, les cuisses nues, dans un bal de Biarritz, tenant d'une main le sceptre où s'éploie l'aigle et, de l'autre, brandissant une foudre symbolique faite d'un faisceau de banderilles. Quant au Mercure, à peu près du même âge, l'on eût dit le frère siamois d'un certain coulissier ayant trempé dans plusieurs affaires véreuses. Sa figure grimaçante enchâssait un monocle que mâchait son arcade sourcilière. Le nez refait, les oreilles pointues, l'œil vairon, le menton de galoche, le front étroit et ridé comme par une portée musicale, le cheveu dru, le talon ailé pour la fuite, il était d'une taille si exiguë qu'il eût pu se cacher dans une table de nuit !

— Veuillez nous excuser, madame, dit ce dernier à Sabala ; nous avons égaré nos piqueurs et nos chiens, et nous sommes en quête de nourriture.

— Nous sommes morts de faim, appuya Jupiter.

— Messieurs, leur répondit-elle, quoique vous ne soyez point ici dans une auberge, mais dans une hutte isolée, je serai heureuse de vous offrir une hospitalité médiocre mais dorée.

Les dieux n'eurent point l'air de comprendre que cette allusion avait trait à une ode d'Horace. Et ils eurent le manque d'usage de ne point se nommer, encore que Sabala leur eût présenté M. Pain-Bénit et Janot. Celui-ci, surpris par la stature du comte, ne manqua pas de lui prêter tous les attributs fulminants de celui qui, d'un mouvement du front, fait frémir tout l'Olympe — cependant qu'il prêtait au deuxième chasseur le caducée et le pétase. Illusion due encore aux beaux vers qu'il venait d'entendre et qu'il continuait de repasser en lui-même avec une admiration qui leur prêtait la réalité.

Bien qu'ils vécussent, la moitié de l'année, sur la Côte-à-Crisquet, ces dieux, le reste du temps, redevenaient des boulevardiers à Paris. Mais, quand il les eût entendus parler du Mont Parnasse et des Champs-Élysées, Janot ne douta plus qu'il n'eût affaire à deux Immortels, ceux-là mêmes d'Ovide. Et même, un instant, il craignit pour la perdrix de Sabala qui n'eût sans doute pas trouvé entre les orteils du comte la protection que lui accorda Jupiter. Le volatile eut le bon sens de rester coi.

Ce fut surtout Mercure qui, à la fin, alimenta la conversation. Il parla de ses opérations de Bourse, de « cotes », que Janot prit pour les « côtes » du Péloponèse — d'autant que, payant d'audace, il déclara qu'au Casino il ne rencontrait guère que des Grecs. Leur faim et leur soif apaisées, Jupiter et Mercure se retirèrent sans dire merci.

Et M. Pain-Bénit devinant les secrètes pensées de son élève, et le tutoyant pour la première fois :

— Les dieux que tu cherchais ne courent plus le monde. Ils se sont réfugiés dans l'esprit de quelques poètes qui voient en eux quelques fortes passions et des vertus incarnées par le monde païen. Ils ont changé de nom, on les appelle des mufles.

X

La voie de l'humiliation et du triomphe.

A plusieurs reprises, M. Pain-Bénit à qui M. le curé laissait la libre disposition de *l'Argo* avait refait seul, sur la Charmeuse, la prome-

nade qui l'avait tant émerveillé en lui rappelant des souvenirs de jeunesse. Au cours de trois ou quatre après-midi, il n'avait pu rencontrer Rosario à la place où Janot et lui l'avaient laissée. Une nouvelle navigation lui ayant été plus favorable, il n'hésita point à remettre à la jeune fille les vers que Janot avait écrits et signés pour elle :

Rosario est si gentille
Que l'on dirait qu'elle sautille
Comme sautille un rossignol.
Dans le château des Espagnols,
Si elle met une mantille,
On dirait bien qu'elle est la fille
De l'Empereur qui est au Mongol.

M. Pain-Bénit avait d'ailleurs préparé longuement et avec art son geste, ayant à chaque fois emporté, en prévision de l'entrevue, un bouquet auquel le madrigal était lié par une faveur rose. Il s'avança, ramant à la godille, puis, lâchant l'aviron et tenant haut la tête, il projeta, d'un geste arrondi, la gerbe de fleurs et le billet doux qui s'en allèrent choir sur les genoux de la coquette. Elle reçut l'envoi en souriant. Mais lui, déjà, avait salué et, sans attendre autre chose que ce sourire, il se laissa aller à la dérive confiant dans le jeu naturel de l'Amour.

*
* *

A vrai dire, il ne repensa plus beaucoup, les jours suivants, à sa galante manœuvre. Il avait cru devoir en agir ainsi, parce qu'il affectionnait beaucoup Janot. Il jugeait qu'il faut, de bonne heure, cultiver les sentiments les plus purs qui peuvent unir deux cœurs en mariage. D'ailleurs, il trouvait Rosario charmante, tout enveloppée d'une grâce créole, et la poésie de Janot digne d'elle, bien que d'un rythme un peu maladroit. Il continua de donner à son élève des leçons d'idées générales, toujours de la façon la plus curieuse, perfectionnant de plus en plus la méthode du globe terrestre.

La sympathie que lui portaient Jean de Pèes, sa femme et leurs quelques amis, ne faisait que croître chaque jour, si bien que le père de Janot ne supporta plus que l'excellent homme restât davantage dans son mauvais logis. Il voulut qu'il disposât d'un pavillon un peu isolé, dans le parc, où l'on pouvait accéder par une porte basse,

percée dans la muraille et à moitié dérobée par le lierre. Une vieille femme assura le service. Jamais M. Pain-Bénit ne s'était trouvé à pareille fête. Tout ce qu'il désirait lui tombait ainsi du ciel : une certaine solitude ; le moyen d'être discret vis-à-vis de ses bienfaiteurs, qui utilisaient une autre entrée ; la proximité de l'église où il se rendait tous les matins. L'installation fut vite faite.

Il était maintenant établi que le dimanche réunissait à la table des Jean de Pèes, matin ou soir, leurs intimes. L'aïeule si distinguée d'Isturitz assistait parfois aux repas, toujours très intéressée par M. Pain-Bénit. Et l'étrange Sabala n'était jamais oubliée au lendemain de ces réunions dont on la faisait profiter largement.

La saison était belle. Les Espagnols, plus que de coutume, prolongeaient leur séjour. De quelle manière germa, fleurit et fructifia, dans le cœur de Rosario, la poésie que M. Pain-Bénit y avait semée en la lançant au-dessus de la proue de *l'Argo*, nous l'allons voir.

Les invités habituels de Jean de Pèes étaient, ce soir-là, plus qu'au complet, puisque, outre la grand'mère, le curé, MM. Pain-Bénit et Règletout, avaient pris place à table, tout frais émoulus de leur voyage de noces, M. Le Chouant de la Socière lui-même, l'examinateur amoureux, et sa jolie et plantureuse femme dont il avait pris enfin possession. Le couple, arrivé dans l'après-midi, avait accepté de Jean de Pèes l'hospitalité jusqu'au lendemain.

M. Pain-Bénit se montra, si possible, encore plus spirituel et profond que de coutume. Tout naturellement, la présence de M. et Mme Le Chouant de la Socière l'amena à disserter de l'Amour. Tous étaient suspendus à ses lèvres. Il parla tout d'abord du Paradis terrestre, des eaux qui le parcouraient, des arbres aux palmes généreuses, des cerfs tranquilles sous la royauté de leurs bois, des oiseaux mélodieux, du beau couple qui passait sur un fond de cyprès en dessinant sa courbe. Au soleil régulier ne manquait pas un rayon. La mort n'existait pas. Dieu parlait à Adam et Ève. La joie luisait dans la rosée. Hélas ! Le diable s'en mêla, le serpent aux écailles changeantes inocula son venin à la terre. Mais foin du Janséniste qui soutiendrait qu'aucune parcelle de beauté n'a résisté dans l'homme qu'a divinisé Notre-Seigneur Jésus-Christ !

— Admirez, disait M. Pain-Bénit en faisant un geste large, admirez la somptueuse saison où nous vivons, l'automne qui nous fait pressentir tout le trésor du ciel, et qui n'est que le printemps, l'annonce

de la mort bienheureuse des justes ; considérez l'hiver qui, sous la haie, dévoile, à qui sait observer, de vertes pousses dont la vigueur nous assure d'un renouveau éternel : le renouveau des vergers blancs où Dieu fait signe aux fiancés d'engager leurs cœurs, pour qu'ils s'embrasent et lancent aux quatre vents du monde, comme font les grenades, leurs enfants plus beaux que des rubis.

L'émotion était indicible. La grand'mère et M. le curé retenaient leurs larmes. Jean de Pèes paraissait plus solennel encore que d'habitude. Alphonse Règletout applaudissait. Les jeunes époux s'embrassaient. Mais le plus fier d'être l'ami d'un tel maître était Janot qui buvait en silence à cette source ombragée de pensées.

— Je me flatte, poursuivait M. Pain-Bénit en attaquant une deuxième aile de perdreau, d'avoir vu le jour presque sous la même latitude où se levèrent les étoiles de Paul et Virginie. Ah ! les nouveaux venus peuvent pourfendre le romantisme ! Je leur souhaite ce génie ensoleillé ! Janot, tu laisseras parler ton cœur ; tu ne feras pas du plus noble des sentiments humains une chose vénale ; sous la garde de ton ange gardien, tu n'as rien à redouter : tu es poète !

Miracle de l'éloquence et de l'inspiration ! Ce mot « poète », qui déchaîne habituellement le sarcasme et l'insulte, fit passer un frisson dans le cœur de ces braves gens.

Le repas s'était prolongé. Il pouvait être dix heures. On venait de se rendre au salon pour y prendre le café préparé selon la recette créole de M. Pain-Bénit. La porte se rouvrit comme si elle allait voler en éclats, livrant passage à un être sombre qui se tint tout d'abord au milieu de l'assistance médusée. Sa fureur le rendait fantastique. Il brandissait une canne, d'ébène ainsi que sa barbe, ne songeait même pas à ôter devant les femmes qui étaient là son gigantesque chapeau bolivar. On eût dit de l'un des bisons des grottes d'Isturitz. C'était le père de Rosario.

D'un coup d'œil, il reconnut M. Pain-Bénit qu'il avait plusieurs fois aperçu à la messe. Il alla droit à lui qui se tenait debout, fort digne dans son habit bleu barbeau à boutons d'or. Et le brutal Espagnol se mit, étant d'une taille bien au-dessus de la sienne, à le menacer en imprimant à son bâton funèbre un moulinet vertigineux.

On crut d'abord à quelque cauchemar. On se taisait, à la limite de la stupéfaction. Qu'eût-on dit à cet énergumène en qui Jean de

Pèes eut peine à reconnaître le gentilhomme réservé avec qui il avait causé de choses sérieuses. Il conclut à quelque accès de furieux délire. En effet, l'on entendit bientôt l'hidalgo glapir tel qu'un chacal et, dans un langage inarticulé, rendu cocasse par des barbarismes sans nombre, des accents toniques imprévus, des finales discordantes, des interjections de pivert, des cocoricos provocateurs, invectiver M. Théodore Pain-Bénit.

Celui-ci demeurait si parfaitement impassible que l'on eût dit d'un Neptune peint par Daumier et réfléchissant le calme au milieu de la tempête. Non seulement il ne lâcha pas la tasse qu'il tenait, mais sa main n'eut pas un tremblement.

Le fanatique cependant continuait de vociférer, dans son patois franco-ibérique de poissarde ou de muletier, des insultes que je traduis en les atténuant :

— Sombre disciple de Mercure ! Corrupteur de la jeunesse ! Socrate ! Cynique Diogène ! Marchand d'esclaves qui viens glisser dans le sein de ma fille Rosario les impudiques désirs d'un enfant vicieux et polisson !

C'est ainsi qu'il qualifiait Janot, signataire du madrigal.

— Vieux Silène obèse comme l'outre qu'il va vider ! Carogne ! Rosse tout au plus bonne à être encornée par le taureau, ou sucée par les sangsues ! Galérien maudit qui oses me traiter de Chinois ou de Mongol ! Chien de Constantinople ! Bouc du Guipuzcoa ! Suppôt du diable !

Lorsqu'il eut poursuivi de la sorte pendant un mauvais quart d'heure, sa voix était épuisée par la fureur.

Seulement alors, il s'entendit répondre par M. Pain-Bénit, d'un ton olympien, si calme et réservé qu'il évoquait un grand calme sur l'océan.

— Monsieur, vous me faites songer au comte don Gormas, le père de Chimène.

Cette déclaration magistrale eut pour effet immédiat d'asseoir, car il s'affaissa littéralement, le père de Rosario sur une sorte de prie-Dieu où il demeura comme anéanti.

Et maintenant c'est M. Théodore Pain-Bénit, ne laissant pas de déguster son anisette à petites gorgées, qui, de toute sa petite taille, dominait son provocateur. Il fit attendre un instant la suite de sa magistrale défense qu'un mortel silence sollicitait. Il ne la donna point qu'il n'eût fait signe à Janot de se lever pour qu'il vînt prendre son verre et le rapportât sur le plateau.

— Très noble seigneur, dit-il enfin au père de Rosario, vous me permettrez, tout comme si nous nous trouvions devant le Conseil du Roi, de produire, en toute sérénité d'âme, à la bienveillante assistance, l'unique pièce du procès que vous me faites, et qui m'a valu le choix d'épithètes que nous voulons bien oublier. Vous retenez certainement, en votre possession, ce document qui vous a induit en un état si fâcheux, soit que votre fille Rosario vous l'ait remis d'elle-même, soit que ce triste Orvietta, dont m'a entretenu Janot, l'ait arraché ou volé à sa destinataire à qui j'ai cru pouvoir, sans le moindre scrupule, le faire parvenir.

Veuillez tous, vous y compris, Seigneur de la riante Andalousie, conclure, après m'avoir entendu verser aux débats ce madrigal que je sais par cœur :

Rosario est si gentille
Que l'on dirait qu'elle sautille
Comme sautille un rossignol
Dans le château des Espagnols
Si elle met une mantille
On dirait bien qu'elle est la fille
De l'Empereur qui est au Mongol.

L'auteur en est Janot. Je suis fier de le féliciter ici d'un essai harmonieux où il a su laisser percer le sentiment le plus chaste. Nous sommes loin des grivoiseries, sinon des obscénités, à quoi donnent lieu, la plupart du temps, ces sortes de déclarations, dans le monde des potaches et des vieux chasseurs.

Se portant plus avant encore vers l'Espagnol toujours prostré, dont la canne gisait à terre :

— Monsieur, lui demanda-t-il d'un air sévère, monsieur, qu'en pensez-vous?

Comme le père de Rosario se taisait, M. Pain-Bénit reprit le poème qui, cette fois, fut couvert d'applaudissements par les intimes, et la parenté même. Puis il le commenta presque vers par vers :

— Voyez-vous la gracieuse enfant jouant à la marelle ou, tout bonnement, sautant à pieds joints sur le sable de l'allée où déferle la lave des géraniums? Et quelle délicate attention de sous-entendre que Mlle Rosario possède la voix du rossignol, du chantre nocturne aimé d'Hafiz, de Shakespeare et d'Alfred de Musset, le bulbul des

lakistes? Quel mal, quelle lubricité trouvez-vous à cela? N'eût-il été vraiment dommage que l'inspiratrice d'une telle poésie en ignorât? Et le beau vers qui suit :

Dans le château des Espagnols...

Quelle fierté! Quelle solennelle évocation d'un Escurial! Quel bonheur, monsieur, rendu à votre insigne race! A vous les parcs de Gamache, les lauriers-roses, les frondaisons obscures, les fêtes vibrantes de guitares, le refrain populaire :

Il y a deux baisers que je n'oublierai jamais,
C'est le premier que tu m'as donné
Et le dernier que m'a donné ma mère!

A vous les hommages que l'on ne décerne qu'aux princes du sang! A voux l'enthousiasme qui gonflait les flancs et les voiles de l'Armada!

Et les vers suivants :

Si elle met une mantille
On dirait bien qu'elle est la fille...

— Mais, je vous le demande, Seigneur, cette mantille, ne la voyez-vous point parer, comme d'une auréole, le front de votre auguste épouse, ainsi qu'elle a jadis orné celui de vos aïeules saintement étendues sous les dalles de vos églises, et qui attendent la résurrection :

...On dirait bien qu'elle est la fille
De l'Empereur qui est au Mongol.

— Eh quoi! Après le *sursum corda* qui précède, n'est-ce pas ravissant que de faire intervenir la grâce des mousmés, les nuances de l'aurore sur les cerisiers en fleurs? De quel péché Janot s'est-il rendu coupable?

Et, souriant et bonhomme, M. Pain-Bénit ajouta :

— Que celui qui n'a point péché lui jette la première pierre!

Ce coup fit déborder le vase. M. Règletout s'était levé. Ne sachant de quelle manière témoigner de son admiration à celui qui lui appa-

raissait, enfin, dans ce monde, comme l'homme parfait qu'il avait en vain cherché, il lui prit les mains. Et, dans son effusion, il alla embrasser le curé.

— Très gracieux chevalier, termina M. Pain-Bénit, cette fois en touchant l'épaule du père de Rosario, croyez-vous que votre délicieuse infante pût agréer un hommage plus dépouillé d'artifice et de vilenie que celui-là?... Était-ce donc à ce jeune *toro* d'Orvietta, qui court ici les bohémiennes, et qui a manqué d'assassiner Janot, qu'incombait l'honneur de le lui adresser?

Le père de Rosario s'était relevé. Il était plus pâle encore qu'à l'arrivée. Il s'était décidé à enlever son couvre-chef. Il jeta tout autour de lui un coup d'œil effaré, languide et confus. Il porta une main à son front comme pour dissiper un mauvais songe.

— Oh! pardon, fit-il; pardon pour mes incongruités, pour mon injustice, pour ma balourdise, pour mon inconsciente hypocrisie mondaine. Je viens d'entendre une voix vraiment pieuse, d'un maître tel qu'il ne m'a jamais été donné par aucun maître de meilleure leçon. Je fus plus bête que l'âne de Sancho Pança. Le madrigal est exquis.

Il se dirigea vers Janot. Il le pressa sur son cœur avec fougue. Et, après avoir baisé les doigts des femmes, serré à la leur déboîter la main des hommes, il prit la porte en criant :

— J'ai compris! Mon intelligence s'est ouverte grandement. Braves et dignes gens! Bon petit! Magnifique Pain-Bénit! Rosario, enfant légère sous la domination exécrable de ce Carlos brouto, brouto, broutissimo, à qui je vais donner de la cravache dès ce soir, en le renvoyant à tous les diables du meurtre et de la luxure!

C'est du jeune Orvietta qu'il s'agissait.

Théodore Pain-Bénit et son élève triomphaient grâce, encore une fois, à la poésie.

FRANCIS JAMMES.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA LIBERTÉ DE LA MER

L'opinion française ne s'est pas émue outre mesure de la proposition de M. Kellog, visant la suppression des sous-marins. Sans doute n'a-t-elle pas eu tort si on considère seulement l'effet direct de la manifestation. Le sous-marin en a vu bien d'autres. Ses adversaires n'ont pu triompher dans les circonstances les plus favorables, au lendemain de la guerre, alors qu'on ressentait toute la réprobation provoquée par les méthodes implacables des Allemands. C'était l'occasion unique de réussir une attaque brusquée. Maintenant les puissances très fortes mais peu nombreuses qui revendiquent la domination de la mer se heurtent à la résistance passive des nombreux petits qui espèrent trouver sous les flots des moyens de se défendre. Le submersible ne bénéficie pas seulement d'une auréole romanesque. Il est catalogué l'arme des pauvres et des faibles. C'est une illusion qui peut surprendre après les enseignements d'hier. Si la guerre a montré une chose, c'est bien la stérilité d'une tactique navale purement défensive et aussi l'impossibilité de rétablir l'équilibre des forces par de petits navires, même bénéficiant de la surprise de l'immersion, même maniés avec une violence sans exemple. La poussière navale ne peut être efficace que si elle rachète la faiblesse des unités par le nombre. Alors où est l'économie? La guerre à bon marché est une absurdité qui n'a d'égale que la prétention d'humaniser la guerre. Ce n'est pas le trait le moins curieux de notre époque de voir un de ses sophismes se dresser précisément contre l'autre. Or, c'est

ce qui se produit. A l'arme du pauvre on oppose les immortels principes, la fraternité qui conduit au désarmement, la chimère égalitaire, la liberté surtout laissée à chacun de subir la loi du plus fort.

Voilà précisément le leurre tendu aux naïvetés par les combinaisons fort pratiques qui se dissimulent sous le masque humanitaire. N'est-il pas tout à fait caractéristique que l'offensive contre les sous-marins coïncide avec le projet de supprimer la guerre... sur le papier? N'est-il pas plus caractéristique encore que la reprise par les Américains d'une idée essentiellement anglaise coïncide avec un programme naval qui ne paraît pas, à première vue au moins, s'inspirer de sympathies particulières pour la Grande-Bretagne? A la réflexion, on découvre que tout cela s'enchaîne assez bien. Contrôle des mers, suppression de la guerre contre les navires de commerce, réalisation de la liberté des mers selon la conception anglo-saxonne, héritière de la paix romaine par l'hégémonie des forces navales de surface mise à l'abri de toute attaque. L'Union Jack et la bannière étoilée associées pour faire la gendarmerie de l'Océan. Voilà le programme!

Nous voyons venir les objections. On parle de collaboration de l'Angleterre et des États qui se partageraient la domination des mers. Le projet a bien été esquissé à la conférence de Washington, mais ne s'est-il pas brisé depuis et n'avons-nous pas vu à la conférence navale de Genève l'idée de rivalité prendre sa place? Le programme naval américain n'est-il pas le début d'une nouvelle course aux armements? Qu'on se rappelle seulement les avertissements de l'amiral Plunkett. L'Amérique suit une politique qui conduit à un conflit avec l'Angleterre.

Certes la chose n'est pas impossible. Il ne faut jamais affirmer que les hommes ne se laisseront pas entraîner à des folies. Nous en avons fait hier une dure expérience. Les États-Unis subissent assurément une poussée d'expansion qui les conduit à chercher partout des débouchés, à mener une concurrence ardente contre les positions prises sur les marchés. L'intransigeance qu'ils ont manifestée à Genève et la résolution subséquente de construire une flotte de croiseurs capable d'égaler au moins celle de la Grande-Bretagne, indiquent l'intention d'assurer par la force la liberté des communications maritimes. Tout cela est parfaitement exact. Reste à savoir si cette poussée trouvera en face d'elle la résistance qui seule détermine le choc. Suivant un des plus vulgaires aphorismes du répertoire de M. Briand, « pour se battre il faut être deux, soi-même et le voisin d'en face ». Rien ne dit que les Anglais soient disposés à ce jeu. Tout au contraire, la nécessité de l'entente avec l'Amérique est un des postulats de leur politique. Si redoutable que puisse être pour eux la

concurrence transatlantique, ils savent qu'elle échappe à l'arbitrage des armes. Au programme naval américain, ils ont riposté en supprimant deux croiseurs cette année et un d'avance pour l'année prochaine. A Londres, on considère le désaccord qui s'est manifesté à Genève comme purement technique. Les Américains veulent des grands croiseurs, les Anglais préfèrent les petits, ce n'est pas une raison de se battre surtout quand on a les mêmes intérêts.

Ici nous voyons surgir une autre objection. Les mêmes intérêts, dites-vous; pourtant les conditions diffèrent essentiellement. L'Amérique, état continental, l'Empire britannique, état insulaire. Voilà pour le coup une différence qui est purement apparente. Sur l'atlas, l'Amérique est peut-être un continent; dans la réalité de la vie, les États-Unis occupent une position essentiellement insulaire, en ce sens que l'on ne peut songer à les atteindre que par la mer. Ils sont même, à ce point de vue, dans une position beaucoup plus avantageuse que la Grande-Bretagne parce qu'ils sont un État insulaire qui a à peu près tout ce qu'il lui faut pour se suffire à lui-même. Les Anglais, au contraire, n'ont pas quatre mois de vivres et encore moins de matières premières.

Un intérêt commun crée donc entre les deux pays un lien dont nous verrons sans doute la force s'affirmer de plus en plus. Pour tous deux, la liberté du commerce maritime est une question vitale. Pour tous deux, cette liberté suppose le contrôle de la mer. Pour tous deux, elle ne peut mieux se développer que sous le régime de la fructueuse neutralité. Nous découvrons ici la base fondamentale de la politique anglo-saxonne. Plus de guerre. A quoi bon? puisqu'il n'y a pas de raison d'en faire. L'ère des compétitions territoriales est passée. L'heure est aux grandes combinaisons d'affaires qu'on ne règle pas à coups de canon. Tant pis pour ceux qui s'attarderaient à réveiller de vieilles querelles. Les maîtres de la mer ne s'en désintéressent certes pas, car ils peuvent être exposés à en subir les contrecoups, surtout sous la forme des engins sous-marins insidieux. Mais ils entendent garder toute leur liberté d'action. Pour rien au monde ils ne voudraient assumer le rôle de gendarmes navals de la S. D. N. C'est avant tout pour rester les arbitres indépendants de la liberté de la mer qu'ils se dérobent à toutes les précisions de la solidarité internationale, qu'il s'agisse d'engagements, de pactes ou de sanctions.

Mais c'est aussi pour obéir à leur conception du problème de la sécurité. Chaque nation a ses inquiétudes d'avenir qui correspondent aux enseignements du passé. Pour nous Français, en dépit de tous les Locarno, le danger reste la possibilité d'un retour offensif du germa-

nisme. Les Anglais, eux, n'oublient pas qu'ils ont failli périr par la perte du contrôle de la mer. Leçon d'autant plus intéressante que jamais les conditions d'une grande guerre n'ont été aussi favorables aux puissances navales qu'au cours de la dernière épreuve. Tout le monde derrière elle, c'est-à-dire la possibilité de régenter les flots à leur guise, surtout après l'entrée en scène des Américains. Toutes les protestations des neutres pris entre le marteau et l'enclume, étouffées par le retentissement des provocations de barbarie. Une position unique puisqu'il était possible d'étreindre l'adversaire sans risquer les précieux cuirassés hors des ports rien qu'en fermant des passages aussi étroits que l'entrée de la Manche et de la mer du Nord et le Pas de Calais. Pourtant, malgré tous ces avantages, la Grande-Bretagne a senti le vent de l'abîme. Elle a vu tout le trafic de l'océan Indien paralysé pendant des semaines par les exploits du seul *Emden*. Elle a vu des corsaires forcer le blocus le plus hermétique et rafler des centaines de milliers de tonnes dans l'Atlantique. Surtout elle a éprouvé l'angoisse de mort au début de 1917 quand les sous-marins allemands abattaient plus d'un million de tonnes par mois. Elle sait aujourd'hui que ces résultats ont été obtenus avec des forces minimes, l'Allemagne n'ayant jamais pu mettre en ligne à la fois plus d'une cinquantaine de submersibles. De telles leçons ne s'oublient pas.

Ni les Anglais, ni les Américains ne souhaitent de guerre. Mais les uns et les autres sont parfaitement décidés, si jamais un conflit éclatait, avec ou sans leur participation, à fixer les conditions de la guerre navale.

La belle affaire, dira-t-on! N'en a-t-il pas toujours été ainsi? Les plus belles théories des Grotius et des Puffendorff ont-elles dépassé les limites des cabinets des juristes? Pour la guerre sur terre on était arrivé à adopter certains principes, que l'on s'accusait régulièrement de violer, mais qui s'adaptaient relativement aux opérations limitées des armées de métier. Il a fallu arriver aux guerres démocratiques et totales pour voir les progrès de la science et le paradoxe égalitaire ramener la barbarie. Les conditions de la guerre navale sont revenues, elles aussi, en arrière, mais de moins loin. Jamais on n'avait pu aller jusqu'à fixer le régime de la propriété privée. La Déclaration de Paris de 1856 avait bien adopté le principe d'après lequel le pavillon couvrait la marchandise, sauf la contrebande. L'Angleterre s'y était ralliée, satisfaite d'obtenir la suppression de la guerre de course. Que dire alors des belles combinaisons, envisagées à la veille même de la guerre, par la conférence de Londres, pour fixer les règles du blocus, déterminer la contrebande condition-

nelle et absolue? Tout cela s'est volatilisé dans la fumée des premiers coups de canon.

Les Américains ont toujours été les champions du principe de la liberté de commerce sur mer en temps de guerre. Ils y sont restés fidèles au point de refuser leur adhésion à la Déclaration de Paris, jugée insuffisante. Ils ont dû déchanter au moment de la guerre de Sécession. La France a fait exactement de même. On n'a pas oublié les incidents survenus, en 1911, pendant la guerre de Tripolitaine, le *Manouba*, le *Carthage*. La France a protesté. Cela ne l'a pas empêchée de reprendre, dès le début de la guerre, l'exercice le plus strict du droit de visite et l'application la plus rigoureuse de la doctrine du voyage continu. Quelle est d'ailleurs la doctrine, même consacrée par la plus longue expérience, qui n'ait pas été balayée dans la rafale d'une tempête sans précédent? Les neutres ont connu toutes les épreuves : leurs navires coulés par les Allemands, leur commerce arrêté par les Alliés, leurs pavillons obligés de se soumettre à toutes les exigences, jusqu'au moment où certains ont vu contingenter jusqu'à leur alimentation.

Pour une fois on a passé par-dessus toutes les règles. Est-ce à dire qu'il en sera toujours de même, que les belligérants pourront toujours invoquer leurs nécessités? Une observation s'impose. La guerre de 1914 a été ce qu'elle a été, uniquement parce que les neutres ont dû subir les volontés des maîtres de la mer. Ils n'ont même pas pu tenter de se grouper dans une de ces ligues analogues à celle qui décida Pitt à lancer contre Copenhague l'escadre de Nelson. Combien la situation aurait été différente si les neutres avaient pu se grouper autour d'une puissance forte. On l'a bien vu jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis. Il a fallu user de ménagements. Le résultat a été de paralyser le blocus et de prolonger la guerre de deux ans. Qu'aurait-ce été si l'Angleterre avait été, elle aussi, neutre? Et elle espère bien l'être la prochaine fois.

Rien ne le prouve mieux que l'évolution de sa doctrine de guerre navale. Le temps n'est plus où l'Angleterre se flattait orgueilleusement de faire tout plier devant les caprices de ses navires de guerre. Au temps de la marine à voile, il était relativement facile de surveiller les grandes avenues de la mer. Tout a changé avec l'avènement de la marine à vapeur et bien plus encore avec le développement intensif des marines modernes. Quand on se souvient que cent quatre croiseurs alliés, plus soixante-quinze grands paquebots armés ont été employés à la surveillance de l'Atlantique dans la dernière guerre, on peut se demander quelle défense efficace pourraient assurer contre un adversaire sérieux les soixante-dix croiseurs dont l'Angleterre

était disposée à se contenter à la conférence navale de Genève.

Difficulté de protéger le commerce et désir de profiter de la neutralité. Ces deux préoccupations conduisent beaucoup d'Anglais à adopter, dès maintenant, la thèse américaine sur la liberté de la mer. Il y a des antécédents. Dès le milieu du siècle dernier, la thèse était soutenue par Cobden. Nous l'avons vue reprise à la veille de la guerre par Loreburn et plus récemment par lord Birkenhead. L'idée est certes très séduisante. Les navires de commerce, non armés, aussi bien ennemis que neutres, échappent à la capture en haute mer. Ainsi le trafic maritime subit le minimum d'entraves. Les affaires peuvent continuer. La propriété privée est sauvegardée. Pourtant les nécessités de la guerre sont réservées. La contrebande de guerre tombe sous le coup de la saisie. Le blocus doit être respecté, à la seule condition d'être effectif. Quoi de plus honnête en apparence?

Mettez-vous en face des réalités. Ces règles aboutissent tout simplement à la paralysie des faibles et à la libre fantaisie des forts. Un faible ne pourra pas imposer sa définition de la contrebande. Il verra contester l'effectivité de son blocus. Sa seule ressource sera de voir l'ennemi continuer à s'enrichir par le commerce. Au contraire, un belligérant fort ne manquera pas d'arguments dans les conditions de la guerre moderne pour étendre indéfiniment la liste de la contrebande. Il paralysera le commerce de l'ennemi tout en se réservant lui-même toutes les licences. C'est pour le coup qu'il ne pourrait plus être question de guerre de course sous-marine.

Cette manière de réduire à l'impuissance les engins insidieux est plus redoutable que l'offensive directe de M. Kellog. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle se présente sous des dehors humanitaires. C'est pourquoi nous ferons bien de veiller, d'autant plus que les Français ont toujours été singulièrement indifférents à l'égard des problèmes de la guerre navale. Les intrigues du désarmement terrestre les trouvent encore en éveil. Du côté de la mer, par contre, ils ne voient plus de danger. Ils ne conçoivent pas de politique autre que celle de fidèles seconds de l'Angleterre. Vous étonneriez bien des gens en leur disant qu'un tel état d'esprit de la part d'une puissance qui a le second empire colonial du monde et dont la défense continentale même dépend de la mer, équivaut presque à une abdication d'indépendance. Défions-nous du mirage de la liberté des mers.

SAINT-BRICE.

Le Suffrage universel au Japon.

Au cours de la session du printemps 1925, le Parlement japonais (Chambre des députés et Chambre des pairs) adoptait une loi sur le suffrage universel qui abrogeait le suffrage censitaire, le seul en usage jusque-là. Cette loi a été appliquée pour la première fois, lors des élections aux conseils généraux, fin septembre 1926. C'est également suivant ce mode de suffrage qu'auront lieu, en 1928, les élections des députés. L'adoption du suffrage universel constitue pour le Japon une expérience intéressante.

Au commencement de l'ère Meiji, presque au lendemain du renversement du Shogunat, feu Meiji Tennô publiait un manifeste qui est considéré comme la charte du régime restauré. Le premier article en est ainsi libellé : « Susciter sur une vaste échelle des assemblées délibérantes, et, pour le règlement des affaires, tenir compte de l'opinion publique. » Le 12 octobre 1881, le Mikado promettait l'octroi d'une Constitution pour 1890. De fait, la Constitution promise était promulguée le 11 février 1889.

Elle place l'autorité suprême dans la personne des Empereurs, lesquels consentent à exercer le pouvoir législatif avec le concours d'une Diète ; mais sa sanction — qu'il peut d'ailleurs refuser — rend seule les lois exécutoires. L'Empereur édicte toutes les ordonnances réglant l'application des lois. Il convoque la Diète, la proroge ou la dissout à volonté. La Diète se compose de la Chambre des pairs (Kizokuin) et de la Chambre des députés (Shûgiin). Elle doit être convoquée chaque printemps pour une période de trois mois, mais en dehors de cette session régulière, elle peut l'être pour une session extraordinaire, généralement très courte, juste le temps nécessaire pour entériner les lois d'extrême urgence. Les ministres sont responsables devant les Chambres et surtout devant le Mikado ; car il possède théoriquement le pouvoir suprême, et dispose de plusieurs moyens constitutionnels pour se passer du concours des Chambres, quoiqu'il n'en use de plus en plus qu'avec discrétion.

Les Chambres sont surtout compétentes en matière fiscale. Tout impôt nouveau, toute modification d'impôt, tout emprunt, toute mesure financière extraordinaire doivent être votés par le Parlement. Telle est du moins la lettre de la Constitution ; car, en fait, nul, sauf les personnes investies de la confiance du Mikado, ne peut savoir si le budget n'est pas truqué. On a l'impression que le gouvernement lève beaucoup plus d'impôts que la loi n'en autorise, et le Parlement n'exerce aucun contrôle sur l'emploi des sommes recueillies. C'est ainsi que dans le plus grand secret se constitue un trésor de guerre qui doit être assez considérable.

Les projets de loi préparés par des bureaux de légistes attachés

à chaque ministère sont discutés rapidement par les commissions parlementaires, et adoptés tels quels sans discussion ni amendements ; c'est tout juste si, avant la lecture qui en est faite en pleine Assemblée, les députés se permettent de poser des questions aux ministres. Dans ce cas généralement, ils font preuve d'incompétence ; la discussion dévie à peu près toujours. Le compte rendu des séances du Parlement japonais donne l'impression d'une suite de misérables petites querelles de personnes, qui vont facilement jusqu'aux insultes et aux coups. Parfois, la galerie y prend part. Il y a deux ans, un spectateur jeta un serpent dans l'hémicycle. Dans une autre circonstance, une groupe d'auditeurs fit un tel bruit que le président leva la séance ; et la session fut interrompue pendant plusieurs jours. C'était à se demander si le ministère n'avait pas organisé lui-même ce hourvari pour gagner du temps. Au fond, le Parlement japonais n'est qu'une Chambre d'enregistrement, le véritable travail se fait ailleurs : bureau des ministères, conseil privé de l'Empereur, commissions parlementaires. Le ministère en exercice prend à tâche, d'abord d'être agréé par la Chambre des pairs dont l'influence reste prépondérante, quoiqu'elle ne s'exerce pas ostensiblement.

La première loi sur l'élection des membres du Parlement date du 11 février 1889 (Meiji 22). La loi de 1889 fixait à 300 le nombre des députés. On avait adopté le système anglais des circonscriptions urbaines et rurales. Chaque ville de plus de 30 000 habitants, jouissant de l'autonomie municipale, avait droit à un député ; on lui attribuait un représentant supplémentaire par fraction de 130 000 habitants. Un tableau annexé à la loi déterminait le nombre des députés accordé à chaque circonscription rurale, en tenant compte dans une certaine mesure du chiffre de sa population.

Étaient électeurs les citoyens âgés d'au moins vingt-cinq ans, résidant dans la circonscription depuis plus d'un an, et qui payaient 15 yens d'impôt direct d'État. Cela faisait 450 000 électeurs environ. Au Japon, c'est la municipalité qui se charge de la perception des impôts directs. Elle retient la part fixée pour les besoins de la commune et transmet au département (Ken) ou à l'État les sommes qui leur reviennent. La part de l'État est toujours la moins importante. Ceci nous explique qu'à l'époque où le pouvoir d'achat du yen était cinq fois plus élevé que maintenant, il y eut un nombre relativement minime de citoyens payant 15 yens d'impôts directs d'État.

Les chefs de maisons nobles n'étaient ni électeurs ni éligibles, pas plus d'ailleurs que les militaires en activité, les instituteurs, les ministres des divers cultes, les magistrats, les employés de police. Les fonctionnaires ne pouvaient exercer leurs droits électoraux dans les districts où leurs fonctions les appelaient à intervenir.

C'était très bien pour le peuple japonais d'être mis en possession d'une Constitution et d'un Parlement. Mais un Parlement ne sau-

rait fonctionner sans partis politiques. Or, dans le Japon de 1889, les électeurs constituaient un groupe social homogène de gens ayant mêmes intérêts, mêmes idées, n'étant séparés par aucune divergence politique sociale ou économique bien sérieuse. Même homogénéité parmi leurs représentants. La situation n'était donc guère favorable à la formation de partis politiques.

Fort heureusement, foisonnaient les personnages importants, désireux d'occuper la place de premier ministre ; les aspirants ministres étaient de leur côté fort nombreux ; plus nombreux même que les portefeuilles disponibles. L'ambition ou le patriotisme (comme l'on voudra) des politiciens sauva la situation. Autour de chefs de file se groupèrent des clientèles, qui, se constituant en partis, adoptèrent la logomachie en honneur dans les autres pays, sans songer le moins du monde à tirer de cette logomachie un programme d'action quelconque. C'était un vêtement que les Japonais adoptaient en même temps que le pantalon, la redingote et le gibus, pour faire figure de peuple civilisé.

C'est ainsi qu'Itagaki fonda le Jiyûtô ou parti libéral, d'inspiration française, et le comte Okuma jetait de son côté les bases du Kaishintô, se rattachant aux idées anglaises. Nominalement, le premier était plus avancé et le second plus modéré. Le Jiyûtô inscrivit le suffrage universel parmi les articles de son programme, mais il jugea toujours que le Japon n'était pas encore mûr pour son adoption.

Le 29 mars 1900 (Meiji 33) une loi abaissait le cens à 10 yens. On obtint ainsi environ 984 000 électeurs. La même année, le marquis Itô fondait le parti Seiyûkai avec certains éléments du parti libéral. Son rival, le duc Katsura, pour lui faire pièce, transformait le Kaishintô en Dôshikai : toujours deux clientèles autour de deux chefs de file, qui ambitionnaient le pouvoir.

La première proposition de la loi sur le suffrage universel fut déposée lors de la dix-huitième session Meiji 36 (1903), à la veille de la guerre russo-japonaise. Son auteur, Itakura Chûgai, faisait remarquer que, sur un chiffre global de 160 millions d'impôts directs d'État, les cédules supérieures à 10 yens comptaient seulement pour 60 millions ; les contribuables n'étaient donc pas suffisamment représentés au sein du Parlement. Son discours s'acheva dans l'indifférence universelle, ne soulevant ni opposition ni applaudissements.

En 1911 la Chambre des députés adopte un projet de loi qui est rejeté par la Chambre des pairs.

Le 11 février 1919, tombait le trentième anniversaire de la promulgation de la Constitution. Les milieux universitaires s'agitèrent bruyamment en faveur du suffrage universel. Ces campagnes eurent leur écho au sein du Parlement ; mais celui-ci se borna à abaisser le cens à 3 yens d'impôt foncier d'État ; ce qui porta le nombre des électeurs à 3 millions.

Au cours du printemps 1920, dépôt d'un projet de loi. Il recon-

naît le droit de suffrage à tout citoyen japonais, âgé d'au moins vingt-cinq ans, qui jouit d'une situation indépendante, terme vague autour duquel on discute avec acharnement sans parvenir à déterminer les catégories de personnes qui remplissent cette condition. Le projet de loi ayant été repoussé par la commission parlementaire, le ministre Hara dissout la Chambre et en appelle au pays, qui renvoie une majorité favorable au suffrage universel. Cette majorité se recrutait d'ailleurs au sein de tous les partis.

A cette date, l'échiquier politique se présentait ainsi : le vieux Seiyûkai, 281 sièges ; le Kenseikai, succédané du précédent Dôshikai, 108 sièges ; le Kokumintô, 29 ; plus 49 indépendants.

En 1921, le Kenseikai et le Kokumintô présentent, chacun de leur côté, un projet de loi. Le Seiyûkai était peu enthousiaste d'une réforme électorale qui risquait de lui faire perdre sa prépondérance, mais il n'osait pas non plus prendre position ouvertement contre elle ; il se borna à repousser l'un et l'autre projet. Il suivit même tactique en 1922. Le Kenseikai et le Kokumintô, grands partisans du suffrage universel, ne parvenaient toujours pas à s'entendre sur l'interprétation qu'il convenait de donner aux mots « citoyen jouissant d'une situation indépendante ». Pendant que l'on discutait âprement, voilà que le premier, Hara, chef du Seiyûkai, est tué par un petit employé de gare qui n'avait même pas vingt ans, et dont la tête était farcie de diatribes politiques contre le Seiyûkai réactionnaire. Takahashi succède à Hara comme premier et chef du Seiyûkai. Il se montre disposé à faire aboutir la discussion. En 1923, on décide d'appliquer à l'élection des municipalités et des conseillers généraux une forme de scrutin qui se rapproche beaucoup du suffrage universel, mais le désastre de Tôkyô jette le désarroi dans le pays qui a autre chose à faire que de se passionner pour des modes de votation. Le ministère extra-parlementaire Kiyoura est formé. Il fait contre lui la coalition des divers partis. Il essaie bien de se maintenir au pouvoir en s'appuyant sur la Chambre des pairs, mais celle-ci refuse de se compromettre en sa faveur. Kiyoura dissout la Chambre, 1924. Les élections ayant tourné contre lui, il abandonne le pouvoir. En 1925, le Kenseikai et le Seiyûkai se mettent d'accord pour présenter un projet de loi et le faire triompher. La nouvelle loi avec le règlement portant son application sont promulgués par feu Taishô Tennô en janvier 1926. Pendant la discussion, un des leaders du Seiyûkai, Tokonami, fait une opposition irréductible au projet, et finalement se sépare de son parti en entraînant avec lui un groupe de 90 députés environ. En 1927, ce groupe se fond avec le Kenseikai, pour former le Minseikai qui se mesurera avec le Seiyûkai, lors des prochaines élections législatives.

Analysons maintenant le dispositif de la loi du 5 mai 1926 et les prescriptions du décret impérial du 30 janvier, déterminant son mode d'application.

Extension du droit de suffrage, limitation de l'exercice de ce droit, tels sont les deux grands principes dont s'est inspiré le législateur, pour mettre sur pied cet organe politique qui, sans compromettre l'ordre existant, doit démontrer au monde attentif que le Japon est définitivement démocratisé, et au moins aussi avancé en civilisation que n'importe laquelle des grandes puissances.

La loi, sauf incapacité déterminée d'autre part, reconnaît le droit de vote à tout citoyen japonais, âgé de plus de vingt ans, résidant depuis au moins deux ans dans la cité, ville, bourg ou village dans lesquels le vote a lieu.

Ne peuvent voter les individus ayant encouru une condamnation entraînant la perte des droits politiques. Les magistrats debout, les collecteurs d'impôt, les fonctionnaires de la police, ceux qui président aux opérations du scrutin, ne peuvent pas voter dans les circonscriptions où ils exercent leurs fonctions. La nouvelle loi, et c'est une de ses dispositions originales, par rapport au régime précédent, accorde le droit de suffrage aux instituteurs primaires, ainsi qu'aux ministres des divers cultes.

Les candidats au siège de député doivent déposer une caution de 2 000 yens ; 200 yens seulement sont demandés aux citoyens qui briguent un mandat de conseiller général. Ils perdent cette caution s'ils se retirent dix jours avant le scrutin, ou bien s'ils n'obtiennent pas le dixième des voix inscrites divisées par le nombre de sièges à pourvoir. Par exemple, dans une circonscription qui comprend 18 000 électeurs et qui a droit à trois représentants, le candidat devra obtenir au moins 600 voix.

Sont proclamés élus les candidats qui ont obtenu le plus de voix au prorata des mandats attribués à la circonscription.

Ensuite la loi s'étend avec minutie sur la réglementation de la campagne électorale. Il est évident que le législateur a pensé obvier par ce moyen aux principaux abus, qu'amène infailliblement la pratique du suffrage universel

La loi détermine quels sont les procédés de propagande permis aux candidats en mal de mandat et ceux qui leur sont interdits sous peine de poursuites judiciaires.

Jusqu'ici au Japon, comme ailleurs, tout le monde pouvait à son gré prendre part à la campagne électorale ; ceci n'est plus permis. La loi fixe que chaque candidat aura un comité mandaté par lui ou par son parti, et ce comité seul pourra effectuer les opérations tolérées. Ce comité comprendra un président responsable, des secrétaires et des membres participants, dont le nom sera déclaré à la police et qui ne pourront pas être remplacés sans préavis. Leur nombre ne devra pas dépasser 15 personnes dans les circonscriptions inférieures à 10 000 électeurs ; au-dessus de ce chiffre, il pourra aller jusqu'à 20. Toutefois, le bureau pourra s'adjoindre des aides comme orateurs et journalistes, mais les noms de ceux-ci également devront être déclarés

à la police. Défense aux autres citoyens de faire de la propagande électorale. Le comité ne pourra ouvrir que deux ou trois permanences dans toute l'étendue de la circonscription, et elles seront établies au moins à 300 mètres de distance des bureaux de vote. Sont interdites les installations où le candidat, ses agents, ses électeurs pourraient se reposer, prendre le thé ou du sake, deviser, discuter, etc., comme cela se pratiquait auparavant.

Les seuls moyens de propagande admis sont les discours, les imprimés et les affiches, et encore la loi limite la liberté sur ce point.

Les moyens de propagande sévèrement prohibés par la loi sont : outre la corruption proprement dite, la visite à domicile et la propagande individuelle ; que celle-ci soit le fait des agents mandatés ou de particuliers. Ainsi : délit, le fait de se présenter successivement dans plusieurs maisons, même se bornerait-on à déposer sans rien dire la carte du candidat. Délit, le fait de dire à quelqu'un de bouche ou par téléphone, votez pour moi ou pour un tel ! Je me recommande à vous ! Le candidat ou l'un quelconque de ses agents qui serait pris en flagrant délit ou qui après dénonciation serait convaincu, ne sera pas poursuivi à la première infraction ; mais pas de rémission à la deuxième. Quant aux citoyens, autres que le candidat ou ses agents appointés, qui par visite ou par conversation soit orale soit téléphonique, se livreraient à la propagande électorale, ils sont passibles de poursuites judiciaires.

Le législateur japonais, entrant intrépidement dans les détails, prévoit la somme que tout candidat ne devra pas dépasser pour sa campagne électorale. Il admet une dépense de 40 sens par tête d'électeur. Ainsi : dans une circonscription comprenant 12 000 électeurs inscrits et ayant droit à deux mandats, chaque candidat ne pourra dépenser que 2 400 yens au plus. Il incombe donc au comité de prévoir et d'établir son budget de dépenses en conséquence.

Le comité doit tenir une comptabilité rigoureuse de toutes les dépenses qu'il effectue pour le compte du candidat ; les livres devront être présentés à toute réquisition de la police ou du parquet.

Une longue liste de pénalités donnent à la loi un caractère draconien.

Défense de la part des candidats de donner, et de la part des électeurs d'accepter, toute espèce de don manuel, soit objet, soit argent. Ainsi : se faire payer le chemin de fer, une voiture ou une automobile pour se rendre au lieu du vote est puni d'une peine d'emprisonnement qui peut aller jusqu'à deux ans, et d'une amende qui pourra atteindre 1 000 yens. Le délit peut résulter d'une simple promesse non mise à exécution.

Défense de promettre des places, même dans une entreprise privée, telle que : banque, usine, compagnie, etc. Défense de tenir des banquets électoraux, soit pendant la campagne électorale, soit après l'élection même, les convives paieraient-ils leur écot à l'avance.

Défense en temps d'élection de diminuer les fermages ; d'accorder des délais pour le paiement des dettes, des créances etc. ; de faire des dons aux œuvres d'utilité publique. Tout cela expose leurs auteurs à des poursuites judiciaires. L'élection sera annulée en cas de condamnation. La visite particulière des maisons ou l'utilisation du téléphone pour recommander tel ou tel candidat sont punies d'un emprisonnement d'un an et d'une amende de 500 yens. Les violences pendant les réunions publiques qui iraient jusqu'à empêcher leur tenue sont punies d'un emprisonnement de trois ans et d'une amende de 3 000 yens. Délits, les fausses nouvelles et calomnies répandues par parole ou par écrit sur le compte des candidats. Délit, le fait des fonctionnaires qui empêchent la liberté du vote, en demandant par exemple à quelqu'un pour qui il a voté, en exigeant de lui qu'il montre son bulletin de vote.

Sont interdites les manifestations bruyantes telles que : défiler en troupe, battre le tambour, tirer des feux d'artifice ; et cela aussi bien après le dépouillement du scrutin que pendant la campagne électorale.

En se rendant à une réunion publique ou bien au lieu du vote, défense de porter des armes à feu, des sabres, des gourdins, et en général tous objets destinés à frapper.

Certaines dispositions de la loi restent assez imprécises dans leur sévérité pour que le ministère en exercice actionnant la police et mettant en mouvement le parquet puisse, suivant les circonstances, ennuyer fortement ses adversaires politiques.

D'ailleurs une loi semblable n'est applicable que dans un pays où, d'une part, le gouvernement dispose de forces policières considérables, et où, d'autre part, le peuple assoupli sinon caporalisé par des siècles de sujétion, admet qu'on exerce sur lui une sorte de tutelle : toutes conditions réunies au Japon.

Tous les services de la police : police judiciaire, sûreté, police urbaine, communale, etc., sont unifiés et relèvent du ministère de l'Intérieur. Les effectifs, qui sont tenus secrets, ne sont pas inférieurs à ceux de l'armée de terre, si même ils ne sont pas supérieurs. Cela doit être, puisque une véritable nuée d'agents est répandue à travers tout le pays ; et qu'il n'est pas difficile d'envoyer, en un laps de temps très réduit, partout où le besoin s'en fait sentir, des forces policières équivalant à plusieurs régiments. Notons par exemple que pour les fêtes du couronnement de l'Empereur qui auront lieu à Kyôtô, au mois de novembre 1928, la présence de 8 000 policiers est prévue, et pour cela on ne désorganisera pas certainement les services de la région.

La loi sur le suffrage universel a été appliquée pour la première fois, fin septembre 1927, lors des élections pour les conseils généraux.

Deux partis principaux se trouvaient en présence : le Seiyûkai, parti ministériel, héritier de l'ancien parti libéral ; le Minseikai, fondé au printemps de cette année. Le gros de ce dernier parti est formé

des troupes de l'ex-Kenseikai, qui a recueilli en outre, dans son sein, les débris de l'ancien parti nationaliste de Inukai, ainsi qu'un groupe compact de transfuges du Seiyûkai, lesquels reconnaissent, pour leur chef, Tokonami. Le Seiyûkai est traditionnellement de nuance libérale, tandis que le Kenseikai serait plutôt conservateur. Mais, en réalité, ces deux partis ne sont divisés par aucune question de principe ; et suivant l'intérêt du moment ou les circonstances, ils se montrent tour à tour libéraux, conservateurs, militaristes, impérialistes du parti de la Cour. Le Seiyûkai, à l'heure actuelle, n'a-t-il pas pour chef Yanaka, ancien général et ministre de la Guerre, qui a quitté le service, justement pour appliquer le suffrage universel au mieux des intérêts essentiels du pays?

Il y a là plutôt deux fédérations de politiciens, visant à exercer le pouvoir à tour de rôle, sous la tutelle du Conseil privé, de la Chambre des pairs et des bureaux ministériels, en s'appuyant également sur une clientèle politique.

L'extension du droit de suffrage permettait aux travaillistes de faire leur entrée dans la politique et de révéler leur véritable force ; tout le pays attendait curieusement cette manifestation. Ne parlons pas de quelques indépendants, ainsi que du parti bourgeois avancé, le Kakushin club.

Lors de la précédente consultation électorale, il y avait 1 450 mandats de conseillers généraux. Leur chiffre a été porté à 1 488 à l'occasion de cette élection.

Sous le régime censitaire, le Seiyûkai détenait 684 sièges et le Minseikai 507.

Le suffrage universel a permis au parti ministériel de faire passer 767 de ses partisans, tandis que l'opposition parvenait péniblement au chiffre de 542. Le parti travailliste s'adjugeait 28 sièges. Ce sont du moins les chiffres publiés par le ministère de l'Intérieur. La statistique du Kenseikai ne concorde pas. Ce parti s'attribue 598 sièges et n'en reconnaît que 698 à ses adversaires. C'est là une vaine contestation, puisqu'il est obligé d'avouer que le Seiyûkai a obtenu 100 mandats de plus que lui.

Le Seiyûkai avait présenté 1 270 candidats et escomptait le succès de 810 d'entre eux. A l'en croire, le Minseikai arriverait à peine au chiffre de 470 élus.

De son côté, le Minseikai ayant soutenu la candidature de 872 des siens, s'attendait à en voir passer 620 ; tandis que le Seiyûkai obtiendrait 672 mandats. Le parti radical du Kakushin club ayant brigué 22 sièges, n'en a obtenu que 22. Le parti travailliste a eu 28 élus parmi 213 candidats présentés.

Voici maintenant des chiffres concernant le vote :

Il y avait environ 13 millions d'électeurs inscrits ; 9 516 965 seulement ont voté, et 6 327 000 bulletins ont été reconnus valides.

Les voix se répartissent ainsi : 3 290 115 voix pour le Seiyûkai ;

2 411 107 voix pour le Minseikai; 33 625 voix pour le Kakushin club ; 255 528 voix pour le parti travailliste, ; 383 376 suffrages sont allés à des indépendants, dont plusieurs ont parti liée avec les travaillistes, quoiqu'ils n'aient pas osé se présenter sous cette étiquette.

Ce qui frappe tout d'abord l'observateur mis en présence de cette statistique, c'est le nombre élevé des abstentionnistes, près de 4 millions.

Rien ne prouve mieux combien le peuple japonais a apprécié en général fort peu le cadeau d'agitateurs professionnels en mal de mandats politiques, et d'intellectuels, fâchés de ce que le Japon n'eût pas encore imité l'Europe en matière de votation ; ce qui à leur sens était préjudiciable au bon renom de leur pays devant l'étranger. De plus, un grand nombre de citoyens se désintéressent des élections, parce que la loi ne leur permet pas d'en retirer un bénéfice matériel immédiat. Ne traite-t-elle pas en suspects candidats et électeurs durant la campagne électorale? Ne met-elle pas les uns et les autres sous la surveillance de la police?

Ensuite il y a à considérer la proportion formidable des bulletins nuls, le tiers environ des suffrages exprimés. Cela tient sans doute au grand nombre d'illettrés que le Japon compte. Cependant, l'enseignement primaire y est aussi développé qu'en aucun autre pays du monde, et l'administration surveille efficacement la fréquentation scolaire. Mais un Japonais, après avoir fréquenté pendant six ans l'école primaire, peut très bien se trouver illettré s'il ne continue pas à s'instruire, à lire et à écrire. Cela tient au système d'écriture impossible que le Japon s'obstine à garder. Surtout les noms propres de personnes se transcrivent avec les idéogrammes les plus inattendus. En certains cas, la transcription correcte des mots avec l'écriture syllabique est elle-même difficile. Or, chaque électeur doit écrire le nom du candidat sur un bulletin qui lui est délivré seulement dans la salle de vote ; et tout bulletin portant un nom incorrectement écrit est considéré comme nul.

Enfin la consultation populaire de septembre 1926 a exorcisé pour longtemps le spectre du socialisme ou celui d'une révolution politique légale. Il est avéré d'ores et déjà que le suffrage universel tel qu'il est pratiqué ne changera rien à l'ordre établi. De solides administrations constituées au centre de l'État, et qui s'appuyant sur la dynastie, lui empruntent leur autorité et leur prestige, continueront longtemps encore, comme par le passé, à diriger les destinées du Japon. Suffrage universel, Parlement, Partis, en un mot tout le machinisme constitutionnel emprunté aux démocraties d'Europe, ne seront jamais qu'un instrument entre les mains des vrais maîtres du Japon. Et c'est fort heureux pour lui.

François Hélette.

LES LETTRES

LA VIE D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Dans la collection des biographies où M. J. Lucas-Dubreton vient de publier la vie d'Alexandre Dumas père, les « Vies des hommes illustres » sont présentées sans épithètes. S'il avait fallu la qualifier d'un adjectif, comme dans cette autre collection où nous avons lu tour à tour la vie prodigieuse de Balzac, la vie aventureuse de Rimbaud, la vie douloureuse de Baudelaire, et quelques autres, le mot n'eût pas été difficile à trouver : c'est la vie romantique d'Alexandre Dumas.

Romantique, cette existence l'est d'abord par l'exactitude avec laquelle elle accumule tous les traits qui ont marqué les grands hommes du siècle. Mais en même temps elle exagère ces traits au point de faire d'Alexandre Dumas comme une caricature du romantisme. Le romantisme s'y prête assez bien, d'ailleurs, par tout ce qu'il a d'excessif, de bizarre, de désordonné. Il n'est aucun de ces défauts que la destinée n'amplifie pour en rehausser la vie du bon Dumas. Les travers de l'époque, on peut les oublier chez certains de ses grands hommes, grâce à leur génie. Avec Dumas, il y a le génie en moins, — ou à coup sûr de moindre qualité — et, en plus, un accent qui souligne le ridicule de maintes attitudes. La vie de Dumas, c'est un peu la parodie de celle de Chateaubriand, de Byron, de Hugo, de Balzac. C'est une excellente comédie du romantisme.

Ce siècle avait deux ans, quand un brillant général, ancien compagnon d'armes de Bonaparte, eut pour fils celui qui.. La même

phrase pourrait servir pour la naissance de Victor Hugo et pour celle d'Alexandre Dumas. Qui est le général Dumas? Le nom qu'il devrait porter est Davy de la Pailleterie, celui de son père, ex-gentilhomme du prince de Conti; il devrait aussi le transmettre à son fils, et ce serait le témoignage qu'Alexandre Davy de la Pailleterie n'est pas inférieur par la naissance à M. de Chateaubriand, à M. de Lamartine, à M. de Musset, à M. de Vigny, en un temps où la particule est si recherchée que le jeune Honoré Balzac se l'est attribuée d'autorité. Mais le général Dumas porte le nom de sa mère, qu'il a pris pour s'engager dans les armées de la République. Et en 1802, il est en disgrâce, au lieu de servir, comme le général Hugo, dans les armées impériales, car il est resté fidèle à la république quand Bonaparte l'a trahie. Voilà pourquoi, dès le berceau, le jeune Alexandre Dumas est républicain. Fils de la Révolution, il est dans le droit fil du romantisme. Il devance de plus de quarante ans le jeune Victor Hugo, qui sera royaliste et bonapartiste avant de le rejoindre.

Il y a mieux. Cette grand'mère dont il a hérité le nom plébéien était une négresse de Saint-Domingue. Le grand-père de la Pailleterie a eu là-bas quelques aventures. Le général Dumas était un mulâtre. Le temps viendra où des professeurs et des critiques établiront comment, de Bernardin de Saint-Pierre à Chateaubriand, l'exotisme est une des sources du romantisme. Si c'est vrai, le jeune Alexandre Dumas, qui vient au monde dans le temps où paraît *Atala*, a le romantisme dans le sang, au sens le plus strict des mots. D'autres critiques exposeront plus tard aussi — l'un d'eux, M. Adrien de Meeüs l'a fait dans cette revue — que la génération romantique a souffert de l'interruption des études pendant la Révolution. Sur ce point, le jeune Dumas en remontrerait à tous les romantiques. Il n'a rien appris, dans ses jeunes années, qu'à mouler une belle écriture qui lui permettra d'être clerc de notaire. Il aura plus de vingt ans quand il tâchera d'amasser, à coups de livres de toutes sortes, une culture grossière d'autodidacte. Un jour, un adversaire malveillant relèvera dans ses livres des phrases comme celle-ci : « La pile de Volta, ce minerai qu'on trouve dans les entrailles de la terre. » Il saura d'ailleurs se défendre et rappellera à son censeur que lui-même a attribué *Cinna* à Racine. Or, ce censeur, c'est Buloz, le fondateur de la *Revue des Deux Mondes*. Il ne faut jamais gratter trop fort les défauts de Dumas : on écorcherait le romantisme.

Pour l'essentiel, quand il s'est agi de faire triompher la nouvelle école, le rôle de Dumas a été, du reste, un des plus importants. M. Lucien Dubech a souvent dit que la victoire du romantisme au théâtre, ce n'est pas *Hernani* en 1830, c'est *Henri III et sa cour*

en 1829. Il faut ajouter que, dès 1831, Alexandre Dumas devance de nouveau Victor Hugo, en laissant derrière lui le terrain déjà conquis : avec *Antony*, il abandonne le drame historique — dont Hugo, jusqu'à l'échec des *Burgraves*, ne se dépêtrera jamais — pour lancer un drame bourgeois où le romantisme se teinte déjà de réalisme, sinon de naturalisme. Comme ces Conventionnels que peint M. Pierre Gaxotte dans sa récente *Histoire de la Révolution*, et qui précipitent vers son dénouement la crise révolutionnaire, Alexandre Dumas, toujours à l'avant-garde, brûle les étapes, et pousse le romantisme à se dévorer lui-même pour arriver à ses dernières conséquences.

Victor Hugo sentit très bien cette rivalité et en prit ombrage. « Il ne pardonnait pas à Dumas, observe M. Lucas-Dubreton, de l'avoir devancé dans la carrière. » Il usa même, à son égard, de procédés assez déloyaux. Ce fut, en 1833, quand il fit jouer *Marie Tudor*. Son drame était visiblement inspiré d'un drame de Dumas, *Christine*. Si Hugo ne s'était pas gêné pour imiter Dumas, il eût été furieux qu'on le remarquât. Il prit les devants, par une habile diversion. Cinq jours avant la première représentation parut, aux *Débats*, un violent article qui accusait Dumas d'avoir plagié Gœthe, Schiller, Walter Scott, Lope de Vega, et Hugo lui-même dans *Hernani*. L'article était de Granier de Cassagnac, introduit aux *Débats* par Hugo, qui avait corrigé les épreuves. Dumas, qui eut en main ces épreuves accusatrices, ne se fâcha pas. La lettre de reproches qu'il lui écrivait se terminait par ces mots : « Toujours à vous et quand même. » La plupart des écrivains et des journaux prirent parti pour lui. Mais il ne poussa pas son avantage. Il pardonna vite à Hugo pour qui il fit campagne quand celui-ci se présenta à l'Académie. Pour avoir frayé la voie au plus glorieux des romantiques, il ne briguait pas l'honneur de lui disputer la première place.

Leurs vies, cependant, ne cesseront pas d'être parallèles. Seulement, désormais, et tandis que Hugo grandit, Dumas se contente de répéter sur un plan inférieur, en les accentuant d'une pointe de ridicule, les événements qui rehaussent l'existence de son émule. Lui aussi, en 1848, il brigue les suffrages des républicains dont il a défendu les idées. Mais il n'est pas élu, en dépit de pompeux manifestes. Lui aussi, en 1852, il passe en Belgique. Non pas qu'il soit exilé, comme Hugo ; s'il est traqué, ce n'est pas par la police, c'est par les créanciers et les huissiers. Mais son passé politique lui donne alors une trop belle occasion de faire figure de proscrit en échappant à la prison pour dettes. Dans le sillage des exilés authentiques, leurs comparses peuvent d'ailleurs jouer les utilités. Dumas, à Bruxelles, est chargé d'une mission de confiance : Victor Hugo le prie de faire

savoir à Mme Hugo, malade, qu'il l'aime toujours, mais qu'en son absence il a dû la remplacer par Mlle Juliette Drouet. Maintenant que Dumas ne le gêne plus sur la scène littéraire, Hugo ne méprise pas les services que peut lui rendre cet ami dévoué.

Après les scènes en marge de Victor Hugo, il y a l'épopée en marge de Byron. Cela commence, comme du Chateaubriand ou du Lamartine, par un départ de Marseille pour l'Orient. Dès la première escale en Italie, nous sommes en 1859, on tombe dans le soulèvement de Garibaldi. Dumas, à ce moment, est riche : il donne sa fortune au héros en chemise rouge; il le ravitaille en fusils et en cartouches. Il entre derrière lui à Palerme, à Naples. Garibaldi le nomme directeur des Beaux-Arts. Il va fouiller Pompéi.

Il a mieux à faire encore. Sa réputation de grand politique s'est répandue en Europe. Le prince Skandenberg, qui descend du célèbre guerrier du quinzième siècle, lui écrit pour lui faire part de ses projets : il veut reconquérir définitivement la Grèce sur les Turcs et l'offrir au roi d'Italie comme Garibaldi lui a offert le royaume de Naples. Il compte sur Dumas pour l'aider, pour entamer les négociations avec le gouvernement italien, établir dans la péninsule un dépôt d'armes, placer une partie de l'emprunt gréco-albanais. Dumas sera surintendant général des dépôts militaires. Cette fois, Dumas est grisé. Après avoir émancipé l'Italie, émanciper la Grèce! Être le lieutenant du prince Skandenberg après avoir été celui de Garibaldi! Sa gloire de guerrier fera pâlir sa gloire d'écrivain. Il n'y a qu'un malheur : le pseudo-prince Skandenberg n'est qu'un mystificateur et un intrigant né dans les Pouilles. Dumas, dégoûté, quitte l'Italie.

Il rentre tout d'une traite à Paris. Quand il arrive, à dix heures du soir — il a soixante-deux ans — il va avec son fils réveiller Théophile Gautier et passe la nuit à bavarder avec lui. A quatre heures du matin, Gautier ayant fini par les mettre à la porte, Dumas père rentre avec Dumas fils. Et ce dialogue s'engage : « Alexandre, mon bon ami, veux-tu me trouver une lampe? — Une lampe? — Oui, pour travailler. » Et il fait comme il l'a dit. L'auteur d'*Henri III* ayant fait penser à Victor Hugo, celui des *Trois Mousquetaires* ne devait-il pas se dresser en réplique à Balzac?

De Balzac, il a le tempérament prodigieux, la puissance de travail qui lui permet de bâcler un manuscrit en quelques nuits. Comme lui, il dépense sans compter et passe sa vie à lutter contre les créanciers. Il a gagné beaucoup plus d'argent que Balzac. Il n'a jamais été plus riche que lui. Des torrents d'or ne suffiraient pas à de telles natures.

Il meurt en 1870, sans avoir rien soupçonné de la défaite, dans le

temps où disparaissaient Lamartine, Sainte-Beuve, Mérimée. Il n'y a guère qu'un des grands témoins du romantisme qui survive à cette date : Victor Hugo. Cette survie évoque le privilège que la mythologie antique accordait aux demi-dieux. Dumas, lui, a suivi le sort de sa génération. Mais il en a partagé jusqu'au bout toute la gloire. Cinq ans avant sa mort, il a fait lever la censure d'un de ses drames en écrivant à Napoléon III : « Sire, il y avait en 1830 comme il y a encore aujourd'hui, trois hommes à la tête de la littérature française : ces trois hommes sont Victor Hugo, Lamartine et moi. » Quand il relit *les Trois Mousquetaires*, il se dit à lui-même : « C'est bien. » Et il n'est pas le seul à croire en lui. Les jeunes le révèrent. Quand il voit pour la première fois François Coppée, il lui dit : « Embrasse-moi, homme de talent ! » Le jeune homme répond : « Je n'ose pas, homme de génie ! »

Il n'a pas perdu une miette du festin romantique. Il a vécu toutes les batailles politiques et littéraires de son temps. Il en a connu tous les hommes. Chateaubriand a été témoin à son mariage, Delacroix et Gautier furent ses amis intimes. Il a voyagé en Allemagne avec Gérard de Nerval, et le journal qu'il dirigeait, *le Mousquetaire*, a publié pour la première fois le fameux sonnet *El Desdichado*. La vie d'Alexandre Dumas est inséparable de l'histoire de son siècle.

Nous ajoutions en commençant que par l'excès de sa fantaisie, elle est une sorte de comédie du romantisme. C'est vrai. Mais souvenons-nous que les comédies les meilleures — et celle-là nous a paru très bonne — sont celles qui nous représentent le plus fidèlement les modèles dont elles nous font rire.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

SOLEIL ET RADIOACTIVITÉ

La découverte des phénomènes de la radioactivité a ouvert aux savants de notre époque des horizons inattendus : on ne peut la comparer, dans l'histoire des conquêtes de l'homme, qu'à celle de l'Amérique.

C'est l'illustre physicien Henri Becquerel qui fit cette découverte dont les conséquences furent si fécondes. Dans une note historique qu'il communiqua à l'Académie des Sciences le 24 février 1896, il put annoncer que certains sels d'uranium émettaient spontanément des rayons pénétrants, analogues aux rayons X, qui traversaient des couches superposées de papier opaque à la lumière et qui impressionnaient, ensuite, une plaque photographique. Deux ans et demi plus tard, M. et Mme Curie, qui s'étaient lancés avec audace dans la voie ouverte par l'immortel savant, purent obtenir d'abord un produit quatre fois plus actif que l'uranium et qu'ils nommèrent le *polonium*, puis, avec la précieuse collaboration de M. Bémont, un nouveau corps, mille fois plus actif que l'uranium et auquel ils donnèrent le nom de *radium*. Enfin, en 1900, Debierne put isoler un nouveau corps radioactif qu'il appela l'*actinium*. On voit par ce court exposé historique quel est l'ordre chronologique de ces découvertes capitales, et que si Curie, tel Fernand Cortez, explora et conquit la plus riche province de ce nouveau monde de la radioactivité, le Christophe Colomb incontestable et incontesté en est Henri Becquerel.

Et, d'ailleurs, le jugement des peuples en a ainsi décidé, car quand

l'Académie de Stockholm décerna le prix Nobel à la découverte de la radioactivité, le prix fut partagé également entre Henri Becquerel et les Curie.

Au début de sa découverte, Becquerel pensait qu'une « insolation » préalable de l'uranium était nécessaire pour y développer la radioactivité. On pensa, par la suite, que ce n'était pas indispensable, que le rayonnement était spontané, et qu'il était une propriété atomique. Mais un savant de la taille d'Henri Becquerel n'est pas de ceux qui « voient à côté ». Il avait vu juste du premier coup et de récents travaux viennent de démontrer que les radiations solaires peuvent exalter et même provoquer la radioactivité de certains corps.

Ces travaux, très remarquables, ont été faits au cours des derniers mois par une jeune physicienne roumaine de grande valeur, Mlle Maracineano, aux observatoires de Meudon et de Paris ; elles ont été suivies attentivement et fortement encouragées par l'éminent directeur de ces deux grands établissements astronomiques, M. Deslandres, membre de l'Institut, savant aux vues larges, et ancien camarade, à l'École polytechnique, de l'illustre Henri Becquerel dont il était le grand ami.

*
* *

Il est, en effet, tout naturel de penser que le Soleil peut et doit agir en matière de radioactivité.

L'astre central de notre système solaire n'est-il pas la source première de toute énergie à la surface du globe? Il nous envoie des rayons infra-rouges, des rayons lumineux, des rayons ultra-violets ; il nous envoie des rayons cathodiques ; il nous envoie même de ces nouvelles radiations « ultra-pénétrantes » découvertes il y a six ans par le physicien français Albert Nodon et dont l'Américain Millikan a, depuis lors, continué brillamment l'étude ; sans doute, aussi, nous envoie-t-il des ondes électriques provenant des décharges formidables qui doivent se produire dans son atmosphère de flammes. Il lance à travers l'espace des poussières cosmiques, électrisées négativement, et qui sous l'effort de la pression de radiation atteignent notre atmosphère et y produisent le beau phénomène des aurores polaires. Il est donc rationnel de penser que les formes multiples de ses radiations puissent entretenir, développer ou même faire apparaître, dans les corps qui viennent frapper ses rayons, les propriétés radioactives.

Disons d'abord, en deux mots, comment on reconnaît la radioactivité et comment on la mesure.

Le corps étudié est placé, dans l'obscurité, sur une plaque photographique et l'impressionne : c'est de cette façon que Becquerel découvrit le phénomène. Mais le corps radioactif « ionise » les gaz, c'est-à-dire les rend conducteurs de l'électricité : donc une substance radioactive, reliée aux feuilles d'un électroscope, les déchargera d'autant plus vite que son activité sera plus grande. Enfin, si l'on approche une matière radioactive d'une couche mince de sulfure de zinc déposée sur un carton, on voit ce sulfure s'illuminer de points brillants, comme une scintillation d'étoiles et dont chacun matérialise la décomposition d'un atome radioactif.

Ceci étant rappelé, voici comment opéra Mlle Maracineano.

Elle a commencé par étudier l'action des rayons solaires sur un disque recouvert d'oxyde d'uranium dont l'activité s'était, pendant très longtemps, montrée invariable. Elle exposa ce disque à l'action des rayons du Soleil pendant des temps croissants : elle constata que la radioactivité de cet oxyde était augmentée, et cela d'autant plus que la durée de l'insolation avait été plus longue. Ce résultat initial était déjà de première importance : il montrait, en effet, que l'action de la lumière solaire pouvait accroître nettement l'activité de l'uranium.

La jeune Roumaine ne s'arrêta pas là : ayant déposé une mince couche de polonium sur une lame de métal et ayant mesuré par une méthode électrique très précise l'intensité du rayonnement transmis à travers le métal, elle a constaté un accroissement de ce rayonnement sous l'influence des radiations solaires. Elle soumit ses résultats à Mme Curie qui crut pouvoir expliquer ce résultat en admettant que, sous l'influence du Soleil, le polonium pénétrait dans le métal du disque et que les rayons qu'il émet, ayant à traverser, dès lors, une épaisseur de métal plus petite, en sortaient moins affaiblis.

Mlle Maracineano ne crut pas à cette explication un peu « simpliste » : elle pensa que, bien plutôt, il s'agissait d'une excitation simultanée du support métallique par la substance active *et par le Soleil.* Elle se demanda si le plomb, qui est, comme l'ont démontré les recherches sur cette question, le dernier terme connu de la famille du radium, ne pouvait pas, tout simplement, devenir radioactif sous l'influence des radiations solaires. Elle se rappela le fait bien connu que les ouvriers typographes qui manient, pendant des années, des caractères d'imprimerie, sont atteints de nécroses qui rappellent à s'y méprendre celles qui sont causées par les sels de radium.

Dès lors, la voie était ouverte : la savante physicienne s'y lança

audacieusement. Elle plaça sur une plaque sensible protégée contre l'action directe de la lumière, des caractères d'imprimerie mouillés à l'eau salée et séchés au Soleil : l'impression photographique fut très nette, et, chose remarquable, l'expérience ne réussit pas avec des caractères mouillés à l'eau salée et séchés à l'ombre. On pourrait dès lors se demander si l'efficacité bien connue des bains de mer, lorsqu'on les fait suivre d'un « bain de Soleil », ne devrait pas être recherchée dans cet ordre de choses.

Mlle Maracineano alla plus loin encore. Elle avait remarqué que la toiture de l'Observatoire de Paris est en plomb et que ce plomb, placé là depuis de très nombreuses années, avait été pendant ce long espace de temps exposé à la pluie et au Soleil : si ses vues étaient exactes, ce plomb devait donc être devenu radioactif. C'est ce que l'expérience confirma de façon éclatante.

L'appareil employé fut un électroscope de haute sensibilité dont la chambre était fermée à sa partie inférieure par une lame d'aluminium qui en formait le fond. L'expérimentatrice a mesuré la vitesse de décharge des feuilles de l'électromètre muni de sa plaque de fond, et cette même vitesse lorsque l'appareil, dépourvu de son fond en aluminium, était posé directement sur la toiture de plomb. Elle a ainsi constaté une radioactivité très nette de cette toiture se manifestant par une vitesse de décharge cinq à huit fois plus rapide que celle que l'on observait dans le cas où l'instrument était fermé par sa plaque d'aluminium.

Une objection, pourtant, se présentait à l'esprit : les plaques de plomb de la toiture étaient-elles faites de métal pur et ne pouvaient-elles pas contenir des traces de corps radioactifs à l'état d'impureté, traces dont la présence aurait suffi à expliquer les manifestations constatées? Pour élucider cette question, une plaque de plomb épaisse de 2 millimètres fut découpée dans la toiture et transportée au laboratoire où elle fut étudiée avec soin par la méthode électrique. Et voici les résultats qui furent obtenus :

Sur la face non exposée à la lumière, la radioactivité fut trouvée nulle ; sur la face exposée au Soleil, au contraire, elle eut la valeur que l'on avait mesurée lorsque l'électroscope, privé de son fond, avait été placé directement sur le toit de l'Observatoire.

Un dernier doute pouvait, cependant, s'élever : les émanations contenues dans l'atmosphère ne seraient-elles pas la cause de la radioactivité ainsi constatée?

Pour lever cette dernière indécision, voici l'expérience cruciale qui fut faite. L'électroscope fut installé sur une pierre calcaire horizontale, placée à côté de la toiture de plomb et à la même hau-

teur que celle-ci : cette pierre ne manifesta aucune trace de radioactivité ; la même inertie fut constatée pour des plaques de fer et de fonte. Mais, en revanche, des fragments de cuivre et de zinc découpés dans une autre toiture de l'Observatoire et exposés depuis de longues années à l'action des radiations solaires et à celle de la pluie, ont manifesté une radioactivité qui, quoique inférieure à celle du plomb, a pourtant une netteté qui la rend indiscutable.

*
* *

Tels sont, très brièvement résumés, les résultats de ces magnifiques recherches, faites avec une précision et une méthode qui placent la jeune Roumaine au premier rang des physiciens actuels.

Leur importance scientifique est immense.

D'abord, elles montrent que le grand Henri Becquerel avait vu juste quand, au début de ses travaux, il avait vu dans l'action du Soleil la cause efficiente ou modificatrice des phénomènes nouveaux qu'il venait de livrer aux travaux des savants.

Ensuite, elles prouvent que le plomb n'est pas le seul métal susceptible d'acquérir, sous l'influence d'une insolation prolongée, une radioactivité particulière qui serait limitée à la surface éclairée et aux couches moléculaires immédiatement sous-jacentes : le zinc et le cuivre ont la même propriété. Ce fait ouvre une porte nouvelle sur les mystères, à peine éclaircis, de ces phénomènes si troublants. On sait que les corps radioactifs se sont montrés insensibles à toutes les actions physiques que nous sommes capables de mettre en jeu sur la terre, en particulier aux valeurs extrêmes des pressions et des températures. Mais n'oublions pas qu'ici nous sommes en présence du Soleil, dont les rayons apportent avec eux « quelque chose de plus », suivant l'heureuse expression de l'éminent astronome Deslandres, l'un des maîtres de la physique solaire. Il n'est donc pas surprenant que ce « quelque chose » se soit enfin manifesté à la requête de la jeune Roumaine.

N'est-ce pas joli, d'ailleurs, que cette belle découverte faite par une jeune fille qui a apporté dans ses travaux l'élégance, la clarté et la précision qui sont les caractéristiques du génie latin? Mlle Maracineano a pris les rênes des coursiers attelés au char de Phébus-Apollon : elle les conduit d'une main légère mais ferme sur la route qui mène à la Vérité, but suprême de toute science.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. HENRI TORRÈS

Ceux qui aiment le scrutin d'arrondissement pour lui-même, c'est-à-dire ceux qui sont de purs sportifs de l'élection, et qui dégagent de toute mystique, comme il convient, et de toute gravité, l'expression du suffrage universel, n'avaient pas appris sans amertume que M. Henri Torrès était candidat à Fourmies. Vous entendez : Fourmies, dans le Nord, arrondissement d'Avesnes, canton de Trélon. A en croire des informations exactes, mais trop singulièrement prématurées pour être définitives, M. Henri Torrès eût été, dans les brumes septentrionales et l'imprécision des batailles d'arrondissement, le concurrent de M. Loucheur. Eh quoi! un talent fait de tant de sonorité, de couleur et d'éclat, se fût ainsi galvaudé, en quelque sorte, et eût perdu, dans un cadre mal approprié, la meilleure partie de sa valeur? M. Henri Torrès ne manque pas de souplesse, mais son genre n'est évidemment pas celui du Nord. A côté de la bataille ardente de la réunion publique, il n'eût pas excellé, sans doute, à la manœuvre cordiale et si spéciale de l'estaminet et de la maison du peuple. Il n'eût pu se plier soudainement, lui qui est toute expansion, un peu théâtral et tragique, à la bonhomie constante, insinuante et patriarcale du Hainaut. Et son action, insuffisante d'un côté, eût été par ailleurs excessive, les auditeurs violents, farouches parfois des foules du Nord, risquant de subir exactement, et sans mesure, l'excitation de ces discours enflammés que les Méridionaux les plus exaltés remettent instantanément au point. Que les amateurs de belles joutes se rassurent. Une telle faute de goût est

évitée. M. Henri Torrès est présentement candidat au Vigan. C'est le Midi de la montagne, pas tout à fait le vrai Midi des plaines, des villes et de la mer. Mais c'est le Midi tout de même. Nous y suivrons avec un intérêt presque sans réserve la campagne de M. Henri Torrès.

Pourquoi, demandent ceux qui insistent malencontreusement et contre tout, M. Torrès n'est-il pas candidat à Marseille, où, ayant fait une liste socialiste contre le Cartel et, ses combinaisons établies, il rallia à sa formule indépendante un gros quotient personnel, volatilisé en quelques heures par des révisions opportunes, conformes à la tradition du lieu? D'autres espéraient — ou craignaient — que ce redoutable athlète ne fût candidat à Bordeaux, car des attaches de famille lui donnaient une possibilité locale, qui n'est jamais à dédaigner. Mais M. Henri Torrès, soldat discipliné, pour l'instant, ne badine pas avec les consignes, et respecte la situation acquise de M. Marquet. Et sans doute, par ailleurs, le mystère des urnes de Marseille lui paraît-il définitivement impénétrable, à moins qu'il ne l'ait, au contraire, pénétré avec une clairvoyance décisive. Bis non repetita.

M. Henri Torrès est de vieille bourgeoisie républicaine. Son grand-père, Isaïe Levaillant, fut directeur de la Sûreté générale, au ministère de l'Intérieur. Il paraît s'être affranchi singulièrement de cette ascendance hiérarchique et administrative. Par son mariage, il est entré dans une autre famille de hauts fonctionnaires, ayant épousé la fille d'un ancien trésorier payeur général, dont la veuve était remariée avec M. le sénateur Charles Humbert, celui que ses familiers appelaient familièrement le gros Charles. Ces détails ne sont pas inutiles. Ils situent M. Henri Torrès intellectuellement et socialement. Ceux qui le connaissent n'ont pas besoin de renseignements pour savoir que M. Torrès n'est le serviteur discipliné d'aucune tradition, ni le dévot respectueux des mystiques. Mais son affranchissement intellectuel et politique ne va pas sans une certaine conscience des situations et des cultures. Je ne dirai pas que M. Torrès dédaigne un peu le prolétariat politique. Mais il franchit, à son insu peut-être, l'orgueil de son indépendance délibérément choisie.

M. Torrès a fait la guerre. Ceux qui l'ont faite avec lui rendent hommage à sa conduite. Au lendemain de la paix, il s'est rangé volontairement du côté des jeunes révolutionnaires. Des circonstances malheureuses avaient désuni le foyer familial de son enfance. D'autre part, il se révélait avec une force, une personnalité avide de se manifester et de s'imposer. Aucune raison d'éducation, ni de culture, ni de tendance, ne l'orientait vers la défense d'un ordre traditionnel, et il avait assez de critique vigoureuse pour mépriser les transactions équivoques des formules moyennes. Son tempérament, de finesse sceptique et de brutalité audacieuse, le portait aux opinions violentes, affirmées avec bruit. A ce tempé-

rament, il trouve un double champ d'activité : le barreau et la politique. Aussi bien, dans les milieux révolutionnaires, les deux forment un champ unique où les opérations se conjuguent, et la clientèle judiciaire des militants renforce la clientèle électorale et vice versa. *C'est dire que M. Torrès fut, en même temps que toutes les victimes, ou prétendues victimes, de la société capitaliste, l'avocat systématique de toutes les mauvaises causes de l'anarchie. Il le fut, comme tant d'autres qui s'attachèrent sans éclat à cette besogne, et comme tant d'autres encore qui s'efforcèrent de prolonger dans le prétoire l'agitation révolutionnaire du forum. Mais il le fut avec plus de dangereuses équivoques, parce qu'il se présenta, tantôt tribun agressif et brutal, tantôt sophiste humanitaire et perfide, avec son prestige d'ancien combattant. Nous ne pouvons oublier qu'il fut l'avocat de Germaine Berton, et qu'il s'efforça de trouver des excuses, par solidarité politique, à l'assassinat d'un homme qui faisait son devoir, et qui comme lui avait combattu. Mais M. Henri Torrès n'est pas un garçon qui s'embarrasse de considérations sentimentales. Du sentiment, il sait la valeur exacte, comme moyen, et comme arme. Pas plus. Comme beaucoup de jeunes hommes de sa génération, que n'a pas trempés la foi morale traditionnelle, il est un pur réaliste, et néglige, non sans humour parfois, tous les éléments de la vie qui sont cependant la raison profonde et haute de la vie. Politiquement, il eut quelque peine à se fixer. Il n'est pas aisé autant qu'il semble de profiter d'une situation d'extrême gauche, et le talent uni à la démagogie la plus déterminée n'y suffit pas toujours, et même pas non plus la soumission la plus docile à la plus aveugle discipline. La révolution dévore vite ses enfants, la suspicion et la haine découragent les pires énergies. M. Torrès, qui avait coqueté avec le communisme, et s'était déclaré ensuite socialiste communiste, a médité sans doute, étant clairvoyant, d'esprit net et d'aspect robuste, sur les réserves que n'a pas faites opportunément, par exemple, M. Vaillant-Couturier. Sa brillante campagne de Marseille lui avait valu un succès personnel certes flatteur, mais ne le conduisait à rien. Au milieu de la démagogie, il se sentait seul. Il n'aime point jouer les don Quichotte, autrement qu'au Palais, pour une heure et sans risque. Insensiblement, il revint donc aux méthodes éprouvées et aux partis organisés qui lui semblent permettre des avenirs étendus et des évolutions opportunes. Simplement, il est S. F. I. O. présentement, comme M. Paul-Boncour ou comme M. Blum. Mais je ne crois pas, à vrai dire, qu'il ait la qualité d'un chef. Et comme il n'a pas le goût d'être un sous-chef, il se peut qu'il ne soit rien. Rien que lui-même. C'est-à-dire une forte personnalité, hors des cadres, admirée justement, redoutée par moments, avec qui il faut compter parfois, mais sans continuité d'action. Cela n'est point, d'ail-*

leurs, si mal. Mais M. Henri Torrès est-il homme à s'en contenter, et sa principale erreur n'est-elle pas, justement, de ne point s'en contenter?

★★★

Expositions Delacroix et Courbet.

Deux expositions d'un intérêt très vif, dont les héros sont Delacroix et Gustave Courbet, viennent de s'ouvrir, celle-ci à la galerie Rosenberg, celle-là chez Bernheim jeune. On aura d'ailleurs l'occasion de revenir un jour, d'ici deux ans, au premier de ces maîtres ; on annonce pour 1930 une exposition complète, au Louvre, de son œuvre. Elle comporte, d'après les spécialistes, quelque neuf mille cinq cent quarante numéros, dont huit cent cinquante peintures, le reste en dessins, aquarelles, gravures ou lithographies. Ces chiffres disent assez le caractère restrictif et particulier d'une manifestation nouvelle qu'a organisée, au profit des Amis du Louvre, M. Rosenberg. Nous y avons, certes, retrouvé avec un immense intérêt le peintre de *Sardanapale* et des *Femmes d'Alger*, le décorateur admirable du Palais-Bourbon et de Saint-Sulpice. Mais ces quarante toiles ne donnent qu'une idée incomplète de ce magnifique génie : on risquerait de le diminuer, il me semble, si l'on ne voulait voir en lui que l'orientaliste ; et toutes ces petites toiles où caracolent des guerriers arabes, si vivement touchées qu'elles soient, réduisent un peu trop aux nécessités de l'illustration les dons tumultueux de ce grand dramaturge romantique. Quelques-unes d'ailleurs sont parfaites d'agencement, de composition, de couleur et de mouvement : *les Arabes en voyage*, par exemple, *l'Arabe blessé*, *Saint Sébastien secouru par les saintes femmes;* et, plus particulièrement encore, le ravissant morceau des *Femmes turques au bain*, l'admirable esquisse de *la Grèce expirante*... Deux petites toiles de la maturité de l'artiste, *le Modèle rose*, et *le Lever*, révéleront à beaucoup sa voluptueuse science du nu, sa merveilleuse capacité d'émotion physique dans le calme : on ne se possède pas mieux devant la bouleversante beauté. D'autres, de l'extrême jeunesse, annoncent l'étonnant précurseur : Corot, peut-être, aurait pu peindre le paysage délicieux qui forme le fond du petit portrait du *Général Delacroix* (1822) ; la femme nue des *Natchez* (1824) fait irrésistiblement penser à Gauguin... Et voici au moins un chef-d'œuvre : le portrait du peintre par lui-même, le Delacroix au gilet vert, prêté par le Louvre. Telle quelle, cette exposition partielle procure un extrême plaisir. Même dans ses pages les moins fortes, comme Delacroix s'empare de vous, comme il vous excite et vous remue !... Mais ceci n'est qu'un avant-goût.

Courbet non plus ne laisse pas le visiteur tranquille. L'homme est absurde : un vrai primaire, vaniteux, lourd d'inutiles théories. Mais

quel peintre, au sens matériel! Quel sens pathétique de la couleur et de la forme, chez ce lyrique réaliste! Nul sentiment, nulle pensée, dans les toiles de ce révolutionnaire qui, justement, croyait tant penser. Il n'y a mis que la matière crue, la chair vivante, plutôt que la vie. Mais ses portraits, ses nus surtout remplissent la page à déborder, à faire craquer le cadre. La couleur éclatante et nourrie monte du premier coup au plus haut ton, évoque au regard de l'esprit une souveraine idée d'abondance, de richesse et de densité : s'il y a un dynamisme de la couleur, on ne le ressentira jamais aussi intensément que devant une quelconque de ses toiles, sous-bois opaque, troué de rayons, chair étalée, linges tordus, fruits lourds et couverts de buée... J'avoue goûter, sinon cet art, du moins dans cet art une sorte de joie physique, enivrante et chaleureuse, comme celle que suscite dans une symphonie un brusque et déchirant appel de cuivres, sonore, grave et longtemps prolongé... Miracle! Miracle dû, chez cette brute de génie, à sa soumission totale au réel : il lui arrive quelquefois de toucher à la poésie, si par hasard ce réel observé en est empreint. On voit, parmi les pages exposées à la galerie Bernheim, un chef-d'œuvre, et délicieux : c'est une jeune femme à sa toilette, de profil et sur un fond d'ombre; assise sur un fauteuil d'un rouge sourd, en robe prune un peu bouffante. Le torse est nu; une main élève un miroir. L'autre, fourrageant dans la chevelure, répand un long flot de noires boucles dénouées, qui, retombant, cachent dans leur chute le visage, couvrent la poitrine, l'épaule. L'impression de ce nu voilé de cheveux est prodigieusement chaste, virginal même : tour de force étonnant, chez un Courbet. Ce n'est pas tout. La nature morte, sur la toilette, montre ce dont est capable le bonhomme, quand il n'obéit qu'à son œil, à son don de peintre : il rejoint Chardin, et l'égale. Le chef-d'œuvre est indiscutable. Je ne sais s'il était connu. Je l'ai, pour ma part, découvert avec un ravissement ingénu. C'est devant de pareils morceaux qu'on se persuade vraiment qu'il y a du bonheur à admirer.

Émile Henriot.

Le Théâtre : *Sedaine et le dix-huitième siècle à la Comédie-Française.*

La Comédie-Française avait annoncé qu'elle célébrerait en grande pompe le centenaire du romantisme : jusqu'ici tout s'est borné à faire passer sur l'affiche les drames d'Hugo qui sont communément au répertoire, à y ajouter *les Burgraves* qui sommeillaient depuis la reprise de 1902, et à remonter le *Chatterton* de Vigny qui était encore plus oublié. Il y a bien eu aussi la série des œuvres de

Musset, mais d'une part on ne dira jamais trop que le théâtre de Musset ne doit au romantisme que quelques-uns de ses rares côtés faibles ; et d'autre part, il est bien vrai que faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas. La Comédie, qui a stupidement laissé partir M. Fresnay, ne retouvera peut-être pas avant un demi-siècle un acteur aussi doué pour ranimer les héros et les œuvres de Musset.

Pour le moment, le romantisme est en sommeil. On remonte le *Tricorne* de Gautier, ce qui n'est pas une affaire. Mais on ne parle plus de l'absurde *Cromwell*, à qui personne n'a d'ailleurs jamais pensé sérieusement. Et voici qu'on passe déjà à un autre exercice et qu'on se met à remonter une nouvelle série, toute différente, puisqu'elle sera composée d'ouvrages du dix-huitième siècle.

La Comédie était dans son rôle en célébrant le centenaire d'un événement de l'histoire littéraire aussi important que le romantisme. Combien elle y est davantage encore en tirant de l'oubli quelques-uns des ouvrages qui font du dix-huitième siècle français l'un des plus riches de toutes les littératures dramatiques.

Il est moins grand, certes, que le dix-septième. A sa trinité Corneille, Molière, Racine, il ne peut opposer que Marivaux. Mais il est plus riche en bons ouvrages de second ordre. Car Regnard n'appartient plus au grand siècle et Dancourt n'y pourrait être rattaché que pour son esprit qui est celui du temps de Louis XIV. Lesage est l'auteur de la Régence et du théâtre de la Foire. La Comédie italienne suscite Marivaux, qui donnera ses chefs-d'œuvre après 1740 et vivra assez pour voir les nouveaux venus. « Nous avons, lui disait Lekain vers 1765, des successeurs. » — « Dites plutôt, répondait-il, des remplaçants. »

C'étaient Diderot, Nivelle de la Chaussée et Sedaine, la première école qui ramenait la confusion des genres tenus si soigneusement séparés au siècle précédent. Corneille avait trouvé tout dans les limbes, *le Cid* est encore intitulé une tragi-comédie. C'est lui qui forge la tragédie avec *Horace*, la comédie avec *le Menteur;* puis son génie créateur avait tour à tour jeté au monde la comédie héroïque, la pièce à machines, la féerie en vers libres. Il était revenu à la tragi-comédie, avait esquissé le drame exotique avec *Attila*, et à la fin de ses jours il rêvait d'une pièce dont l'action se fût passée en Chine. Voltaire, qui emplit de son bruit et de son activité soixante années du dix-huitième siècle, touche tout : tragédie, comédie, drame national avec *Adélaïde du Guesclin*, exotique avec *l'Orphelin de la Chine*. De même qu'on a baptisé sa pensée un chaos d'idées claires, son théâtre n'embrouille rien mais dérange tout. C'est lui qui a commencé à prêcher dans *Mahomet*. Au fond, La Chaussée et Sedaine sont à Voltaire ce que Campistron est à Racine.

Pour finir, le feu d'artifice de Beaumarchais, le dernier des maîtres et le premier des mauvais auteurs qui remplace le comique par l'esprit, comme on a remplacé le tragique par le sentimental.

Le trésor du dix-huitième siècle, c'est surtout ses petits auteurs comiques. Ils sont vingt qui méritent d'être connus : Dufrény, Destouches, Piron, Gresset, Moncrif, Favart, Florian, Fabre d'Églantine, Colin d'Harleville. La Comédie-Française n'a que se baisser pour récolter des perles.

Si elle voulait donner un tableau véritablement complet et instructif, elle devrait commencer par faire pour Marivaux ce qu'elle a fait pour Musset, remettre un à un au répertoire l'essentiel de son œuvre. Puis, dans le genre comique, monter pour le moins *le Glorieux* de Destouches, *la Métromanie* de Piron, *le Méchant* de Gresset ; peut-être *les Châteaux en Espagne* d'Harleville, conserver *les Trois sultanes* et *la Bonne mère* qui sont au répertoire, et, naturellement, Beaumarchais.

Dans la tragédie, les deux chefs-d'œuvre de Voltaire, *Zaïre* et *Mérope*, auxquels on ajouterait une ou deux pièces curieuses, par exemple cet *Orphelin de la Chine* qui fut joué il y a quelques années à l'Odéon et qui tient fort bien la scène. Au moins une tragédie de Crébillon, par exemple *Atrée et Thyeste*. Puis, soit pour représenter les genres intermédiaires, soit à titre de curiosité, des œuvres à succès comme le *Manlius* de La Fosse, le *Siège de Calais* de Belloy, le *Tibère* de Marie-Joseph Chénier ; ou des œuvres significatives, une comédie larmoyante de La Chaussée, un drame de cet ennuyeux Diderot, et une « comédie sérieuse » de Sedaine, qui est presque aussi ennuyeux, ce qui n'est pas peu dire.

Or, en attendant que la Comédie-Française réalise ce programme, elle a toujours commencé par le plus mauvais : *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine.

Ce fut un des grands chevaux de bataille des philosophes. L'auteur n'avait encore donné jusque-là que des livrets d'opéra-comique pour Monsigny. Il abordait pour la première fois la Comédie-Française, qui lui donna une distribution de choix. Diderot et Grimm menèrent la bataille à fond ; on était en 1765 ; on venait de réhabiliter Calas, Rousseau venait d'imprimer le *Contrat social*, Voltaire le *Dictionnaire philosophique*, Beccaria le *Traité des délits et des peines*. Il s'agissait d'emporter le théâtre, tribune retentissante et commode, puisqu'on n'y est contredit que par soi-même.

En ce temps où l'homme de la nature était à la mode, Sedaine avait l'avantage de passer pour un autodidacte. La vérité est qu'il était de bonne famille, fils d'un architecte, et que des revers de fortune l'avaient contraint à exercer en sa jeunesse un métier manuel. Mais enfin il se sentait déclassé, condition idéale pour se jeter dans la philosophie et pourfendre les préjugés. Au siècle suivant, Dumas fils écrivit *la Dame aux camélias* et *le Fils naturel* parce qu'il était bâtard.

Sedaine part en guerre contre deux préjugés, qui ne sont que deux formes différentes du point d'honneur nobiliaire. Première

raison, sans doute, pour que le prêche ne touche plus que faiblement. Il n'y a plus aujourd'hui que les fantoches qui se battent en duel, et il y a bel âge qu'on ne s'étonne plus de voir un noble déroger en se livrant au commerce. Mais enfin, on peut tirer du point d'honneur belliqueux de très beaux effets à la scène, témoin *le Cid.* Et Molière eût aussi bien tiré parti du gentilhomme marchand que du bourgeois gentilhomme. Le malheur est que Sedaine n'est pas Molière, il s'en faut de tout. Son intrigue est conduite avec une lenteur, une maladresse et une lourdeur étonnantes. Des actes entiers sont inutiles, les deux premiers pouvaient être réduits à deux courtes scènes. Sedaine les encombre de personnages sentimentaux totalement inutiles à l'intrigue, de théories et d'exposés de principes. Il s'agit d'un gentilhomme qui, par reconnaissance et générosité, prit en main les affaires de son bienfaiteur, si bien qu'il a fait fortune sans le vouloir avant de philosopher sans le savoir. Il a caché à ses enfants leur origine noble et le jour même où il marie sa fille, son fils, un officier qui se croit roturier, relève l'insulte d'un officier noble qui a parlé avec mépris des commerçants. Ils se battent en duel, de telle sorte que le vengeur de l'honneur commercial sera ou tué, ou obligé de quitter le royaume. Mais son adversaire est dans le même cas ; et comme, étant noble et ne travaillant point, il n'a pas le sou, son père vient emprunter au propre père de son adversaire la somme nécessaire pour qu'il puisse gagner la frontière. Le philosophe, magnanime, prête la somme sans la moindre garantie. Sur le terrain, les deux jeunes gens se réconcilient ; mais un faux rapport d'un serviteur a laissé écrire au philosophe que son fils était tué, de manière que dans une situation renouvelée du vieil Horace, il puisse faire valoir la force de son âme et la sublimité de sa philosophie ; sans oublier l'effet d'émotion facile et le pathétique du coup de théâtre.

Fond et forme, tout est aussi médiocre. On ne saurait avoir idée de la raideur des ressorts, de la grossièreté des effets et de la maladresse des détails. Il y a une scène où le fils, pour pouvoir rejoindre son adversaire, à la pointe du jour, envoie le fidèle serviteur chiper les clefs de la maison dans la poche de culotte de son papa, dont la sottise est à siffler. Quant à la philosophie, elle est aussi enfantine. Toute cette histoire est bâtie à l'envers, de telle sorte qu'elle se retourne exactement contre les intentions de l'auteur. Son philosophe accepte, les yeux fermés, les préjugés sur le duel, ce qui est aussi peu philosophique que possible, au moins en pareil cas. Descartes conseillant de se conformer à la coutume, un cartésien eût été dans sa logique. Un encyclopédiste est en contradiction avec la sienne.

Mieux encore : cette pièce qui veut glorifier le commerçant au détriment du noble n'aboutit qu'à glorifier la noblesse, puisque le philosophe est né noble. Amas de contradictions pour couronner un

amas de faiblesses et d'ennuis, il fallait bien la passion et l'esprit de parti pour prendre au sérieux ce morne auteur.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *Débat sur la politique financière à la Chambre des députés. Répondant aux interpellateurs, M. Raymond Poincaré prononce un discours dans lequel il déclare que la stabilisation est impossible avant les élections et dans lequel il laisse entendre qu'il serait partisan d'une certaine revalorisation* (2-3 *février*).

La confiance est votée au gouvernement par 370 *voix contre* 131 (9 *février*).

— *Mort de M. Doulcet, ambassadeur de France au Vatican* (12 *février*).

— *Discours de M. Poincaré à Strasbourg. La France n'admettra pas les menées des autonomistes. L'Alsace est française et le restera* (12 *février*).

La chronique de la paix. — *Au cours du débat, au Reichstag, sur la politique étrangère, M. Stresemann revient sur la question de l'évacuation de la Rhénanie et adresse un « avertissement » à la France* (1er *février*).

— *Au Sénat, M. Briand répond à M. Stresemann : Locarno a eu pour effet d' « humaniser » le traité de Versailles. L'Allemagne est entrée dans la S. D. N. Quant à l'évacuation de la Rhénanie, elle ne saurait être décidée par la France seule. Celle-ci doit compter avec ses alliés* (2 *février*).

— *Signature, à Washington, du traité d'arbitrage franco-américain* (6 *février*).

— *Protestation du ministre d'Allemagne à Bruxelles contre la représentation en Belgique d'un film anglais sur miss Cavell. M. Hymans, ministre des Affaires étrangères, répond par une fin de non-recevoir courtoise* (11 *février*).

La crise allemande. — *Le gouvernement de coalition de droite qui gouverne le Reich traverse une crise. Les populistes* (*parti de M. Stresemann*) *sont en conflit avec le Centre catholique au sujet de la loi scolaire.*

Pour la deuxième fois, le maréchal de Hindenbourg intervient en faveur de la coalition actuelle, dans une lettre au chancelier Marx (9 *février*). *Les négociations relatives à la loi scolaire échouent* (15 *février*).

Parallèlement à cette crise politique, l'Allemagne est menacée d'une crise sociale, par le lock-out de la métallurgie.

Un échec du socialisme. — *Après les dernières élections, qui avaient marqué un succès pour les socialistes, un cabinet travailliste Hornsrud avait été constitué en Norvège. Au bout de dix jours, une panique financière s'étant déchaînée, le cabinet Hornsrud est renversé (8 février). M. Mowinkel, radical, constitue un nouveau ministère.*

Angleterre. — *Funérailles du maréchal Douglas Haig* (3 *février*). — *Mort de lord Asquith* (15 *février*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36177.